

Claudia Turgeon

La libellule



Hurtubise



OceanofPDF.com

CLAUDIA TURGEON

LA LIBELLULE

Hurtubise

OceanofPDF.com

*À Mathis et toutes les poussières d'étoile.
À mes trois princesses qui illuminent mon quotidien.*

OceanofPDF.com

Une fois la tempête passée, tu te demanderas comment tu as fait pour la traverser, comment tu as fait pour survivre. Tu ne seras pas très sûr, en fait, qu'elle soit vraiment achevée. Mais sois certain d'une chose: une fois que tu auras essuyé cette tempête, tu ne seras plus le même. Tel est le sens de cette tempête.

Haruki Murakami

Et elle c'était quoi? Une libellule, je dirais. Toute d'envol et de transparence, se faufilant, gracieuse, entre les deux royaumes de la terre et du ciel, indemne, libre.

Christian Bobin

OceanofPDF.com

1

Enfin vendredi!

Olivier est le premier levé de la maisonnée. Il a repris le boulot au début de la semaine et il a déjà réussi à réguler son horloge interne de travailleur. Ce n'est vraiment pas mon cas. Mon corps est lourd, dans un demi-sommeil. Toujours en vacances, mon cerveau tergiverse entre la douce chaleur des draps et le souhait ardent de commencer cette journée en solo. Le choix est déchirant. Il faut dire que la grasse matinée n'est plus qu'un fantasme depuis que nous avons deux filles. Je tends l'oreille. Aucun signe d'éveil du côté des enfants ce matin. Un jour de garderie. Un classique.

Je grogne devant l'effort que mes muscles devront déployer pour m'extraire du lit. Cette dernière semaine de vacances se termine après une course effrénée pour enchaîner les différents rendez-vous annuels chez le dentiste et l'optométriste de Florence, Charlotte et moi ainsi que le magasinage des vêtements, bottes de pluie, alouette en prévision de l'automne qui cogne à notre porte. C'est le prix à payer durant l'été pour alléger mon agenda le reste de l'année. J'ai toutefois dû affronter les montagnes russes émotives de deux petites filles à la tête pleine de souvenirs de vacances, mais dont la fatigue s'était bruyamment manifestée

au cours des dernières sorties. La semaine avait progressé au même rythme que la mèche de ma patience s'écourtait.

En voyant les cernes qui se creusaient sous mes yeux, Olivier a insisté pour que je prenne le vendredi pour moi; après tout, les filles peuvent retourner à la garderie une journée plus tôt que prévu. Après des vacances stimulantes pour les enfants, mais peu reposantes pour les parents, son offre était tentante.

J'ai néanmoins hésité. Une journée sans enfants. Sans sac de rechange ni crème solaire. Sans collations ni repas à prévoir. Pourquoi cette ambivalence avant d'accepter de prendre quelques heures pour moi?

Nos escapades familiales sont rarement de tout repos... Mes filles ont l'appétit frivole, sauf quand vient le temps de faire une sortie; elles se transforment alors en ogresses affamées tout le long de la balade. À cela s'ajoutent l'apprentissage de la propreté de ma cadette de deux ans et les allergies alimentaires de mon aînée de presque cinq ans. L'épée de Damoclès du risque d'une réaction anaphylactique s'additionne à une charge mentale déjà difficile à porter quotidiennement – surtout en vacances, où les crémeries et les *food trucks* regorgent d'offres alléchantes pour que nos enfants prétendent avoir faim à chaque coin de rue. De sérieux défis pour la spontanéité de nos sorties estivales!

Quand les allergies au lait et aux noix de Florence ont été diagnostiquées, lorsqu'elle était bébé, on a dû s'adapter à une nouvelle réalité aussi déconcertante que stressante. On a d'abord cru que l'allergologue nous dirait d'opter pour du lait sans lactose, mais nous avons été surpris d'apprendre que l'allergie au lait existait au même titre que celle aux arachides; donc, aucun produit laitier pour notre cocotte. Les noix, ça se gère plus aisément lorsque nous sommes à l'extérieur. C'est l'allergie au lait qui constitue un véritable casse-tête. Mon anxiété et moi préparons chaque

fois une montagne de collations que je trimballe partout, afin de parer au moindre gargouillis qui surgissent dans l'estomac de nos héritières et d'éviter les tempêtes émotionnelles.

Ai-je vraiment hésité avant d'accepter l'offre d'Olivier?

Tandis que je suis perdue dans mes pensées, à mi-chemin entre la semaine éreintante qui se termine et la journée de plénitude qui m'attend, ma tache olfactive est soudainement stimulée. L'odeur enivrante du café s'est frayé un chemin jusqu'à mon lit, ce qui me décroche un sourire. La promesse énergisante de la caféine et l'anticipation de quelques heures de solitude sont un cocktail assez convaincant pour soulever une paupière. Mon réveil affiche 6 h 36. C'est déjà trente-six minutes de plus de sommeil que d'habitude, mais autant en moins dans ma journée.

Debout, Émilie!

J'enfile machinalement mon peignoir et je me dirige vers la cuisine. À mon arrivée dans ma pièce préférée, le soleil rayonne à travers le store jusqu'à mes plants de fines herbes disposés sur l'îlot.

Mes pensées basculent de nouveau quand je me rappelle mon projet du jour: faire de la photographie. À mes yeux, le ciel constitue la trame de fond essentielle pour créer des clichés dignes d'intérêt. Au gré des saisons et de l'heure de la journée, ma muse s'offre dans un éventail de couleurs aussi imprévisible que diversifié de bleu, de blanc, parfois de jaune et de rose, en passant par tous les tons de gris. Avant même de saluer mon chum, j'étire furtivement le cou afin de repérer à travers la porte-fenêtre le paysage dont je bénéficierai pour la matinée. Je croise les doigts pour que mon bonheur soit encore entier lors de ma séance photo. Un peloton de nuages marbrés dans le ciel suffit à m'exalter.

Olivier, avec qui j'ai déjà suivi des cours de photographie, devine d'emblée où porte mon regard:

— Aujourd’hui, un ciel ensoleillé ponctué de nuages offrant des possibilités infinies pour un *shooting* photo réussi, dit-il énergiquement en me tendant un latté fumant.

Je me contente d’un café filtre la semaine, alors je suis pleine de gratitude devant l’attention de mon amoureux. Qu’Olivier, fervent adepte de café noir, ait commis le sacrilège de mettre du lait mousseux dans le mien relève de l’exploit. J’y trempe les lèvres et lui demande:

— Oh! merci! Combien as-tu bu de cafés, Olivier le poète hyperactif?

— La vie est trop courte pour boire du mauvais café.

— Tentative d’évitement de répondre à la question? Hum... je parie que tu en es à ton deuxième.

Olivier baisse ses beaux yeux caramel vers son cellulaire en feignant d’être absorbé.

— Déjà ton troisième? dis-je un peu surprise.

Il relève la tête en souriant comme un gamin.

— Est-ce que ton œil de lynx a aussi constaté que nous avons deux tortues qui dorment profondément ce matin, alors qu’elles se sont levées entre 5 h 15 et 6 h 30 tous les jours de nos vacances?

— Je sais. J’aurais bien besoin de vacances pour me remettre de nos vacances, dis-je avec un sourire en coin devant l’ironie de la chose. Tu penses que c’est une pratique parentale douteuse si, pour les réveiller, je sonne à la porte en annonçant que je suis Anna et que je cherche la Reine des neiges?

— Tu veux vraiment gérer la crise du choc postrévélation de la vérité?

Je fais mine de réfléchir un instant.

— Nah! Je vais plutôt aller leur flatter le dos.

Je m’éloigne dans le corridor en fredonnant la chanson du film.

J'espérais secrètement que cela suffirait à les sortir du lit avec joie, mais sans succès. Leur humeur maussade se répercute sur l'ensemble de la routine matinale. Mes filles jouent à l'élastique avec ma patience tout le long du déjeuner: la confiture goûte trop les fraises, l'assiette n'est pas assez bleue, et un rien empiète sur leur bulle respective, comme le simple regard de leur sœur. Elles vont jusqu'à bouder les vêtements que je leur ai choisis puisque, bien sûr, le t-shirt que veut mettre Charlotte et la jupe préférée de Florence sont au lavage. On frôle la catastrophe pour le premier jour à la garderie. J'affiche un demi-sourire afin d'encourager la marmaille à se raplomber.

Après avoir amené deux fois ma cadette Charlotte aux toilettes et cherché pendant dix minutes la casquette-rose-avec-la-licorne-en-paillettes devant les pleurs hystériques de Florence, Olivier et moi installons finalement les filles sur leur siège d'auto. Je pousse un soupir de soulagement mêlé d'excitation. Je me consacre enfin à la préparation de mon sac après la dizaine de bisous échangés avec les héritières, question de déculpabiliser de ma désertion pour la journée.

Ma désertion. Il ne faut pas exagérer! Notre agenda familial estival digne de celui d'un premier ministre en campagne électorale a été ponctué de sorties: bibliothèque, promenades en forêt, visite au musée... Disons que nos filles n'ont pas souffert de sédentarité au cours de ce mois. Soyons honnêtes, une partie des activités de la dernière semaine servait à me sentir moins coupable de garder le vendredi pour moi. Un luxe que je m'offre environ deux fois par année.

Mais, pendant que je réunis mon matériel photographique, mes pensées vagabondent. Déstabilisée par le calme de la maison, je meuble ce vide avec quelques reproches – c'est l'occasion toute désignée pour me remémorer le monologue de mon hygiéniste dentaire lors de mon nettoyage,

plus tôt cette semaine. Elle racontait sa fierté de ne jamais laisser ses rejets à la garderie lors de ses congés puisque, selon elle, chaque activité du quotidien expose ses enfants à un apprentissage si riche qu'elle ne peut les en priver. La présence de mes filles pendant mon examen dentaire avait ouvert la porte à ce qu'elle s'imaginait être mon adhésion à sa philosophie parentale. Évidemment, rien ne pouvait l'empêcher de me faire part de son point de vue tranché, car avec ses doigts plongés dans ma bouche, je ne pouvais grommeler qu'à quelques moments clés de son éditorial.

Plus elle s'enflammait, plus je me flagellais d'être une mère indigne qui attend avec impatience sa journée sans enfants. Ce n'est pas surprenant que ses paroles viennent me hanter pendant que je prépare mon sac. Une infime partie de moi se demande si je suis normale de m'accorder chaque année quelques jours seule et d'offrir à mes filles du temps d'écran pour me permettre de cuisiner le repas sans leur montrer les plaisirs impénétrables de l'épluche-légumes. Mon hygiéniste dentaire, elle, semble pourtant savourer chaque milliseconde passée en compagnie de ses enfants, sans jamais se lasser. Pourquoi est-ce que je ressens le besoin viscéral de me retrouver seule pour prendre le temps d'admirer la nature (sans devoir vérifier constamment que ma progéniture ne se crèvera pas un œil avec une branche), de déguster une vraie crème glacée (sans devoir essuyer les dégâts de la mixture glacée vanillée au soya-sans-produit-laitier sur le visage barbouillé de mes enfants) ou de marcher en humant les effluves provenant des restaurants pour m'aider à faire mon choix de repas sur le pouce (sans devoir en chercher un pour, en réalité, accéder d'urgence à des toilettes pour mes rejets)?

Calme-toi le pompon, Émilie Dubois!

J'ordonne à mes neurones de cesser immédiatement les connexions douteuses. Je passerai ma dernière journée de congé sans horaire et sans

sentiment de culpabilité. Point final! Appréciant à peine le silence dans la maison, je sursaute lorsque la porte d'entrée s'ouvre. Olivier s'engouffre rapidement à l'intérieur:

— C'est juste moi. J'ai oublié l'auto-injecteur de Florence, dit-il en inspectant le contenu des poches de sa veste de la veille.

Pas si facile, le retour à la routine postvacances, finalement. Olivier me jette un regard amusé en apercevant le matériel disposé sur la table devant moi: mon équipement de photographie, un bouquin, un muffin, une barre tendre, une bouteille d'eau, ma crème solaire et un poncho contre la pluie.

— Émilie, tu sais que tu peux en profiter pour partir léger, pour une fois. Tu es seule. Tu t'achèteras ce dont tu as besoin sur la route. Tu devrais survivre pendant sept heures, ma belle.

Un sourire contrit aux lèvres, je dirige mon regard vers le contenu sur la table.

— Tu as raison! Je me prépare comme si j'allais bouter en chemin s'il me manque quelque chose.

Il sourit, attrape l'auto-injecteur et dépose un baiser dans mon cou avant d'aller conduire les filles à la garderie. Après plus de dix ans, il sait me ramener les deux pieds sur terre avec doigté. Surtout quand je n'arrive pas à me sortir de la routine qui s'est imposée depuis que nous vivons la grande aventure de la parentalité. Olivier sait que mon sens de l'organisation a été suffisamment sollicité pendant ces quatre dernières semaines pour que je n'aie plus envie de partir en vacances pour les deux prochaines années.

Suivant son conseil, je ne conserve que l'essentiel. Je laisse la maison en désordre et je récupère mon vélo dans le fond du cabanon après avoir dû déplacer la moitié des jouets utilisés ces derniers jours pour y accéder. Le son annonçant la réception d'un texto se fait entendre juste comme j'allais partir. Exaspérée de perdre encore de précieuses minutes de ma journée, je

sors mon cellulaire à contrecœur, pensant que je me sentirai coupable si une catastrophe est déjà survenue sans que je réponde à l'appel à l'aide. Comment des gens peuvent-ils prétendre qu'il suffit de prendre du temps pour soi pour se ressourcer? Ça devait être les paroles d'un épicurien sans enfants! Encore faudrait-il que le monde entier ne conspire pas pour nous voler le temps qu'on s'est consenti...

Sur l'écran de mon cellulaire s'affiche un message de ma meilleure amie.

Josiane: Oh! chanceuse! Un ciel rempli de beaux nuages en chou-fleur pour ta journée juste pour toi. Tes préférés pour faire de la photo. Si jamais tu as envie d'une crème glacée au chocolat, fais-moi signe. Bonne journée en solo, mon amie!

Elle est immédiatement pardonnée de retarder mon départ. La professeure de sciences en moi se retient de lui expliquer que ce qu'elle prend pour des légumes de la famille des crucifères sont des cumulus, voire des cumulonimbus au loin qui, eux, pourraient annoncer de la pluie. J'opte pour une réponse moins ennuyeuse.

Émilie: Oh oui, un ciel à faire damner tous les photographes de mariage! Tu crois que c'est socialement acceptable de manger un cornet à 9 h 30 le matin?

Josiane: Si une crèmerie est ouverte à cette heure, c'est la preuve que ça l'est. Sinon pourquoi ouvrir si tôt?

Émilie: Parce qu'ils vendent d'autres produits dérivés?

Josiane: Nan! Texte-moi si tu en trouves une sur ton chemin... peu importe l'heure!

Émilie: Promis!

Il est improbable qu'il y ait une crèmerie aux abords de la rivière où je prévois me rendre, mais elle m'a bien fait rire. J'enfourche mon vélo et je tente d'enfouir ma tignasse bouclée sous mon casque. Les nuages tout en rondeur laissent passer les rayons du soleil par intermittence, m'offrant d'emblée un joli spectacle. Mon trajet à travers la ville est déjà reposant simplement parce que je n'ai pas à coordonner la trajectoire de mes enfants. Je ne me casse pas la tête de la vitesse à laquelle je roule; je ne m'arrête pas trois fois en autant de minutes pour régler les problèmes de vélo ou de casques de mes princesses. Qui plus est, je n'ai pas à argumenter qu'une promenade de cinq minutes ne peut pas leur donner aussi mal aux jambes qu'elles le prétendent. Et finalement, je n'ai pas à les encourager démesurément pour terminer le trajet vers la maison comme si elles étaient sur le point de remporter l'or aux Jeux olympiques.

J'adore mes filles de tout mon cœur, malgré tout. Je secoue la tête en me promettant de ne plus penser aux enfants pour le reste de la journée.

Je laisse l'air vivifiant du mois d'août remplir mes poumons. Ça me rappelle la fièvre de mes rentrées universitaires, lorsque j'étais encore étudiante. Le soleil chaud qui rivalise agilement avec la fraîcheur du vent, l'odeur du gazon qui se fraye un chemin jusqu'à mes narines, afin de me laisser savourer encore un peu les derniers plaisirs estivaux... Le genre de journée où on sort le matin en capri en grelottant. À 10 h, on se dit que c'était le choix vestimentaire parfait. À midi, on constate qu'une robe plus légère aurait été une meilleure idée et, à 14 h, on dégouline de sueur sous le poids des livres.

J'adore la frénésie de la rentrée: se procurer le matériel scolaire, faire des rencontres, relever de nouveaux défis... Je crois que c'est pour vivre chaque année ce moment que je suis devenue professeure au cégep. Josiane

me trouve folle d'accueillir encore à ce jour chaque début de session avec autant d'engouement.

Après une balade d'une vingtaine de minutes en pleine quiétude, à inspirer à pleins poumons pour me donner l'impression de profiter au maximum de ma journée, j'arrive dans ce quartier historique qu'Olivier m'a fait découvrir à l'époque de nos cours de photo. Je cadenas mon vélo dans le support à l'entrée du sentier. Je compte longer la rivière pour remplir mes cartes mémoire de chaque élément de la flore et de la faune qui s'y cache.

Peu de promeneurs arpentent les alentours, ce qui fait mon bonheur dans ma quête de plénitude. J'installe d'abord mon objectif macro sur le boîtier de mon appareil pour photographier les coccinelles sur la rambarde du ponton en bois. Mes prises de vue suivantes – des insectes dans le feuillage – s'avèrent décevantes. Je suis plus rouillée que je le pensais avec les réglages de cette lentille. Le bruissement des feuilles est un ravissement pour mes oreilles, mais une véritable catastrophe pour mes photos macros. La mise au point automatique ne se fait pas au bon endroit, ce qui rend mes photos floues neuf fois sur dix. Après plusieurs tentatives infructueuses, je change pour mon objectif 50 mm, moins capricieux. Je peux enfin saisir d'innombrables détails de la forêt, allant de l'escargot accroché à une branche au champignon sur un tronc d'arbre jonchant le sol. Après avoir profité de tous les minuscules détails du boisé, je me dirige dans le quartier résidentiel attenant.

Cette fois, j'arpente les rues à la recherche de détails architecturaux. Au début de nos fréquentations, Olivier m'avait fait découvrir les rudiments de la photo de bâtiments patrimoniaux à travers ces rues bordées d'arbres matures. Avec un brin de nostalgie, je me remémore notre rencontre une décennie plus tôt. C'était à ce cours de photographie au cégep où je travaille. Je m'étais inscrite après avoir vu Olivier, tout sourire, dans le local

en face du mien – le cours débutait juste comme je terminais ma journée. Sur un coup de tête, je m'étais inscrite dans le même groupe. J'avoue qu'au départ c'était plus pour le charisme du beau brun que pour l'apprentissage de l'art photographique. Après tout, c'était un bon investissement pour le voir de plus près sur une base régulière. Ce n'est qu'après l'inscription que j'avais compris dans quoi je m'étais embarquée: il me fallait un appareil photo reflex numérique. Sans vraiment le réaliser, avec ma facture s'élevant dans les quatre chiffres, je venais d'engouffrer les économies de ma première année de salaire sous l'effet de mes pulsions de jeune femme qui avait trop longtemps délaissé sa vie amoureuse. J'en suis fort heureuse maintenant, mais un tel coup de tête ne me ressemblait pas. Je sortais de l'université avec une dette d'études avoisinant les vingt mille dollars, que j'espérais rembourser le plus rapidement possible. Après avoir absorbé le choc, j'avais décidé de considérer l'achat de mon appareil photo comme un investissement à long terme. Tout le monde prend des photos pour créer des albums, non?

Mon tour du quartier me conduit sans surprise à l'église où nous nous sommes mariés. J'aime tellement ce lieu empreint de souvenirs! Si le ciel arborait un azur uniforme lors de notre mariage, celui d'aujourd'hui est dramatique à souhait. Les nuages s'entassaient sur plusieurs kilomètres dans le ciel, comme si l'espace manquait pour les entreposer ailleurs. Ils se teignent de blanc pur à gris foncé jusqu'à la ligne d'horizon, donnant une profondeur hypnotique au paysage. Je prends le temps d'admirer cette beauté de la nature.

À la merci de la météo instable, je me résous à immortaliser ce moment avec une quantité indécente de clichés sans soleil. Je m'accroupis afin d'avoir l'église patrimoniale en contre-plongée et de donner toute la prestance qui revient de droit au clocher à la fois sobre et majestueux dans

ce ciel chargé de nuages. Au bout de quelques minutes, je décide de reculer d'une centaine de mètres afin d'inclure les fleurs de lavande que j'ai remarquées à mon arrivée sur le site. Dès que je me trouve à proximité, j'effleure du bout des doigts les quelques boutons restants afin d'activer leur parfum que j'affectionne tant. Mon nez apprécie les effluves qui s'en échappent pendant que je cadre le massif floral au premier plan. Je conserve l'église dans ma prise de vue avant d'effectuer une avalanche de clics supplémentaires.

Quelques rayons de soleil s'extirpent timidement des nuages, rendant le spectacle divin. Les battements de mon cœur s'accélèrent comme chaque fois que j'envisage un résultat au-delà de mes attentes de photographe amatrice. La présence des rayons de soleil sera éphémère: je dois faire vite si je veux immortaliser ce que m'offre Dame Nature en cet instant. Tout est si calme que cela me donne l'impression d'être seule au monde. Et voilà qu'une libellule se pose délicatement sur l'une des fleurs de lavande. Les libellules existaient à l'ère des dinosaures. Cette information à elle seule pousse mon niveau d'émerveillement à son paroxysme. Je m'empresse de cadrer cet insecte aux ailes iridescentes sous les rayons du soleil qui s'estompent plus rapidement que je le souhaite.

Un coup de vent m'annonce que le charme sera bientôt rompu. Je range mon appareil photo dans mon sac à dos, place la toile imperméable sur ce dernier et repars promptement vers mon vélo. Lorsque j'y arrive enfin, je déverrouille le cadenas qui le retient et je tente de ranger une fois de plus ma chevelure rebelle sous mon casque.

À mi-chemin vers la maison, les feuilles des arbres virevoltent dans tous les sens. Le tonnerre n'est qu'un murmure lointain, mais je doute de ma capacité à parvenir à destination avant l'averse. Le ciel, si époustouflant quelques minutes auparavant, apparaît désormais fort menaçant pour la

cycliste du dimanche que je suis. J'accélère le rythme afin d'éviter le déluge qui s'abattra d'un moment à l'autre. À un passage pour piétons, j'évite de justesse un jeune homme qui a la même idée que moi: se réfugier avant qu'éclate l'orage. Déstabilisée, j'envoie valser ma bicyclette dans un buisson et ma tête, heureusement protégée par mon casque, heurte le poteau d'un lampadaire. Je suis étourdie au point où j'ai du mal à réaliser ce qui se passe.

Quand le brouillard qui emprisonne mon cerveau se dissipe enfin, je distingue une dame à la chevelure argentée qui tient un cellulaire à son oreille. Ses lèvres bougent, mais le son de sa voix est étouffé. Combien de temps s'est écoulé depuis ma chute? Était-ce cette dame qui m'a fait perdre l'équilibre? Non, mon souvenir, bien que confus, ne laisse pas de doute sur le fait qu'il s'agissait d'un jeune homme. Sûrement une dame bienveillante sur mon chemin. Où se trouve le jeune homme, dans ce cas? Je n'ai pas l'intention de le tenir responsable de ma chute, mais son aide aurait été utile.

Le ciel se fait menaçant au-dessus de nos têtes, et le vent souffle de plus en plus fort. Mon cerveau embrumé a de la difficulté à répondre aux questions de la dame à mes côtés, qui discute toujours au cellulaire. Depuis quand les sexagénaires s'intéressent-ils plus à leur cellulaire qu'à l'humain devant eux? Ce n'est pas plutôt la maladie de mes étudiants, ça? Vu qu'elle semble si accro à son téléphone intelligent, je m'attends presque à ce qu'elle s'informe de mon score à *Candy Crush*.

Je m'extirpe de mes réflexions nébuleuses juste au moment où une ambulance tourne le coin de la rue. Les sons deviennent plus clairs, à présent. Mais qu'est-ce qui se passe? La panique m'envahit... ce n'est quand même pas pour moi! Un taxi aurait suffi! À partir de ce moment, je ne cesse de répéter à la dame que je vais bien et que je n'ai pas besoin d'une

ambulance. J'ai l'impression de perdre pied dans un vertigineux tourbillon de souvenirs. Faisant fi de mon charabia, la dame me répète calmement qu'on s'occupera bien de moi. Malgré tout, la douloureuse sensation de revenir en arrière me submerge. Le souvenir du premier choc anaphylactique de Florence s'impose de tout son poids dans mes pensées. Les plaques rouges et enflées s'étendaient sur tout son petit corps au fil des secondes qui passaient. Ses vomissements répétés me laissaient croire qu'elle ne pouvait pas reprendre son souffle. Ses yeux me priaient de ne pas l'abandonner. L'attente insoutenable de l'ambulance. Le hurlement des sirènes. L'arrivée en trombe dans l'enceinte de l'hôpital. Et puis, je me remémore le son angoissant des machines médicales, l'odeur d'asepsie des hôpitaux, le sentiment de perdre le contrôle de la situation, la barre dans le ventre qui m'empêchait de respirer, la peur viscérale de perdre mon enfant...

Mon cœur s'accélère, mes glandes salivaires cessent de fonctionner, ma tête menace d'exploser. Je dois rentrer chez moi et j'ai encore naïvement espoir de repartir en taxi. La nausée m'assaille au moment où je tente de répondre aux questions de l'ambulancier.

— Madame, comment vous appelez-vous?

— Émilie. Émilie Dubois, je... je... dois... je...

— Émilie, avez-vous mal quelque part?

Je n'arrive pas à me concentrer. Je balbutie quelque chose d'incompréhensible. L'ambulancier me retire mon sac à dos. Il m'explique les gestes qu'il fait et l'endroit où on me conduira. Impuissante, je me retrouve vite allongée sur une civière. Dans l'ambulance, je fixe le plafond en me concentrant afin de ne pas expulser mon déjeuner. Mon cœur bat à tout rompre et ma bouche est si sèche! Dès que je suis branchée au moniteur de l'électrocardiogramme, je ne peux plus rien cacher. Mon

rythme cardiaque s'emballe davantage. L'ambulance démarre sur les chapeaux de roues en mettant en marche les sirènes. Je tente de protester, d'expliquer que ce n'est que le syndrome de la blouse blanche, mais ma voix reste inaudible.

OceanofPDF.com

2

À mon arrivée à l'hôpital, le branle-bas réservé aux patients qui se pointent avec un pouls anormal s'orchestre rapidement autour de moi. Le personnel médical s'affaire à analyser mes constantes physiologiques et à m'examiner. On me pose des questions à un rythme que je peine à soutenir. Les néons m'aveuglent, le bruit des machines m'étourdit et l'odeur de désinfectant m'agresse. De l'eau. J'ai besoin de boire de l'eau. Je me focalise pour reprendre le contrôle de la situation. Je veux partir d'ici au plus vite. À force de me concentrer sur ma respiration, je reprends progressivement le contrôle de mon cerveau. J'ai si soif. À maintes reprises, je ferme les yeux pour oublier où je suis, mais cela a pour effet d'inquiéter le personnel, qui me demande sans cesse de les rouvrir. J'obtempère au prix d'un effort incroyable.

Les choses doivent se stabiliser, car le nombre de personnes qui m'entourent s'effrite. Sous les ordres du médecin, un brancardier m'amène passer une radiographie. Nous sommes vite de retour et on m'apporte enfin l'eau que je réclame depuis une éternité. Je suis maintenant seule dans la salle froide de l'urgence, en attente des résultats qui tarderont assurément à entrer.

Pendant ce temps, mes pensées croient toujours que ce silence laisse présager le pire. J'imagine le médecin en train de lire le compte rendu de mon examen et de se préparer à devoir annoncer la plus affreuse des nouvelles à la jeune mère de famille que je suis. Pour me changer les idées, je compte les carreaux au plafond et je fixe les aiguilles de l'horloge. J'alterne entre ces deux activités afin d'éviter à mes pensées de s'engouffrer dans des scénarios aussi tordus qu'insensés. L'attente est pénible. J'aimerais tellement savoir où sont mes effets personnels.

Enfin, un médecin vient me rencontrer. L'espoir de ma sortie imminente renaît.

— Bonjour, madame Dubois. Je suis le D^r Fiset, dit-il, le nez plongé dans mon dossier. Vos tests ne révèlent aucune blessure secondaire à votre accident de vélo. Peut-être une légère commotion. Votre casque vous a épargnée. Par contre, vous allez être courbaturée pour quelques jours.

— J'ai le meilleur physiothérapeute en ville à la maison, dis-je en esquissant un sourire pour l'encourager à me donner mon congé. D'ailleurs, j'aimerais bien retrouver mon sac et mon cellulaire pour m'assurer que personne ne me cherche.

Ma tentative pour démontrer que je contrôle la situation n'impressionne pas le médecin, qui poursuit avec professionnalisme son investigation. Il enchaîne sans même répondre à ma question:

— Néanmoins, je suis préoccupé par les symptômes à votre arrivée. Êtes-vous connue pour des crises d'anxiété ou des attaques de panique?

Je veux me défilier au plus vite avant qu'il décide de prolonger mon séjour.

— Je suis la mère de deux petites filles en pleine découverte de leurs capacités motrices, alors je passe mon temps à craindre qu'elles se blessent ici et là. Je pense que c'est le lot de tous les parents d'être stressé, mais je

ne me considère pas en état de panique perpétuel pour autant, dis-je en riant maladroitement.

J'ai trop parlé. Le jeune médecin n'est pas dupe, je le vois dans son œil. Il laisse passer quelques secondes pour voir si je vais flancher. Puisque je ne représente pas un danger pour moi-même, il ne peut pas me garder contre mon gré pour si peu! Il abdique. Le Dr Fiset me prescrit des analgésiques et il me suggère de consulter mon médecin de famille si jamais des questions surgissaient *a posteriori* ou si des symptômes similaires se présentaient de nouveau. Il termine son discours par un dernier conseil qui m'exaspère tant je veux quitter cet endroit austère:

— Sachez que vos réactions pourraient s'amplifier lors de prochaines expositions à des situations anxiogènes, alors ne tardez pas à consulter en prévention.

— Une femme avertie en vaut deux.

J'ai envie de me cogner la tête contre le mur d'avoir répondu cela – je déteste les phrases toutes faites qui donnent l'impression qu'on n'écoute pas vraiment ou qu'on se fiche de l'interlocuteur. En ce moment, j'appartiens à la deuxième catégorie. Je peux me servir de mes jambes et quitter l'hôpital qui transpire le nettoyeur, les médicaments et la mort, et c'est tout ce qui m'importe.

Je jette un coup d'œil à l'horloge qui indique déjà 15 h 35. Mon cerveau fonctionne presque normalement. Je réfléchis. Je n'ai plus de moyen de transport. En fait, je ne sais même pas si je possède encore un vélo. Olivier assiste à une formation tout l'après-midi avant de récupérer les filles vers 16 h. Inutile de l'inquiéter pendant sa rencontre: je vais bien, après tout. Je prendrai un taxi.

Lorsque je vérifie dans mon sac, je suis soulagée de voir que mon appareil photo fonctionne encore. Je regrette toutefois d'avoir écouté

Olivier et de ne pas avoir apporté de collation ni de bouteille d'eau; je me rabats à contrecœur sur la machine distributrice de l'urgence. J'enfile une moitié de sandwich fort peu ragoûtant, dont le pain est imbibé de l'humidité de la préparation aux œufs qui le garnit depuis sans doute trop longtemps.

Après quelques bouchées, je consulte mon cellulaire. J'ai loupé plusieurs textos de Josiane, qui crie à l'injustice de ne pas avoir été invitée à s'empiffrer de glace au chocolat. Ce n'est guère son genre d'être si insistante, mais elle réussit à m'arracher un premier véritable sourire depuis l'accident. Toute cette histoire de crème glacée ne m'aide pas à apprécier mon sandwich insipide en attendant l'ouverture des portes de l'ascenseur. Perdue dans mes pensées, un morceau de sandwich au bord des lèvres et les mains affairées à texter, je rate l'étage de la sortie piétonne et j'atterris dans le stationnement souterrain. En quittant la cabine, à peine ai-je le temps de relever la tête que j'entends une voix enjouée et familière:

— Émilie? Qu'est-ce que tu fais à t'empiffrer des plats gastronomiques de l'hôpital? Comment se fait-il que tu m'aies pas invité? Depuis le temps qu'on dit qu'on doit prendre une bouffe ensemble!

— Oh! Antoine! Je suis tellement heureuse de te revoir!

À la vue de mon ami, j'ai l'impression de perdre le poids qui pèse sur mes épaules depuis mon arrivée dans ce milieu angoissant. Antoine travaille comme technologue en radiologie au département d'obstétrique; Olivier et moi l'avons connu lors d'un souper avec sa blonde Mylène, une amie photographe d'Olivier. Comme Antoine s'enquiert de la raison de ma présence à l'hôpital, je lui raconte mon accident de vélo; j'omets l'épisode de la crise d'anxiété liée à mon voyage dans l'ambulance.

— Ben là, je te ramène à la maison et je serai votre esclave pour le souper, m'annonce joyeusement Antoine.

— Attention! Je pourrais te prendre au mot et ne plus vouloir te libérer.

— J’assume le risque avec plaisir. Et puis, il faudrait quand même pas attendre que vous fassiez un autre bébé pour se voir!

Antoine a fait toutes mes échographies de grossesse. Il a su nous rassurer, notamment lorsque le généticien a recommandé l’amniocentèse au regard de certaines anomalies décelées à l’échographie morphologique de Florence. Je lui serai toujours reconnaissante de l’aide inestimable qu’il nous a apportée.

— Oh, ça, c’est terminé. J’attends juste qu’Olivier trouve le courage de prendre le grand rendez-vous qui fait si peur aux hommes.

— Ah, la vasectomie?

— Exact.

— Je le comprends.

— Solidarité masculine?

Antoine soulève les épaules avec un sourire en coin. Je bifurque sur un autre sujet, car je ne pense pas trouver une oreille compatissante au fait que, à mon avis, Olivier tarde à prendre son rendez-vous.

— Marché conclu pour le souper, alors. Je vais faire la seule chose dont je serai capable, soit boire du vin. Je m’occupe d’inviter Mylène à nous rejoindre à la maison.

Je vois son air changer quand je prononce le nom de sa blonde. Avait-il besoin de sortir en solo ce soir? Je me fais sûrement des idées. Il est maintenant passé 16 h. Je texte Olivier pour l’informer qu’Antoine et Mylène viendront souper et je lui demande d’attraper une bouteille de vin en chemin. Une fois à l’extérieur, je constate que la chaussée est mouillée. Mon passage éclair à l’hôpital m’aura au moins épargné d’être trempée par l’orage. Je réponds en vitesse à Josiane pour éviter qu’elle s’inquiète. Je promets de lui offrir toute la crème glacée au chocolat qu’elle voudra le lendemain afin de lui expliquer mon silence digne d’une retraite

monastique. Si je mentionne maintenant que j'ai eu un accident de vélo, j'en ai pour une heure à me faire sermonner de ne pas l'avoir appelée.

Ma dernière journée de vacances diffère de ce à quoi je m'attendais, mais elle se terminera au moins par une belle soirée.

— C'est réglé! Mylène vient de me répondre qu'elle arrivera vers 17 h 30.

— Parfait, dit Antoine d'un ton distant.

J'hésite à aborder la question, mais le silence alourdit l'atmosphère. Je décide de me fier à mon instinct et je me lance doucement en me concentrant sur les faits observés:

— Antoine, est-ce que j'ai fait une erreur en invitant Mylène? Tu étais tout sourire et, là, je sens une certaine... tension.

— Oh! c'est rien! ment Antoine en balayant la main devant son visage.

— Écoute, je vais pas te forcer à me parler, mais tu as été présent pour moi à des moments cruciaux comme peu de gens l'ont été dans ma vie. Et j'inclus mes propres parents! Si je peux faire quelque chose, ne serait-ce que d'être une étoile attentive, je suis là.

Antoine éclate de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— "Une étoile attentive?" Tu veux dire que tu vas briller dans l'art d'être passive?

— Quoi? Tu es perdu, mon cher ami! J'ai jamais dit que j'étais une étoile.

Il soulève un sourcil avec un sourire moqueur.

— Vraiment? Ben voyons donc... J'ai dû recevoir un traitement expérimental pendant mon passage à l'urgence. C'est la seule raison que je vois.

— Oh non, c'est plutôt ton voyage en ascenseur, parce que c'est là qu'ils diffusent la drogue qui paralyse le cerveau. C'est pour ça que je prends toujours l'escalier.

— Bien essayé, mais nous nous sommes croisés aux portes de l'ascenseur.

L'atmosphère se détend avec mon lapsus. Notre délire se poursuit en nommant les autres lieux où serait dissimulée la fameuse substance qui gèle nos capacités cognitives. Pendant ce temps, Antoine emprunte les rues secondaires pour éviter le trafic. Je persiste à croire qu'avec tous les arrêts, ça doit prendre le même temps, mais Antoine préfère être en mouvement. Je lui concède que c'est plus agréable. La convivialité de notre discussion amène Antoine à revenir de son propre gré sur le sujet laissé en plan quelques minutes plus tôt:

— T'avais raison, Émilie. Mylène et moi avons eu une dispute ce matin. Il semble qu'on soit pas sur la même longueur d'onde, ces temps-ci.

— Ouch! Je suis désolée, Antoine. Qu'est-ce qui vous arrive?

— La vie est tellement stupide, parfois.

Sa voix se brise. Il fait une petite pause avant de poursuivre:

— Mylène et moi essayons d'avoir un enfant depuis six mois, mais ça fonctionne pas. Bête de même.

J'encaisse l'information. Je tente de concentrer ce qu'il me reste de neurones médicamentés pour dire quelque chose d'intelligent. Cela a été si facile pour Olivier et moi de concevoir. Pour chacune de mes grossesses, j'ai obtenu un test positif dès le premier mois d'essai. Le souvenir d'Olivier, légèrement déçu de ne pas profiter de plusieurs mois d'essais fougueux dans toutes les pièces de la maison, remonte à la surface. Je réprime un sourire.

Concentre-toi, Émilie!

Je ne veux pas être celle qui minimise les difficultés d'un couple d'amis en leur conseillant de se détendre, de partir en voyage ou de recourir à l'acupuncture. D'abord, ça leur appartient. Et par-dessus tout, ils doivent déjà avoir entendu ces conseils des dizaines de fois. Les médicaments doivent être plus forts que je pensais – je me mords les lèvres pour ne pas rire à l'idée que je joue actuellement mon rôle d'étoile attentive. Je me risque pour en apprendre davantage sur ce qui les a opposés ce matin:

— Je compatis à votre tristesse. C'est pas facile, en effet. J'en déduis que vous vivez cela de façon différente, tous les deux... Qu'est-ce qui a causé votre chicane?

— Mylène ressent l'urgence de commencer les démarches en fertilité, alors que j'aimerais qu'on se donne encore six mois.

— OK. Je comprends. Ce que j'entends, c'est que, dans un moment où vous avez besoin d'être unis plus que jamais, vous vous divisez sur la manière de réagir à la situation.

— Ouin, peut-être.

Je sens que je navigue en eaux troubles. J'y vais avec prudence:

— Dans votre situation, j'aurais sans doute eu la même conversation.

Antoine semble surpris par ma révélation, car je remarque que sa tête a un léger mouvement de recul.

— Est-ce que vous avez exprimé vos émotions pendant votre discussion?

— Que voulez-vous dire, madame la psychologue?

— Ce qui me vient à l'esprit, c'est une série de questions. Pourquoi Mylène a besoin de se lancer dans ce processus si vite? A-t-elle lu des articles qui l'amènent à croire à l'urgence de procéder comme ça? De quoi a-t-elle peur si vous patientez? Et toi, pourquoi veux-tu attendre? Qu'est-ce

que tu anticipes par rapport aux démarches? Et aussi, est-ce qu'il existe un compromis?

Il hoche la tête, afin de prendre le temps d'analyser ce que je viens de dire.

— Écoute, t'as pas à répondre devant moi. Ce sont juste des pistes de réflexion à explorer.

Antoine semble satisfait de ma réponse.

— C'est pas toujours évident, mais c'est vrai qu'il faut se parler en écoutant réellement les appréhensions de l'autre.

— Voilà.

— Combien je te dois pour la séance? me lance Antoine avec un sourire en coin.

— J'ai pas encore décidé pour combien de temps je te gardais prisonnier! Mais le transport vers la maison et la préparation du souper de ce soir devraient suffire.

Encore une fois, nous éclatons de rire, ce qui a pour effet de ramener un peu plus de légèreté dans notre discussion. Nous poursuivons notre route jusqu'à la maison en commentant la *playlist* d'Antoine et en parlant de sa nouvelle voiture électrique. Le sujet le passionne, de toute évidence, car il me donne beaucoup trop de détails techniques pour mes connaissances limitées en technologie automobile.

Nous arrivons les premiers. Je dépose mon sac dans un coin de ma chambre et je me retiens à deux mains pour ne pas regarder mes photographies. Pendant que je prends une douche, Antoine, dit l'esclave de la soirée, file à la boucherie. Dans sa désertion, madame-super-organisée a oublié de dégeler de la viande ce matin. Misère!

À ma sortie de la salle de bain, Olivier rentre avec les filles. Florence et Charlotte sont fatiguées de leur première journée à la garderie, mais elles

sont heureuses d'avoir retrouvé leurs amies. Je les serre fort dans mes bras en les embrassant. Mes cheveux mouillés leur laissent croire que je viens de me baigner:

— Maman, est-ce qu'on peut aller dans la piscine, nous aussi? lance Florence en sautant en rond, surexcitée.

— Oui, oui, oui! renchérit Charlotte en me faisant son plus beau sourire.

Olivier dévie l'attention des filles en leur promettant un cornet de crème glacée pour le dessert si elles vont plutôt jouer dans leur chambre.

— Et puis, cette journée en solo?

— Je vais bien, mais je dois te dire un truc.

— OK, dit-il, l'air inquiet.

— J'ai fait une chute à vélo cet après-midi. Une dame a cru bon d'appeler une ambulance, vu que j'étais un peu étourdie.

J'enchaîne avant qu'Olivier explose avec ses questions légitimes.

— Le médecin m'a fait passer une panoplie de tests, et tout est correct. Je vais juste avoir besoin de tes mains de physiothérapeute pour dénouer quelques tensions résiduelles.

— Évidemment que je vais te traiter, mais qu'est-ce que le médecin a dit? Tu vas bien? me demande Olivier, paniqué, en palpant ma nuque de ses mains agiles.

— Tout est beau. Il a dit que je serais courbaturée et il m'a prescrit des analgésiques. En partant, j'ai croisé Antoine à la fin de sa journée de travail et il m'a proposé de me raccompagner. En plus, il a dit qu'il serait notre esclave pour cuisiner le souper. Une offre aussi alléchante se refuse pas!

Mon humour ne suffit pas à diminuer l'inquiétude dans le regard d'Olivier.

— Mais pourquoi tu m'as pas appelé?

— Tu avais une formation, alors je voulais pas te déranger. Tu devais récupérer les filles, en plus. Et l'hôpital est pas sur ton chemin. Si ça avait été grave, c'est clair que je t'aurais téléphoné sur-le-champ. C'était juste une chute parce qu'un piéton m'a déstabilisée. J'ai aucune fracture.

— Ouin...

— Et puis, j'ai dit au médecin que mon super mari était physiothérapeute et, pouf! il a aussitôt signé mon congé. Selon lui, je suis entre bonnes mains.

Oh là là! quelle comédie! Il faut que je diminue la dose des médicaments qu'ils m'ont donnés à l'hôpital.

— Sérieux, Émilie, refais jamais ça. Formation ou pas, tu m'appelles.

— Tu sais que tu es très sexy quand tu es si protecteur? dis-je en me rapprochant de lui.

J'enchaîne avant qu'il rouspète:

— Promis. La prochaine fois que j'expédierai mon vélo dans un buisson, tu seras le premier informé... dès qu'on me laissera m'approcher de mon cellulaire. D'ailleurs, il faudra aller voir si mon vélo est resté sur place.

— Je m'en occupe quand les filles seront couchées.

— Merci, Oli.

— Émilie... je t'aime.

— Je t'aime aussi. Allez, on reparle de tout ça plus tard.

Je l'embrasse et je replace nerveusement une mèche de cheveux derrière mon oreille; je lui raconterai mon épisode d'anxiété dans l'ambulance lorsque j'aurai pu me reposer. Je suis soulagée quand la porte d'entrée s'ouvre et laisse entrevoir Antoine.

— Allo, la belle famille! C'est tonton Antoine qui revient de la chasse, rugit-il. Je nous rapporte du bœuf tout prêt pour le barbecue. Qui a faim?

Charlotte et Florence accourent, tout sourire, dans les bras d'Antoine qui les prend à tour de rôle sur son dos. J'ai un pincement au cœur en repensant à la discussion que nous avons eue dans la voiture. Il serait un père fantastique. Je sermonne mon cerveau semi-commotionné: il *sera* un père fantastique. Faisons confiance à la vie!

Olivier nous sert un verre de vin blanc québécois en apéro – une petite trouvaille faite lors de son escapade au début de l'été avec son meilleur ami Simon sur la Route des vins en Estrie. Chacun y va de sa critique de pseudo-sommelier.

Antoine disait la vérité: il vaque à toutes les tâches de la préparation du repas. Il dresse d'abord la table avec Florence et Charlotte, qui participent avec entrain. Il les envoie ensuite cueillir des fleurs dans la cour pour mettre un bouquet au centre de la table et Olivier les aide à couper des fleurs de notre hydrangée. À cette période, les pétales crème et verdâtre commencent à rosir, ce qui les rend magnifiques. Mes cocottes sont aux anges. Pendant ce temps, Antoine concocte des papillotes de pommes de terre épicées ainsi qu'une casserole de légumes. Dès qu'il dépose les aliments sur la grille chaude du barbecue, les effluves qui en émanent sont si alléchants que c'est une torture pour mon estomac vide.

— Je savais pas que tu étais aussi à l'aise dans une cuisine.

— Le secret, c'est de mettre de la fleur d'ail avec les légumes et les bonnes épices pour la viande. Et puis, dis-le à personne, mais le barbecue, c'est la seule chose que je maîtrise!

— C'est vrai? Eh bien, j'en connais quelques-uns qui aimeraient être capables de faire des grillades comme les tiennes!

— Sauf que j'excelle uniquement dans la cuisson du bœuf sur le barbecue. Sur le poêle, c'est une vraie catastrophe. J'arrive jamais à saisir la

viande comme il faut. On se retrouve toujours avec des steaks trop cuits ou pas assez.

— Alors je te garde prisonnier jusqu’à l’hiver. Après, tu me seras moins utile, dis-je en faisant mine de réfléchir à sa captivité.

Après avoir bien rigolé des limites culinaires d’Antoine, on s’apprête à manger. Mylène arrive au même moment et Antoine délaisse le gril pour l’accueillir. Avant de nous rejoindre sur la terrasse, ils se serrent longuement. Olivier me regarde, perplexe, en me demandant ce qui se passe. Je m’apprête à le lui résumer, mais mon aînée hurle soudain comme si nous nous trouvions à une distance effarante de sa petite personne et que le diable lui arrachait son âme.

— MAMAN! Charlotte m’a volé mon verre rose. Je veux pas le mauve! C’est à MOIIIII! Je l’ai reçu pour MON anniversaire!

— Non, c’est moi qui l’ai pris en premier. Tu dois partager, explose Charlotte, en larmes.

Avant que la Troisième Guerre mondiale éclate pour un contenant en plastique, Olivier règle la querelle avec deux verres roses quasi identiques, et tout le monde passe à table.

Les guirlandes illuminant la terrasse donnent un air festif à cette rencontre improvisée. Le repas est un délice. Nous trinquons aux petits plaisirs de la vie. Comme chaque fois, on se promet de faire ce genre de souper plus souvent.

Malgré la convivialité, Mylène est évasive pendant toute la soirée, même si elle s’assure de hocher suffisamment la tête, de sourire aux bons endroits et de ponctuer la conversation de quelques commentaires pour éviter d’attirer l’attention sur elle. Étant donné ce que j’ai appris dans la voiture avec Antoine, je n’ose pas la questionner. Toutefois, comme je n’ai pas eu le temps de prévenir Olivier, il finit par remarquer que Mylène fuit la

conversation. Lorsque les desserts glacés sont servis, la pénombre est déjà bien installée. Florence et Charlotte se désintéressent de nous et jettent leur dévolu sur la balançoire. Olivier profite de l'accalmie pour éclaircir ce qui trouble son amie:

— Mylène, t'as pas beaucoup parlé. Comment a été ta journée?

J'aurais vraiment dû trouver un moyen de mettre Olivier au parfum, mais ça m'est sorti de la tête. Je me doute bien qu'Antoine et Mylène n'ont pas envie de déballer leurs problèmes de couple en ce moment. Mylène jette un coup d'œil à Antoine avant de répondre.

— J'ai eu une journée difficile. Je veux pas vous embêter avec ça. C'est délicat. C'est pas tout le monde qui veut entendre ce genre d'histoire. Et je voudrais pas casser l'ambiance.

Mylène est photographe spécialisée en photographie de maternité. Normalement, elle raconte plutôt des anecdotes hilarantes impliquant les fluides corporels de ses plus jeunes mannequins. Après quelques secondes d'hésitation et devant nos encouragements à poursuivre, elle enchaîne:

— Aujourd'hui, j'ai dû accompagner un couple qui venait d'avoir son deuxième enfant. J'ai reçu l'appel d'une collègue d'Antoine, qui me suppliait de vite venir à l'hôpital pour photographier le bébé de deux jours... qui ne survivrait pas à la journée.

Sa voix se brise, ses yeux s'embuent. Les nôtres aussi. J'entends Olivier déglutir, sûrement pour se donner un peu de temps pour formuler la bonne chose à dire dans une telle situation. Il ne trouve pas. Moi non plus. De grosses larmes inondent les joues de Mylène, qu'elle essuie discrètement pour ne pas alerter nos filles à proximité. Antoine dépose sa main sur le bras de sa blonde. On entend Florence et Charlotte rire derrière nous, mais notre silence est profond. Comme elle a besoin de ventiler, Mylène poursuit:

— Est-ce que vous savez qu'il y a aucun service de photographie dans notre ville pour soutenir les parents qui perdent leur enfant en cours de grossesse ou peu de temps après la naissance? Il en existe pourtant ailleurs dans la province. C'est tellement tabou, le deuil périnatal, que plusieurs parents se sentent mal à l'aise de photographier leur bébé inanimé. Pourtant, je crois que d'avoir des souvenirs tangibles de leur trésor peut les aider à cheminer dans leur deuil.

Nous n'avons jamais dû affronter une telle épreuve, pas plus que qui que ce soit dans notre entourage immédiat. Ébranlés, Olivier et moi ne parvenons pas à décider ce que nous pensons de l'idée de photographier un bébé décédé. Antoine doit avoir été mis au courant de la journée de sa blonde lors de leur étreinte dans l'entrée, car il semble moins abasourdi que nous. Je suis celle qui rompt ce silence avant qu'il nous avale tout entier:

— Mylène, c'est tellement généreux de ta part. Dis-toi que ces parents sont très chanceux de t'avoir eue pour prendre des photos de leur bébé avant qu'il décède.

Ses épaules se relâchent vers l'avant. Je vois ses lèvres trembler.

— Malheureusement, le poupon est mort avant mon arrivée, murmure Mylène d'une voix éteinte. J'ai pu faire des photos quand même, mais ç'a été la chose la plus difficile de ma carrière. Je suis fière de l'avoir fait pour ces parents. Pour ce petit garçon. Pour la grande sœur qui attendait sa venue et qui pourra jamais le rencontrer autrement que par mes photographies.

Mylène marque une pause. Nous en avons tous besoin. Je reste muette. Les filles se chamaillent toutes les deux minutes pour des brindilles, des cailloux et des pelles du carré de sable, ce qui annonce sans équivoque que l'heure du dodo a sonné. Pendant que j'étreins Mylène, Olivier rapatrie notre marmaille pour la conduire dans la salle de bain. Antoine et Mylène en profitent pour s'esquiver. La soirée a pris une tournure inattendue.

Chamboulés, nous avons embrassé très fort nos petites filles en les bordant ce soir. Je m'effondre sur mon lit, complètement vidée, autant sur les plans physique qu'émotionnel. Pendant qu'Olivier se douche, j'attends que les analgésiques trouvés à la maison fassent effet. J'étais certaine de m'endormir aussitôt, mais, au contraire, je n'arrive pas à me déconnecter après toute la gamme d'émotions vécues dans ma journée.

Lorsqu'il me rejoint dans notre lit, Olivier m'enlace tendrement en cuillère, me donne un baiser dans le cou et me chuchote qu'il est chanceux de m'avoir dans sa vie. Il commence à me masser la nuque et les épaules. Je pense que mon accident l'a troublé plus qu'il ne l'aurait cru. Il n'a pas encore eu le temps de réagir, considérant le tourbillon dans lequel on s'est retrouvés avec notre souper improvisé. Sa présence rassurante m'amène à me relaxer et me conduit peu à peu vers un repos pleinement mérité. Olivier a quant à lui besoin de parler:

— Émilie, ton accident de vélo et la discussion avec Mylène sur le deuil qu'ont dû vivre ces parents me font beaucoup réfléchir à notre vie de famille... à ce que nous avons bâti ensemble.

Je tente de me concentrer sur sa voix, mais la chaleur de son corps et son massage contribuent à me détendre davantage. Je plonge chaque seconde plus près d'un profond sommeil. Olivier poursuit:

— As-tu déjà imaginé notre famille avec trois enfants?

Je pense avoir similigrogné quelque chose et m'être endormie sur sa question sans y répondre.

3

Le lendemain matin, je me réveille courbaturée, avec en prime un mal de tête qui bat dans mes tempes comme un orchestre symphonique en concert. Il est 9 h 30. La dernière fois que j'ai autant dormi, je n'avais pas d'enfant. En m'extirpant des couvertures, je frissonne. Le mercure a dû chuter durant la nuit, car le plancher froid craque sous mes pas. J'enfile mon peignoir et des pantoufles pour me réchauffer. D'ailleurs, c'est étrangement calme dans la maison. Je découvre sur la table de la cuisine le contenant de comprimés prescrits par le médecin de l'urgence, une chocolatine de la boulangerie – chose que nous n'achetons jamais en raison des allergies de Florence – ainsi qu'une note d'Olivier qui m'indique qu'il joue au parc avec les filles. Un post-scriptum m'informe qu'il m'a prévu un traitement à 13 h avec la crème de la crème des physiothérapeutes. Il me fait sourire avec sa «modestie», je me sens choyée de l'avoir à mes côtés. Il a dû laisser tomber son jogging matinal pour gérer tout cela... et surtout, sans pouvoir dormir plus tard que 6 h vu les deux lève-tôt que nous avons enfantées.

Je me paie le luxe de me couler un café, d'admirer la créma se former dans ma tasse blanche, de humer le fumet qui s'en échappe, de savourer

chaque miette de ma chocolatine et de pratiquer l'art du farniente. Que c'est reposant d'accomplir une chose à la fois! Mon mal de tête se dissipe.

Mon cellulaire émet le signal annonçant la réception d'un texto. C'est Josiane qui n'en peut plus d'attendre de mes nouvelles. Elle prend les choses en main et fixe le rendez-vous de notre sortie à la crèmerie à 15 h, sous peine de venir m'asperger de sauce au chocolat et de m'enduire de vermicelles multicolores. Je l'adore. Comme je n'ai plus de vélo et que je n'ai pas envie d'en refaire pour le moment, je lui demande de passer me chercher en voiture. Après avoir remercié Olivier par texto pour toutes ces délicates attentions matinales, je m'assure que ma sortie avec Josiane lui convient.

Au même moment, le trio de personnes que j'aime le plus au monde passe la porte. Mes filles ont les yeux pétillants et me remettent chacune un bouquet de fleurs.

— Oh! mes princesses! C'est vous qui les avez cueillies?

— Oui! s'exclament-elles à l'unisson en se dirigeant vers leur salle de jeux au sous-sol.

— Merci, Flo! Merci, Charlotte!

Je regarde amoureuxment mon homme sans comprendre pourquoi ce simple accident nous a autant rapprochés, mais en remerciant la vie de pouvoir en retirer une parcelle de positif. Olivier se place derrière moi et commence à masser mes épaules tendues.

— Oh, madame Dubois, nous avons bien fait de vous réserver un traitement cet après-midi, car on aurait pu vous confondre avec un bloc de béton, chuchote-t-il. Vous êtes certaine de ne pas avoir foncé dans un autobus?

Je profite de l'accalmie que nous offrent nos enfants qui jouent aux poupées pour parler à Olivier du malaise que j'ai eu hier.

— Je te promets qu’aucun moyen de transport m’a percutée. Par contre, je dois te raconter quelque chose. Quand l’ambulance est arrivée, la situation a légèrement empiré...

— Quoi? Comment ça? dit-il en se raidissant.

Je me retourne pour lui faire face.

— Dès que j’ai entendu les sirènes de l’ambulance, c’est comme si tout mon corps s’était rappelé le stress que nous avons vécu lors de la réaction anaphylactique de Flo. Je n’avais plus de salive, je transpirais, je respirais mal...

Le froncement de ses sourcils trahit la teneur de ses réflexions. Il tente de comprendre ce qui s’est passé.

— Est-ce que c’est un syndrome post-traumatique?

Je l’informe que le médecin pensait plus à un genre de crise d’anxiété, même si j’avoue avoir oublié les termes exacts dans le tourbillon d’informations qu’il m’a données à un moment où mon cerveau tournait au ralenti. Devant son air renfrogné, je lui promets d’aller consulter si jamais j’étais de nouveau en proie à une crise d’angoisse profonde. Pour ma part, je croise les doigts pour que les ambulanciers se tiennent très loin de ma famille pour le reste de nos vies – j’ai autant envie de discuter avec un psychologue pour me libérer de mes démons que de déboucher une toilette dans un casse-croûte miteux.

Bien que tout parent sache qu’il faut suspecter le silence quand on a des enfants, Olivier décide d’étirer notre chance (ou d’aggraver les dégâts que nous devons ramasser).

— En passant, hier, tu t’es mise à ronfler pendant que je te parlais d’agrandir notre famille.

Je ne sais pas par où prendre cette information, alors je décide de me concentrer sur le ronflement.

— Olivier Nadeau, JE NE RONFLE PAS! Compris? Jamais.

Il se tord de rire et en rajoute:

— Oh! je t’assure, j’avais l’impression qu’un petit porcelet se trouvait à côté de moi!

— Franchement, dis-je mi-insultée, mi-amusée.

— Non, mais un tout petit, là! rétorque-t-il pour se moquer davantage.

Je lui lance le premier jouet qui me tombe sous la main. Heureusement, ce n’est qu’une balle en mousse, mais il l’a bien cherché! Mon grand sportif l’évite sans trop de difficulté et il revient à la charge avec son projet d’agrandissement familial en se laissant choir sur le sofa.

— Sans blague, Émilie. Qu’en dis-tu? J’arrête pas d’y penser depuis hier soir. Je pense que la vie nous envoie une multitude de signes pour nous dire que notre famille devrait compter un membre de plus.

— Tu veux adopter un chien? Un hamster? Si c’est le serpent dont tu rêvais à l’adolescence, c’est hors de question.

— Émilie, je suis sérieux. On a vendu aucun jouet, aucun vêtement. On a tout gardé! C’est trois fois rien d’avoir un autre bébé. On est déjà tout équipés.

La pragmatique en moi lui rappelle qu’il me faut le porter durant neuf mois, ce bébé, que nous hypothéquons notre sommeil pour encore les cinq prochaines années (si ce n’est pas plus!), que mon salaire sera encore diminué pendant presque un an, qu’il faudra changer de voiture, ce qui, justement, n’est pas trois fois rien... Il ne se laisse pas démonter. Son regard s’illumine même quand il songe à son nouvel argument béton:

— Et, tu vois, j’ai pas pris encore mon rendez-vous pour la vasectomie. C’est le signe qu’on doit continuer de peupler cette Terre, mon amour!

— Alors là, le seul signe que je vois là-dedans, c’est la peur viscérale qui habite certains hommes quand vient le temps de couper dans cette partie

si précieuse de votre anatomie. Je serais pas surprise d'apprendre que la majorité des rendez-vous pour les vasectomies sont pris par des femmes exaspérées devant l'inaction de leur chum.

— Ouï-dire, votre honneur! clame-t-il en bondissant du sofa, imitant un avocat en pleine cour. Il n'y a aucune preuve de ce qu'avance mon épouse.

— Vous voulez que je publie un sondage auprès de mes abonnées Instagram pour leur poser la question, mon mari? dis-je en approchant mon cellulaire, prête à paramétrer ledit sondage pour apporter la preuve.

— Votre honneur, je remets en question le biais de représentativité de ce sondage. Est-ce que le nombre d'hommes est aussi bien représenté sur cette page, non scientifique, faut-il le rappeler, que le nombre de femmes?

— Je plaide le cinquième amendement, dis-je en riant.

Ça fait du bien de se retrouver pour un court laps de temps, tous les deux.

— Écoute, Oli, je vais y réfléchir. C'est vrai que, malgré les grossesses difficiles, j'ai jamais fait le deuil de la belle bedaine, des premiers coups ressentis, de l'odeur du nouveau-né, du premier regard à la naissance, de l'allaitement...

Avant que je termine ma phrase, Olivier me prend dans ses bras et m'embrasse avec enthousiasme. Je ris.

— Hey! j'ai pas dit oui!

— T'as pas dit non, répond Olivier, les yeux pétillants.

Pour nos deux filles, c'est toujours moi qui avais abordé le sujet. Cela me touche que, cette fois, ce soit lui qui soulève la question. Mais je dois y réfléchir sérieusement avant d'accepter.



Une fois Charlotte couchée pour sa sieste de l'après-midi, nous accordons à Florence la permission de regarder un film sur la tablette dans la salle de jeux au sous-sol, ce qui fait automatiquement de nous les meilleurs parents du monde à ses yeux.

Olivier, super physiothérapeute de renommée internationale, sort sa table dans notre salon. Il commence à m'examiner avant de décider du traitement qui me conviendra. Allongée sur la table, je remarque que sa chevelure brune s'est récemment parsemée de quelques cheveux gris, ce qui lui va bien. Ses yeux caramel me fascinent autant que lors de notre première rencontre. Ceux de Florence sont pareils aux siens. J'ai juste envie de caresser sa mâchoire carrée cachée par sa barbe de quelques jours. Je prends le temps de le regarder, de l'apprécier, ce qui ne se produit pas souvent ces derniers temps. Il est si concentré qu'il ne remarque pas que je le détaille tranquillement.

Pendant que mes pensées vagabondent, Olivier est concentré à prodiguer ses soins. Ses mains manipulent mon corps avec une dextérité qui me surprend chaque fois. Sans que je dise un mot, il décèle parfois mieux que moi l'endroit exact où se trouvent les tensions. L'effet est presque instantané sur mes muscles endoloris.

Après une trentaine de minutes, Olivier semble satisfait du relâchement qui s'opère dans mes muscles. Il semble maintenant plus inspiré par les courbes de mon corps. Disons que, s'il n'avait été que mon physiothérapeute, il aurait perdu son droit de pratique avec les dernières caresses... Sa proximité me permet d'apprécier la subtile odeur de son parfum. Un frisson de désir parcourt les profondeurs de mon ventre. Je peux aisément m'imaginer ce qui se passerait si nos deux héritières ne risquaient pas de surgir à tout moment. C'est sans doute l'attrait du fruit défendu qui rend le moment si enivrant.

Il respire dans mon cou, mordille mon lobe d'oreille, puis embrasse le haut de ma poitrine. Les yeux toujours fermés, je me délecte de la volupté de cette sensualité qu'il m'offre généreusement. Sa main remonte le long de ma jambe, jusqu'à mes cuisses, là où ma féminité s'est embrasée depuis quelques minutes déjà. Il parcourt mon corps avec une douceur délibérée qui accélère ma respiration. Les joues rosies par le désir, je n'arriverai plus à résister à ses caresses s'il poursuit ainsi. Chaque frôlement me laisse croire qu'on ne supportera plus longtemps les vêtements que nous portons. Mais il le faut.

Il s'allonge à côté de moi, pressant maintenant son entrejambe sur ma cuisse, ne laissant aucune ambiguïté sur le fait que nos désirs sont à l'unisson. J'émet un gémissement où s'entremêlent mon excitation et ma réticence à l'idée qu'une de nos filles pourrait nous surprendre. Malgré la douce chaleur qui s'empare de mon être, j'ouvre les yeux à contrecœur. Son sourire en coin me fait comprendre qu'il veut juste me titiller. Il plonge son regard mordoré dans le mien avec une intensité qui me fait perdre encore plus la tête. Il le sait tellement. Je succombe davantage à chaque seconde qui passe. Nous devons résister. Pourquoi n'a-t-il pas installé sa table dans notre chambre? Il n'avait sûrement pas prévu de prendre possession de tout mon corps de la sorte. J'embarque dans son jeu. Je l'embrasse et le caresse. Pendant que je presse une main sur ses pectoraux, l'autre se fraye un chemin vers son entrejambe. Mes gestes ne suivent pas les directives rationnelles émises par mon cerveau. La démonstration de mon envie est moins subtile que la sienne, car ma main se plaque sur son pantalon. Olivier décide enfin d'être plus sage que moi, même s'il est à l'origine de l'état de braise dans lequel nous sommes. Il rattrape ma main au passage pour éviter qu'on perde pied ensemble. Il m'embrasse avec douceur pendant qu'il

extirpe le reste de son corps de la table avec une lenteur délibérée. J'émet un petit grognement en signe de protestation.

— Ce n'est que partie remise. Je vous prescris des traitements trois fois par semaine jusqu'à rétablissement complet, me souffle-t-il à l'oreille.



Après mon traitement légèrement prolongé, Olivier part à la recherche de mon vélo. Je dispose de quelques minutes avant que Josiane vienne me chercher. Je dois préparer une collation à la petite lionne ébouriffée qui vient de se réveiller et à la tigresse bougonne à qui on a retiré la tablette avant la fin de son énième épisode de dessins animés. Je marche sur des œufs.

— De l'houmous et des craquelins, ça vous va?

Erreur de débutante. Je viens d'ouvrir la porte toute grande à l'argumentation.

— NON! Je veux des biscuits aux bleuets, affirme Florence.

— Désolée, il y en a plus. Tu as mangé le dernier hier.

Un grognement en signe de réponse m'annonce un affrontement que je n'ai pas envie d'avoir avec ma jeune progéniture en manque de glucides.

— Oh! regardez! Est-ce que ça serait de l'houmous au chocolat que je vois au fond du frigo?

Je passe la tête à l'extérieur du réfrigérateur pour voir la réaction de Sa Majesté. L'absence de grognement m'indique que je suis sur la bonne voie.

— Avec du melon d'eau? dis-je.

— Je pense que ça pourrait aller.

— Oui, oui, oui! approuve la cadette qui fait comme sa sœur.

— Merci de me faire l'honneur d'accepter cette bien humble collation, chères *ladies*, dis-je en faisant la révérence.

Avec un regard d'incompréhension devant mes courbettes, elles s'empiffrent de ce qu'elles considèrent être du chocolat. Olivier revient au même moment avec mon vélo.

— J'ai vu la dame qui était là lors de ton accident. Elle est vraiment charmante, dit Olivier.

— Ah oui?

— Oui, elle demeure en face. Elle t'avait demandé tes clés pour attacher le vélo à la clôture qui borde son terrain.

— C'est très aimable de sa part. Honnêtement, j'en ai aucun souvenir, dis-je en fronçant les sourcils.

— Tu as eu de la chance. Elle est infirmière, alors elle a vite communiqué avec les services d'urgence quand elle a constaté que tu répondais pas à ses questions.

— Il faudrait que j'aille la remercier, maintenant que tu sais où elle habite.

— Elle serait sûrement contente de voir que tu vas bien.

Pauvre Olivier, après toutes ses belles attentions envers moi, je culpabilise de le laisser gérer la préparation du souper avec nos deux petits poussins d'humeur maussade... quoiqu'elles retrouveront leur air angélique après avoir collationné. Dès que la voiture de Josiane arrive, je m'empresse de déposer un baiser dans les cheveux de tout le monde, et me voilà sur le perron. J'évite ainsi que mon amie évente le fait que je vais manger une crème glacée au chocolat avant le souper.

Je monte dans son automobile avec célérité. Josiane entame d'emblée la discussion en me grondant amicalement de l'avoir tenue à l'écart de mon accident. J'aurais parié qu'elle me ferait la morale. Je connais Josiane

depuis le secondaire et nous nous sommes rapprochées lorsque nous suivions toutes les deux un certificat en enseignement collégial. Je détourne la discussion:

— Tu peux bien me sermonner! Depuis quand tu changes la couleur de tes cheveux sans me demander mon avis? dis-je en admirant ses cheveux fuchsia qui mettent en valeur les tatouages colorés sur son bras.

J'envie sa confiance en elle; non que je veuille des tatouages, mais, parfois, je me donne tant de mal pour plaire à tout le monde...

— Hey! c'est de ta faute! me sermonne Josiane. Quelle idée loufoque que d'avoir un accident de vélo avant mon rendez-vous chez la coiffeuse! J'ai dû choisir toute seule la teinte de ma coloration. Alors voilà! Je serais brune, voire rousse, si tu avais été dans le secteur.

Je m'esclaffe:

— Comme t'es prof en arts visuels, t'as qu'à dire que ça fait partie d'une expérience pédagogique pour intégrer le fuchsia dans la démarche artistique de tes étudiants.

— Vendu! Mon plan de cours est réglé pour l'année, rigole Josiane.

— Sans blague, ça te va à ravir.

Ma belle amie a toujours aimé se démarquer. Elle a besoin d'exprimer son côté artistique à travers tout son être. Personne ne sera surpris de sa chevelure colorée. Son bras tatoué reflète sa personnalité pétillante; elle possède le côté givré de notre amitié, alors que je suis plus cartésienne dans mes choix. On se complète parfaitement, en fin de compte.

— Alors, prête pour la rentrée, la pédagogie inversée et le barbecue des profs?

— Oh! oh! j'ai oublié de confirmer ma présence au barbecue!

— Ah non! Émilie Dubois, tu ne te défileras pas de notre tradition de professeurs. Olivier peut s'occuper des filles pour une soirée.

— Je suis pas inquiète pour Olivier, dis-je en cherchant sur mon cellulaire le courriel pour confirmer ma présence au barbecue. C’est juste que je me sens coupable chaque fois.

— Tu m’arrêtes ça tout de suite, ma chère. C’est non négociable. Il est hors de question que j’aïlle là toute seule. Depuis que Thierry sait que je joue pas dans “son équipe”, il s’est donné comme mission de me convertir, parce qu’il trouve que c’est, et je cite, du “gaspillage”. Ark!

— Il est trop con. Laisse-le faire.

Thierry enseigne la philosophie au cégep. À la simple mention de cette matière, plusieurs ont la tête remplie de préjugés: un professeur à la barbe hirsute, vêtu de beige des pieds à la tête et qui porte assurément des bas dans ses sandales jusqu’à la fin d’octobre. Il ne peut que dégager une subtile odeur de patchouli. Or, rien de tout cela pour notre cher Thierry! Il est un «esprit sain dans un corps sain», comme il se plaît à le répéter. Il est toujours rendu au gym du cégep et il fait même un ou deux marathons chaque année, ce qui semble lui conférer une assurance un tantinet exagérée, comme s’il faisait partie d’une classe à part. Et puis, il s’habille comme une carte de mode pour donner ses cours. Son *ego* démesuré monopolise les conversations en exprimant son point de vue à outrance, et il prétend cumuler les conquêtes féminines. Bref, un charmant personnage.

— Ah! ce cher Thierry! Je serais pas surprise qu’il ait une opinion sur la manière dont se sentent les femmes pendant qu’elles accouchent, dis-je en riant.

— Le pire, c’est qu’il en serait capable. Il est tellement narcissique! Alors, tu seras là, hein?

— Promis.

Je lui montre mon cellulaire pour lui prouver que je viens de répondre à l’invitation.

— C'est officiellement inscrit au calendrier familial? vérifie Josiane en riant pour ne pas se faire berner.

— Et c'est ajouté au calendrier familial.

En file pour acheter nos délices glacés, on dresse la liste des différentes situations loufoques sur lesquelles Thierry aurait une opinion tranchée. Au moment de commander nos cornets, j'opte pour un enrobage de chocolat noir classique sur ma crème glacée à la vanille, alors que Josiane prend un enrobage à la barbe à papa sur une crème glacée à la fraise.

Une fois que nous sommes installées à une petite table bistro, Josiane enchaîne le récit de ses aventures de la dernière semaine. Cela me convient qu'elle occupe la discussion, car mon cerveau a besoin d'une pause. Je reprendrais bien des cachets pour la douleur.

— Hey! devine quoi! J'ai rêvé que je te demandais d'être la mère porteuse de notre enfant, ce qui est complètement illogique vu que Mélissa et moi avons deux utérus à la maison, me lance-t-elle comme si elle me parlait d'acheter des citrons à l'épicerie.

Je manque de m'étouffer avec ma bouchée.

— Voyons, mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir m'engrosser?

— QUOI! Comment ça? Tu es enceinte?

— Non, mais Olivier m'a dit hier soir qu'il aimerait avoir un autre enfant.

— Je croyais qu'il était vasectomisé!

— Eh non, il a jamais appelé pour prendre son rendez-vous. Et je veux pas être de celles qui téléphonent à la place de leur chum.

— Tout à fait d'accord! C'est à lui d'assumer cette responsabilité. Il a UN rendez-vous à prendre dans sa vie en matière de contraception! UN! C'est à lui de le faire!

— Tu vois, je croyais que tu tiquerais plus sur la possibilité que je redevienne enceinte que sur le fait qu’il a pas encore appelé.

— Et un autre enfant, c’est ce que tu veux?

— J’ai hâte de recommencer à dormir des nuits complètes plus que trois jours d’affilée. Mais honnêtement, j’ai pas encore fait le deuil de la maternité. Un petit bébé tout neuf... C’est la chose la plus merveilleuse au monde, Josiane.

— Ouin, mais est-ce que c’est le seul critère pour déterminer si on souhaite avoir un enfant? répond-elle un peu sèchement.

Le ton de sa voix m’inquiète.

— Josiane, tu me caches quelque chose. Qu’est-ce qui va pas?

Elle marque une pause.

— C’est Mélissa. Elle veut qu’on réfléchisse à un processus pour avoir un bébé. Il a jamais été question d’avoir des enfants et voilà qu’elle me balance entre deux bouchées de céréales qu’elle préfère l’insémination, mais qu’elle est pas fermée à l’idée de l’adoption.

D’aussi loin que je me souviens, Josiane n’a jamais parlé de sa fibre maternelle, de son horloge biologique ou de ses ovaires qui claquaient quand elle voyait un nouveau-né.

— Et toi, qu’est-ce que tu veux?

— Je sais pas. Pour moi, je vivais avec une femme. C’était si simple! J’ai toujours pensé que j’aurais jamais d’enfant et ça m’allait. Ça bouleverse toute ma vision de l’avenir.

Elle inspire et ajoute:

— Mais j’aime Mélissa de tout mon cœur, murmure-t-elle, la voix nouée à l’idée qu’elle pourrait la perdre.

— Oh! Josi! C’est normal de prendre son temps pour y réfléchir. C’est la décision la plus importante de ta vie. Les enfants ont toujours été dans

mes projets, mais je suis pas certaine d'en vouloir un autre. Je pense que c'est le seul sujet sur lequel on peut pas faire de compromis.

Devant l'hésitation de Josiane, j'affirme:

— Et, non, on peut pas avoir un bébé pour faire plaisir à l'autre. Ni par peur de le perdre. Mais cela étant dit, je comprends mieux ta rage de crème glacée au chocolat depuis hier.

Je réussis à lui extirper un sourire malgré tout.

OceanofPDF.com

La routine familiale se réinstalle officiellement avec mon retour au travail.

Dès que je mets les pieds au cégep, un sentiment d'excitation me transperce. Avec ma nouvelle robe fleurie, j'avance, tout sourire, dans les corridors déserts. Comme d'habitude, c'est d'abord l'odeur citronnée des produits nettoyants qui vient chatouiller mon nez. Puis, les fenêtres grandes ouvertes laissent pénétrer les effluves du gazon fraîchement coupé. On entend d'ailleurs le tracteur à l'œuvre au loin. Le bruit de mes sandales retentit sur le plancher de terrazzo ciré qui n'attend que des étudiants pour le fouler. Quelques discussions étouffées entre collègues ragaillardis par les vacances parviennent à mes oreilles. Les corridors bientôt bondés apporteront le rythme plus soutenu que j'affectionne tout autant. Chaque chose en son temps. L'odeur caractéristique de la caféine me rappelle ce petit plaisir que je partagerai avec Josiane chaque lundi: c'est le seul jour où nos horaires s'accordent pour nous permettre de boire un café ensemble.

Après quelques salutations à des collègues, j'atteins mon bureau. J'y installe mon agenda, mes cahiers et mes stylos neufs avec minutie. Je trouve le précieux matériel pédagogique de la prochaine année posé sur mon bureau, et j'y ajoute les dossiers sur lesquels j'ai travaillé pendant les

vacances. Je suis particulièrement fébrile, cette année. Après avoir suivi quelques formations et avoir passé les derniers mois à m'y préparer, j'implante une nouvelle approche de classe inversée pour mon cours de biologie. Les étudiants seront au centre de leurs apprentissages: ils devront visionner des capsules narrées que j'ai enregistrées et lire des documents avant chaque cours. En bref, ils voient la théorie par eux-mêmes à la maison et on la met en pratique en classe. La direction m'a donné son aval pour un projet pilote, avec l'obligation d'évaluer l'appréciation des étudiants à différents moments de la session. De plus, leurs résultats seront comparés à ceux de classes dont l'enseignement demeurera magistral. C'est à la fois excitant et stressant. Mes étudiants visent généralement à entrer dans des programmes universitaires contingentés, ce qui les rend anxieux par rapport à leurs notes. Souvent, ils résistent avec véhémence aux changements de méthodes pédagogiques, puisqu'ils perdent des repères installés depuis l'enfance.

Perdue dans mes pensées, je n'aperçois pas que le conseiller pédagogique qui m'a aidée à réviser tout mon cours se tient dans l'embrasure de la porte. Quand je lève la tête, j'ai l'impression qu'il m'observe sans parler. Je fronce les sourcils, il dénote l'interrogation dans mon visage. Le malaise est palpable.

— Émilie! Je voulais juste te souhaiter une excellente rentrée, bafouille Maxime, surpris.

— Merci. Pareillement.

— Je suis disponible si tu as besoin que j'assiste à tes premiers cours. Ça me ferait plaisir de te soutenir avec l'implantation de la classe inversée, balbutie-t-il en passant la main dans ses cheveux.

Il paraît nerveux. J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche que Josiane débarque avec sa fougue habituelle. Maxime, de nature réservée, prétexte

une réunion pour s'enfuir. Je n'ai pas le temps d'ajouter quelque chose qu'il s'éloigne déjà dans le corridor.

— Est-ce que j'hallucine ou Maxime est bizarre? Qu'est-ce qui se passe avec lui?

— Je sais pas. J'ai entendu dire qu'il s'était séparé de sa blonde cet été, me lance Josiane sur un ton désintéressé.

— Oh, d'accord. C'est peut-être ça.

— Quoi? s'étonne Josiane, dont l'intérêt est ravivé. Est-ce qu'il flirtait avec toi?

— Non, je pense pas qu'il flirtait. Il est tellement réservé! Il se montrait juste aimable.

— Si tu le dis. Moi, je crois qu'il y a anguille sous roche.

Notre collègue Thierry arrive à ce moment. Fidèle à ses habitudes, il interrompt notre conversation.

— On fait le party sans moi, ici? Alors, comment vont les deux plus belles profs du cégep?

Je ne suis pas surprise quand Josiane, dos à Thierry, roule des yeux et mime l'envie de vomir avant de se retourner avec un faux sourire.

— Quelle surprise de vous voir ici de si bonne heure! Comment allez-vous? lance-t-elle d'un air hautain.

— Depuis quand tu me vouvoies?

— Oh non, j'utilisais la deuxième personne du pluriel simplement pour m'adresser à ton *ego* et à toi. Il faut l'avouer, il occupe beaucoup de place dans une discussion.

Josiane me laisse pantoise. Elle prend la poudre d'escampette sans lui permettre de répliquer et elle me lance:

— Bye, *bella*! On se voit plus tard.

Abasourdie par son abandon, je n'ai pas le temps de rouspéter. Cela n'a pas l'air de déstabiliser Thierry outre mesure et il fait comme si Josiane n'avait jamais été présente:

— Alors, Émilie, prête pour le barbecue de la rentrée?

— Bien sûr, je manquerai pas cette tradition du collège.

Je me demande comment on peut ne pas être prête pour un barbecue si on n'a rien d'autre à faire que de se présenter – une question vide qui entraîne une réponse tout aussi vide. Notre Thierry est maître dans l'art de parler sans avoir de réels sujets de discussion, ce qui me sidère chaque fois, surtout de la part d'un professeur de philosophie. Je serais curieuse de connaître le déroulement de ses cours... Il interrompt mes pensées:

— Parlant de party, connais-tu le drink préféré de Josiane?

— Mojito. Pourquoi?

Je fronce les sourcils. Il élude ma question en interpellant une autre collègue dans le corridor. Quelle impolitesse! Je ne sais même pas pourquoi cela me surprend encore.



L'abondance de réunions prévues cette semaine m'étourdit, et le temps à ma disposition pour mettre au point ma nouvelle formule d'enseignement se raréfie au fil des jours. Je savais que la première année serait la plus exigeante: j'ai déjà passé un nombre incalculable d'heures à monter et à réviser des capsules narrées, à sélectionner des vidéos pertinentes, à trier des lectures qui constitueraient les connaissances de base à s'appropriier avant les cours et à préparer les exercices que nous ferons en classe. Toutefois, je n'avais pas anticipé le nombre vertigineux de détails à régler, ce qui engouffre de précieuses heures de mon temps.

Jeudi arrive donc trop rapidement à mon goût, en plus de s'annoncer chargé. Mon horaire étant plus flexible que celui d'Olivier, je me suis offerte pour aller rencontrer la nouvelle éducatrice de Florence avant de me rendre au souper de la rentrée avec mes collègues. De son côté, il récupérera les filles et s'en occupera pour la soirée. Je quitte donc le cégep vers 15 h 15 pour me rendre à la garderie.

Camille m'accueille avec son sourire bienveillant et m'invite à m'asseoir sur une chaise beaucoup trop petite pour l'adulte que je suis. Le local est tapissé de coccinelles et de sauterelles, et sent la gouache utilisée plus tôt par les enfants. Elle entame la discussion:

— Je suis super contente que Florence soit dans les coccinelles pour sa dernière année à la garderie. On se voit aujourd'hui pour que je puisse avoir un portrait de votre petite cocotte et m'assurer de lui faire une belle place dans mon groupe.

Camille vient tout juste de finir ses études. Elle explique le fonctionnement de la rencontre davantage pour elle que pour moi – j'assiste à ma quatrième réunion de parents pour Florence, alors je suis une habituée. Après lui avoir parlé de ma petite fille débordante d'énergie et d'émotions, j'arrive à la partie qui me stresse le plus:

— Comme tu as dû le voir dans son dossier, Florence est allergique au lait et aux noix. Elle a un auto-injecteur qui doit toujours être à portée de main.

— Oui, j'ai bien vu ça. Si ça peut vous rassurer, je viens juste de faire mon cours de RCR, et ma petite sœur a plusieurs allergies alimentaires. Je suis bien à l'aise pour reconnaître les symptômes. Je sais qu'il faut qu'un seul système soit atteint sévèrement ou la combinaison de deux systèmes pour procéder à l'injection.

C'est un ange descendu du ciel! Je m'emballe, moi qui m'attendais à devoir expliquer tout cela. Les gens sont formés pour injecter, mais la reconnaissance des symptômes demeure parfois difficile! Même pour les parents. On se voit comme un pourvoyeur de câlins et de bons soins, alors on s'imagine mal faire un geste aussi intense que d'enfoncer une aiguille dans la cuisse de son enfant. Administrer l'auto-injecteur, c'est admettre que l'enfant est peut-être en train de mourir sous nos yeux. On n'est jamais vraiment prêt à faire face à cette situation.

— Génial! Tu peux pas savoir comme je suis soulagée de te savoir si bien informée.

En terminant, je vérifie qu'elle appliquera le même protocole que les années passées: le dossard sur la chaise de Florence, la vaisselle de couleur différente de celle des autres enfants du groupe, et le fait que ma fille sera toujours assise à côté de l'éducatrice lors des collations et des repas pour éviter les accidents avec les amis.

Je sors rassurée de la rencontre. Maintenant, ma prochaine mission consiste à me faufiler hors de la garderie sans croiser ni Charlotte ni Florence, et à me rendre illico à mon souper de la rentrée. Olivier devrait les récupérer dans une vingtaine de minutes. Je passe la première porte avec succès après avoir regardé de droite à gauche. Je fonce tête baissée vers la porte extérieure, imaginant déjà le goût acidulé de mon verre de vin.

— MAMAN!

Je lève les yeux vers le deuxième palier de l'escalier que j'ai négligé de contrôler avant ma fuite et j'aperçois ma belle bouclée aux yeux verts, tout sourire. Je parie que Charlotte ne voudra pas que je la quitte après nous être croisées à cette heure de la journée. Je tente de poursuivre ma lancée en la saluant et en la gratifiant de mon plus beau sourire, mais elle se met à hurler en voyant que je m'éloigne. Je me sens mal de laisser l'éducatrice dans le

pétrin, surtout qu'il s'agit d'une remplaçante. Espérant toujours pouvoir quitter la garderie après un câlin, je décide d'aller la consoler pendant que l'éducatrice progresse dans l'escalier avec les sept autres cocos. Charlotte n'est pas dupe:

— Maman, je veux aller avec toi!

La promesse que papa sera là dans quinze minutes ne suffit pas à la rassurer. Je me sens comme une mère sans capacité parentale qui n'arrive pas à raisonner son enfant, et je décide d'acheter le silence. Par texto, je dis à Olivier de se rendre directement à la maison et que je vais ramener les enfants. Je perdrai moins de temps de cette façon. Je me rends donc avec Charlotte au local de Florence pour lui faire la surprise d'un départ hâtif.

— Allo, ma chouette! dis-je, enjouée.

Florence s'amuse dans un bac d'eau avec des insectes en plastique – une occupation beaucoup plus intéressante que de partir plus tôt que d'habitude. Charlotte me tire la main et affirme qu'elle est assoiffée. Je la comprends, elle a tellement crié dans l'escalier! Je lui demande de patienter jusqu'à la fontaine du vestiaire. Pendant ce temps, Florence refuse de ramasser les jouets et de me suivre à la maison. Je capote! L'une me somme de la ramener alors que l'autre refuse d'obtempérer. Je ne songe qu'à boire un verre de vin à mon party qui est commencé. C'est sûr, je suis la pire mère au monde – je dispose d'une certaine facilité pour l'autoflagellation, mais c'est un autre dossier qu'il me faudra gérer un jour.

Josiane va m'arracher la tête si je la laisse trop longtemps en solo, avec le risque que Thierry la choisisse comme public pour faire déferler ses opinions sur tous les sujets d'actualité. Mon cellulaire retentit; Olivier me répond par texto qu'il est en route vers la maison, mais je ne suis même pas partie de la garderie. Josiane m'envoie une photo d'elle qui fait semblant de vider une bouteille de tequila avec Thierry en arrière-plan.

Josiane: Amène tes fesses!

L'heure est aux stratégies de discipline parentale douteuse:

— Charlotte, tu pourras prendre ma gourde dans l'auto, dis-je en sachant très bien qu'elle renversera de l'eau sur elle. Florence, tu viens tout de suite, sinon je coupe l'histoire du soir.

— Pas grave, c'est papa qui s'occupe de nous ce soir, me teste Florence. Je fulmine.

— Parfait, alors je m'en vais avec Charlotte. Tu demanderas à papa de venir te chercher, mais comme il est déjà rendu à la maison, ça se peut que tu doives faire dodo à la garderie.

L'éducatrice ne se retourne pas, mais elle me juge assurément; j'ai vu la légère flexion de ses épaules... Florence me jette un regard pour vérifier si je vais appliquer ma menace. Je prends la main de Charlotte et je commence à m'éloigner.

— Mais j'ai trop soif, maman, se plaint de nouveau Charlotte.

— Ma gourde est dans l'auto. Tu peux attendre quelques minutes.

Ce n'est que lorsque j'ouvre la porte de l'escalier que Florence se met à paniquer.

— Attends, attends! Je veux pas dormir ici cette nuit, sanglote-t-elle.

L'éducatrice ainsi que deux autres parents se retournent, l'air de se demander ce que ma fille a bien pu faire de si terrible pour se faire menacer de passer la nuit à la garderie. Je ne suis pas fière de mon stratagème, mais je n'avais pas d'autre option en tête. Nous nous dirigeons enfin vers la voiture.

Pour ma part, je suis vidée.

À la maison, Olivier m'accueille d'un air indigné en me demandant où j'étais passée.

— Ça fait presque quinze minutes que je suis arrivé!

— Désolée d'avoir voulu éviter que l'éducatrice de Charlotte gère la mégacrise de bacon quand elle m'a vue sortir de la rencontre avec l'éducatrice de Florence, dis-je sèchement.

— Oh oui! la rencontre! Ça s'est bien passé? me demande-t-il avec l'air piteux du gars qui a oublié que j'y allais seule.

— Oui, on pouvait pas mieux tomber. La petite sœur de l'éducatrice a des allergies. Elle sait déjà reconnaître les symptômes. C'est un gros poids de moins sur nos épaules!

— Quelle belle nouvelle!

— Alors je peux aller à mon barbecue, maintenant? dis-je en tentant de me recoiffer.

Pas de réponse. Je lâche mon chignon récalcitrant et je me retourne pour le regarder:

— Tu sais, celui dans notre calendrier partagé? Celui dont je t'ai parlé ce matin.

— Hi! merde!

— QUOI? T'as pas oublié, quand même! Ça fait quinze minutes que tu es arrivé, alors j' imagine que tu as pris de l'avance sur le souper...

Bruits de criquets.

— Franchement, Olivier! dis-je en songeant déjà à ce que je pourrais faire pour l'aider. Je sors quatre fois par année. Pourrais-tu avoir un minimum de considération pour mes sorties?

Je traverse la pièce pour examiner le contenu du frigo dans l'espoir d'y trouver une idée de repas de dernière minute.

— Je suis désolé. J'ai oublié de regarder le calendrier.

— Visiblement, tu as aussi oublié de regarder le rappel qui a dû s'afficher sur ta montre, vu que j'avais programmé une alarme.

— En effet, murmure-t-il.

Je change d'idée: qu'il se débrouille! Furieuse, je quitte la maison. Avant de démarrer ma voiture, je texte Josiane:

Émilie: Garde-moi de la tequila, je vais en avoir besoin.



J'arrive enfin au party où se mélangent l'odeur de la bière et celle des agrumes qui flottent dans le gigantesque pot de sangria. En avançant entre mes collègues, je détache mon chignon et j'applique le brillant à lèvres retrouvé par hasard au fond de mon sac. J'espère ainsi donner l'impression que je concilie parfaitement travail et famille et que j'ai eu le temps de m'arranger avant de me rendre à la fête... avec une heure de retard. Malgré tout, j'ai un air qui décourage même Thierry de venir me parler. Voyons cela positivement: il nous laissera sans doute tranquilles ce soir. C'est au moins ça de gagné.

Josiane me repère et accourt avec un verre de vin blanc. Elle me connaît trop bien. J'envie ses yeux pétillants et sa coiffure impeccable. Je me sens un peu fade à ses côtés, ce soir, avec mes cernes qui se creusent au fil des nuits incomplètes.

— Alors, que s'est-il passé pour que tu veuilles boire de la tequila? ricane-t-elle.

Elle sait très bien que l'une des deux seules broches que j'ai prises dans ma vie était avec cet alcool et que je ne pourrai plus jamais en consommer.

— Les filles m'ont fait une crise à la garderie, l'une après l'autre. Il a fallu que je menace Flo de la laisser dormir là pour qu'elle me suive.

— Hon!

— Ouais. Et quand je suis arrivée à la maison, Olivier avait oublié qu’il s’occupait des filles ce soir.

— Le vilain garçon!

— Mais bon, *party time*! Et toi? Comment tu vas, ma belle amie?

— Il était temps que tu arrives, Thierry arrête pas de m’offrir des mojitos.

— Oups.

— Oups? Émilie Dubois!

— C’est pas de ma faute, dis-je avec les yeux du Chat botté. Lundi, quand tu m’as abandonnée avec Thierry, il m’a demandé c’était quoi ton drink préféré. Il m’a prise au dépourvu.

— Noooooon! Pas ça! Ma meilleure amie qui me trahit! dit-elle en faisant semblant de se planter un couteau dans le cœur.

— Et toi, tu as manqué notre traditionnel café de la rentrée à cause de Thierry. C’est impardonnable.

— Disons qu’on est quittes. Hey! on dirait que Maxime-le-nouveau-célibataire va venir te parler! Regarde, dit-elle en pointant le sujet concerné.

Maxime, voyant qu’il est devenu le sujet de notre discussion, bifurque vers le bar. Son verre est encore rempli à moitié. Je plaisante:

— Peut-être que je devrais flirter avec lui pour voir si je peux trouver un remplaçant à Olivier.

— Émilie! Tu peux pas divorcer, s’indigne-t-elle. Vous êtes mon modèle, Oli et toi. Si votre couple s’effondre, je pourrai plus croire à l’amour.

— Pff! tu exagères. On est vraiment pas parfaits. Et toi, comment vont les discussions avec Mélissa par rapport au bébé?

— Bof! Comme je lui en ai pas reparlé, il y a un froid glacial chez nous.

— Sais-tu ce qu'on va faire? On met tout ça de côté pour ce soir, on danse et on boit des mojitos que nous nous payerons, dis-je en l'empoignant pour la traîner sur la piste de danse de fortune où quelques collègues se trouvent déjà.

— *Oh yeah!* Tu as raison: c'est notre soirée. *I drink to that!*

OceanofPDF.com

Considérant l'implantation de ma nouvelle formule d'enseignement, les premières semaines ont été harassantes. J'ai dû gagner la confiance des étudiants, très frileux à l'idée d'apprendre la théorie de façon autonome. Il est vrai que, en classe, je les amène dans des situations complexes; ils doivent discuter, se remettre en question, chercher, se concerter, expliquer leurs divergences et arriver à un consensus avant de faire le retour en grand groupe pour clore chaque séance. C'était un changement de paradigme crucial à opérer, mais je sens le vent tourner. Enfin!

Au-delà des quelques modifications à effectuer, tout se déroule comme prévu. Je suis confiante pour la première évaluation que mes étudiants feront prochainement. Malgré quelques protestataires, dont une étudiante qui passe son temps sur son cellulaire, l'adhésion du groupe à ma nouvelle méthode pédagogique dépasse déjà mes attentes.

En cette soirée aux allures automnales, je gare ma voiture dans l'entrée de ma demeure. Je transporte le poids de tous les efforts des derniers mois sur mes épaules. Dans le salon, deux petites têtes se coursent. Je prends une longue inspiration avant de sortir de ma voiture afin de faire la coupure entre le cégep et la maison. J'ai encore rapporté du travail, mais je ne veux plus y penser avant que les filles soient endormies. Elles ont raclé un tas de

feuilles mortes devant la maison avec Olivier – leurs petits râdeaux sur le sol en témoignent. Étant donné l’heure tardive à laquelle je rentre, Olivier est sans doute en train de réchauffer le souper préparé la veille. Je prends une seconde inspiration afin de faire passer le voile d’abattement qui m’afflige depuis quelques jours. L’ampleur de la tâche qui m’attend au cours de la soirée n’arrange pas mon coup de blues. Mon cœur balance souvent entre mon travail et ma famille ces derniers temps; la finalisation de certaines capsules narrées et des questionnaires qui s’y rattachent s’ajoute aux questions des étudiants sur le forum de discussion de ma plateforme de cours. Les veillées sont parfois longues. Sans parler des logiciels d’enregistrement, qui m’arrachent encore quelques jurons de temps à autre. Mais je n’ai pas le choix d’aller jusqu’au bout. Mon mantra des dernières semaines pour m’encourager: *Lâche pas, Émilie, la prochaine session s’en trouvera allégée.*

Immobile devant la fenêtre, mon sac de travail renfermant tout le contenu de mon dur labeur sous le bras, je contemple les filles. Leurs rires sont étouffés par la fenêtre qui nous sépare, mais je fonds de tendresse devant ces deux petites humaines que j’aime au-delà de tout ce que je pouvais m’imaginer avant de devenir parent. Cette fois, au lieu de me flageller, l’idée que le jeu en vaut la chandelle, autant pour les filles que pour moi, me transcende. Après la fatigue viendront la fierté et le sentiment d’accomplissement. Remarquent-elles que j’arrive un peu plus tard que je le souhaiterais, depuis quelques semaines? Je parie que non. Elles sont avec leur papa. Elles jouent ensemble. Elles ont une maman qui s’épanouit et dont la surcharge de travail est temporaire. Puis, c’est la première fois depuis leur naissance que je mène un projet de cette envergure. Et, par bonheur, je réalise que je suis en plein sur mon X professionnellement.

Quant à Olivier, il est aussi submergé. Un de ses collègues s'absente pour une durée indéterminée, ce qui se répercute sur la charge de travail de tous les physiothérapeutes de la clinique. C'est sûrement la raison pour laquelle il ne m'a pas reparlé d'agrandir la famille. Cela me convient pour le moment, car ma tête est éparpillée dans d'autres dossiers.

Ragaillardie par ce moment d'introspection, je me sens prête pour la suite. Les câlins, les bisous, les histoires du soir... et même la séance de travail lorsque le silence se réinstallera alors dans mon foyer. Le vent traverse mon manteau et me rappelle que je serais bien mieux à l'intérieur avec les miens. Le cœur plus léger, je pénètre dans ma maison le sourire aux lèvres, remerciant la vie d'être aussi douce que stimulante.



En plus de tout le reste, j'organise la fête d'Olivier. Famille et amis se réuniront chez nous pour souligner ses trente-cinq ans. Évidemment, s'enfermer à la maison pour festoyer alors qu'on aurait pu aller au restaurant ne faisait pas l'affaire de ma belle-mère, Monique. Je lui ai répété une centaine de fois que manger à l'extérieur est trop stressant à cause des allergies de Florence et du jeune âge de nos enfants; dans ma demeure, je peux contrôler l'environnement et m'assurer que personne ne donne des aliments non sécuritaires à ma fille de quatre ans ultra sociable qui veut s'asseoir sur tout le monde, pendant que je surveille ma fille de deux ans pour ne pas qu'elle disparaisse dans le restaurant. Alors, non merci! C'est trop pour moi. Olivier est heureux d'accueillir ses amis à la maison, c'est ça l'important.

Je m'affaire à terminer les canapés de bruschetta quand le premier invité sonne à la porte. Je dépose deux nouveaux bols de croustilles au salon et je

vais ouvrir. C'est Simon, le meilleur ami d'Olivier, une bouteille de vin rouge à la main. Les frères d'Olivier, Rémi et Louis, et leurs conjointes ainsi que deux de ses collègues de travail suivent de près. Je suis ravie de voir les accolades sincères échangées entre Olivier et ses frères. Les rencontres se font rares depuis le décès de leur père, comme si quelque chose s'était brisé dans leur cercle lorsque le pilier de la famille s'est éteint dans un accident de moto. Finalement, Antoine et Mylène se joignent au groupe sans que le malaise de la dernière soirée passée ensemble transparaisse dans nos échanges.

Le bon vin, les hors-d'œuvre et les rires entre adultes constituent une bouffée d'air frais dans notre folie quotidienne. J'ai le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Florence et Charlotte sont surexcitées d'accueillir autant de visiteurs qu'elles traquent pour les entraîner dans leur chambre.

Dans le salon, Simon vient d'être nommé à brûle-pourpoint DJ de la soirée. À voir le brouhaha que cela suscite, il s'agit d'un rôle important. Simon entend honorer ce titre, car il est déjà en train d'installer son iPhone et de sélectionner sa meilleure *playlist*.

Ma belle-mère, qui devait m'aider avec les préparatifs, arrive la dernière. Après qu'elle a embrassé son fils, je la vois se faufiler à travers les invités. Je me retranche dans la cuisine afin d'éviter une discussion.

— Alors, de quoi veux-tu que je m'occupe? me lance-t-elle en surgissant dans mon dos, ce qui me fait sursauter.

— Merci de ton offre, mais tout est pas mal prêt.

— Ben voyons, je suis venue pour t'aider. T'as pas de crudités. Sors-moi des légumes, je vais te couper ça.

— Je pense pas que...

Monique a déjà la tête dans le frigo. J'écarquille les yeux. J'inspire et je plaque un sourire forcé sur mon visage. Mon frigo, ma bulle.

— Ben là, t’as pas de céleri. Pas de poivrons.

Bon, la voilà qui fait l’inventaire de mon réfrigérateur. Je pourrais lui donner un papier et un crayon pour qu’elle dresse ma prochaine liste d’épicerie, tant qu’à y être. Et elle ajoute:

— Quoi, pas de brocolis non plus! Mais comment veux-tu que je fasse des crudités sans un minimum de légumes?

— Il y a assez de nourriture, Monique. Pas besoin d’en faire davantage. Allez, prends un verre et va jaser.

— Mais je suis venue pour t’aider. C’est pas juste avec des chips qu’on va nourrir tout le monde.

Je me retiens de lui dire que ce n’est pas à cette heure-là qu’on va refaire le menu, mais j’imagine que je serais bien ingrate de répondre ça à ma belle-mère qui veut «m’aider». Quoique je ne voie pas en quoi elle m’aide... Elle critique chacun de mes choix, dont celui de ne pas être allés au restaurant. Encore!

Garde ton sourire, Émilie. Tu le fais pour Olivier.

Je suis démesurément heureuse lorsque Mylène me demande si j’ai d’autres bouteilles de vin blanc. J’abandonne Monique, à qui je confie la mission de faire la trempette froide qui accompagnera les boulettes de porc à l’orange. Elle semble surprise que j’aie prévu autre chose que des croustilles.

— Merci, Mylène. Tu me sauves de la folie, dis-je à voix basse.

— Pas de problème. La prochaine fois, touche ton oreille. Je vais venir te sauver plus vite.

— Bonne idée!

Après avoir sélectionné un chardonnay et un sauvignon dans le frigo du sous-sol, on remonte au rez-de-chaussée.

— Hey! je m’excuse d’avoir été si émotive la dernière fois qu’on s’est vues! Je suis désolée si j’ai gâché ta dernière journée de vacances, lance Mylène.

— T’as pas à t’excuser! C’est inimaginable de penser que des parents vivent ce genre de drame. Tu as bien fait de partager leur histoire avec nous. C’est nous qui avons été maladroits dans notre réaction.

— Je te rassure, vous êtes pas les seuls à vous figer. C’est un sujet plutôt tabou dans notre société.

— Je te trouve très courageuse. C’est un si beau geste!

— C’est une cause qui me tient à cœur. Je vois beaucoup de familles heureuses défiler devant mon appareil photo! Je peux pas concevoir qu’une famille qui doit passer au travers d’un tel drame ne puisse pas posséder de beaux souvenirs de son enfant.

La suite de la discussion devient plus légère. Mylène m’explique vouloir lancer sa propre entreprise en photographie, mais elle redoute la conciliation travail-famille lorsqu’un bébé fera partie de l’équation. Pour ma part, je lui parle de mon projet au cégep, de mon manque de temps pour prendre autant de photos que je le voudrais. On se promet une petite virée photographique dans les prochaines semaines.

En bonne hôtesse, je jette un regard afin de m’assurer que tous les verres sont bien remplis – sauf ceux de certains invités, que je ressers un peu moins vite, de peur de devoir leur retirer les clés de leur voiture à la fin de la soirée. Je suis heureuse de voir Olivier s’amuser. La soirée semble être une réussite pour nos convives. Monique, qui a terminé la trempette, semble contente de passer du temps avec ses petites-filles qui la réclament à tour de rôle dans leur chambre. C’est d’ailleurs la présence de Monique qui nous permet d’entretenir des discussions entre adultes dans une ambiance festive et décontractée. Je lui accorde ça.

Antoine m'aide à la cuisson des hot dogs sur le barbecue. Pour clore le repas, je sors le dessert sans allergènes que j'ai fait moi-même: un gâteau rond avec un crémage à la vanille. Rien de plus simple! Il n'y a pas une once de talent en pâtisserie en moi. Certains ratés culinaires passés peuvent même témoigner de mon incapacité en la matière... Mon petit doigt me dit que ça viendra me hanter un jour, car je suspecte Olivier d'avoir immortalisé mes essais infructueux entre deux fous rires. Depuis, c'est lui le chef pâtissier à la maison. Mais il ne pouvait quand même pas cuisiner son propre gâteau!

Florence et Charlotte adorent placer les chandelles, et je les laisse faire. On ferme les lumières et on entonne le traditionnel chant d'anniversaire juste comme je dépose le gâteau devant Olivier.

— Bonne fête, Olivier! dis-je.

— Bonne fête, papa! disent en chœur Charlotte et Florence, exaltées par la pénombre et la lueur des flammes qui valsent sur les chandelles.

— Merci, mes poussins. Merci, Émilie. Ton gâteau est très réussi, dit-il en me faisant un clin d'œil.

Olivier s'affaire à le couper, Simon distribue les parts, pendant que je prépare les cafés des adultes et les verres pour les filles: lait de soya pour Florence et lait de vache pour Charlotte. Nous n'avons jamais pu faire la transition vers le lait de soya pour tout le reste de la famille.

Florence court vers sa chambre pour récupérer un jouet à montrer à Antoine, son chouchou de la soirée. Au passage, elle fait tomber le gobelet de lait de Charlotte, qui se trouve sur la tablette de sa chaise d'appoint. Simon le ramasse rapidement pour éviter le dégât et le remet à Florence au passage, croyant que c'est le sien.

— Franchement, Simon, je suis pas un bébé! rigole-t-elle du haut de ses presque cinq ans.

Et elle porte le gobelet à ses lèvres pour imiter les mimiques de sa sœur. Je vois la situation du coin de l'œil et je lâche un cri. Il est trop tard. Une seconde de trop. Une mini seconde de trop.

Florence jette le gobelet à terre après avoir avalé une gorgée.

— Ça pique! Ça pique! hurle-t-elle en se grattant la langue avec ses mains.

Olivier et moi accourons aussitôt. Je demande à Florence d'ouvrir la bouche pour voir si sa langue est gonflée, mais elle refuse catégoriquement d'obtempérer.

Je panique, mais je ne veux pas le laisser paraître.

Inspire, expire!

Florence se met à vomir en jet. Une fois. Puis deux. Panique.

— Elle a trop mangé de hot dogs, la petite, clame Monique.

Je croise le regard d'Olivier, qui comprend en une seconde qu'il doit s'occuper de sa mère s'il ne veut pas se retrouver orphelin.

— Voyons, maman! Fais pas comme si tu savais pas qu'elle est mortellement allergique au lait! Tu vois bien que c'est pas juste une petite indigestion!

Je soulève sa robe à la recherche de plaques qui annonceraient qu'un deuxième système est atteint. Rien. Pour l'instant. Mais la situation peut évoluer vite. Je tremble de la tête aux pieds.

J'entends Simon se confondre en excuses, mais je ne peux pas gérer ça en ce moment. Mylène dépose une main dans mon dos pour me montrer son soutien. Son calme et sa présence m'aident à me recentrer sur ma fille. Antoine fait diversion auprès de Charlotte afin qu'elle se concentre sur son gâteau au chocolat.

Le seul choc anaphylactique de Florence a eu lieu après l'ingestion d'une bouchée de tartinade aux noisettes. Lorsque Florence a été exposée

au lait, nous avons seulement été témoins de quelques boutons autour de sa bouche et sur ses mains, ce qui avait permis de diagnostiquer son allergie. Cette fois, ses vomissements nous indiquent que son système digestif est atteint. Si une autre réaction survient, on devra lui administrer son auto-injecteur avec toute la cascade d'interventions que cela représente, dont l'ambulance, le séjour à l'hôpital, le monitoring cardiaque, la surveillance de sa saturation en oxygène, etc. Je croise les doigts pour que les symptômes se résorbent d'eux-mêmes, sans qu'on ait à recourir à son auto-injecteur.

Je demande à Florence d'ouvrir la bouche, mais elle refuse.

— Oli, on dirait qu'elle est blanche, dis-je, les yeux remplis de larmes. Est-ce qu'elle fait une chute de pression ou c'est simplement parce qu'elle a vomi?

— On est jamais au top après avoir vomi. Elle semble pas somnolente. On va la surveiller. Je vais récupérer l'auto-injecteur dans ma veste, mais c'est juste par précaution.

— Mais elle ne parle plus. Je peux pas voir si sa langue est enflée.

— C'est normal que Florence ne parle plus. Elle nous sent inquiets et tous les yeux sont braqués sur elle.

Le côté rationnel de mon homme m'aide à ne pas perdre la carte. Malgré tout, une question passe en boucle dans ma tête: est-ce que deux systèmes sont atteints, auquel cas on devra lui administrer sa dose d'épinéphrine sans tarder?

À l'époque où Florence a fait son choc anaphylactique, c'étaient les ambulanciers qui s'étaient chargés de l'injection du médicament; on n'a donc jamais eu à prendre la décision. Je tremble d'effroi à ce souvenir. Va-t-elle en mourir si on attend de voir comment la situation évolue? Je ne peux

pas m'empêcher de voir tout en noir. Olivier me rassure en répétant que la situation est sous contrôle pour le moment.

Florence se gratte maintenant le cou, et refuse toujours de parler.

— Pourquoi elle se gratte? Est-ce qu'elle a des boutons d'allergie?

Je soulève une fois de plus sa robe pour voir si des plaques apparaissent sur son corps. Toujours rien. Mes jambes sont flageolantes malgré tout. J'ai peur de m'effondrer sur le sol.

Concentre-toi sur ta fille, Émilie!

— Écoute, je suis pas inquiet pour le moment. On a un auto-injecteur et on sait qu'on peut s'en servir en cas de doute. Par contre, la situation semble toujours sous contrôle. Si ça te rassure, on appelle les services d'urgence. Les ambulanciers pourront l'évaluer et assurer le transport vers l'hôpital sans qu'on craigne que la réaction dégénère tout d'un coup durant le trajet en voiture.

— Ben là, si vous avez un médicament pour ça, pourquoi vous le lui donnez pas? demande Rémi.

Je me tourne vers le frère d'Olivier avec des couteaux dans les yeux:

— C'est pas du Tylenol! C'est de l'adrénaline que je dois lui injecter dans la cuisse! C'est dur pour son cœur! Je veux pas le lui donner pour rien.

Rémi se tait. Olivier, mon grand diplomate, tente de calmer le jeu.

— C'est vrai que c'est un médicament assez puissant. Inquiète-toi pas que si ça s'amplifie, ne serait-ce qu'un peu, on va le lui donner. C'est ça qu'on évalue en ce moment. Deux vomissements, c'est pas suffisant.

Je serre Florence contre mon cœur. Olivier se rapproche et encadre mon visage avec ses mains, afin de plonger son regard dans le mien:

— N'oublie pas ce que le médecin nous a dit. Son cœur est fait fort. Il peut supporter l'adrénaline que nous lui injecterons, si elle en a besoin.

— Mais...

— Mais on est pas rendu là.

Je hoche la tête pendant qu'il compose le 911. Ma respiration s'accélère encore plus. Comme si c'était possible! Par chance, Olivier fait preuve d'un calme olympien et dépose une main sur ma cuisse pour me rassurer pendant qu'il discute avec le répartiteur. Je constate que Florence a maintenant quelques rougeurs dans le cou, mais est-ce que c'est seulement parce qu'elle s'est grattée ou parce que des boutons commencent à apparaître? Seigneur! Je tente de faire disparaître la boule d'anxiété qui a pris possession de mes tripes. J'ai peur de voir notre fille mourir devant nous si on attend trop. C'est quand, le moment où il faut prendre LA décision? Comme je ne réuissis plus à réfléchir, je décide de me reposer sur mon roc, Olivier, qui est plus rationnel que moi dans ces moments-là.

Inspire, expire, inspire, expire!

Pendant que je continue à me demander si les symptômes sont assez sévères pour une injection ou si la réaction peut se résorber d'elle-même, Olivier répond avec aplomb aux questions du répartiteur du 911.

Après ce qui nous semble être une éternité (mais qui s'avère seulement sept minutes en réalité), une ambulance s'immobilise devant la maison. Je déglutis difficilement, ma langue colle à mon palais par manque de salive. Je suis incapable de parler. Mon cœur s'accélère encore plus, ce qui me paraît impossible. Ma fille est peut-être en train de mourir dans mes bras et je suis incapable de la calmer. Les ambulanciers sont là. Ils la branchent sur le moniteur avant de l'attacher sur la civière et de lui donner un toutou pour la reconforter à ma place.

J'agrippe fermement le bras d'Olivier, qui comprend que je suis en train de perdre la carte. C'est moi qui vais mourir.

Inspire, expire.

Olivier prend ma tête dans ses mains et colle son front contre le mien.

— Émilie, tu vas y arriver. Tiens bon! Flo va s'en sortir. Les ambulanciers ont dit qu'elle saturait à 100%. C'est bon signe.

— Je peux pas... dis-je en indiquant l'ambulance du menton.

— J'y vais avec elle, me rassure Olivier.

Je reste muette, la bouche entrouverte. Je hoche la tête pour montrer que j'ai compris, mais je suis ailleurs. Antoine et Mylène m'assurent qu'ils s'occupent de Charlotte. Olivier embarque dans l'ambulance avec Florence. J'ai peur de ne jamais la revoir. Et si, lorsqu'on a déposé le gâteau, c'était la dernière fois que j'ai vu son magnifique sourire? Ça ne peut pas se terminer ainsi. J'imagine tous les pires scénarios. Simon est désigné pour me conduire à l'hôpital, vu le peu d'alcool qu'il a ingurgité au cours de la soirée. Ma tête tourne. L'ambulancier nous regarde, Simon et moi. Je le fixe droit dans les yeux afin de me donner un point d'ancrage dans la pièce qui valse autour de moi.

— Votre fille va bien pour l'instant, dit-il en soutenant mon regard. Nous allons y aller doucement. Si nous allumons les gyrophares en cours de route, vous ne pourrez pas nous suivre, par contre. Vous devez respecter les feux de circulation, ajoute-t-il en redirigeant son regard vers Simon.

Simon rassure l'ambulancier. Je me ressaisis juste assez pour prendre mon sac et mon manteau. On quitte la maison et, en refermant la porte, j'entends la voix de Monique:

— On aurait dû aller au restaurant. Au moins, on aurait pas tout ce bordel à ramasser.



Le trajet avec Simon se passe dans le silence le plus profond. Je croise mes mains si fort que mon alliance pénètre dans ma chair. Je ne sens rien,

mais je vois la marque rouge apparaître en faisant tourner la bague sur mon doigt. À l'urgence, je fonce au comptoir de l'accueil en criant que je veux voir mon bébé.

— Quel est son nom? me demande doucement l'infirmière, qui a vu d'autres parents terrorisés avant moi.

— Florence Nadeau. Elle vient d'arriver en ambulance.

Elle pianote sur son ordinateur et disparaît en arrière quelques minutes. Je m'impatiente.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait?

Simon pose avec hésitation une main sur mon épaule. Je me tourne vers lui et j'éclate en sanglots dans ses bras. Son étreinte est forte, rassurante. Je l'entends déglutir avec nervosité. L'infirmière réapparaît et demande à Simon de patienter dans la salle d'attente pendant qu'elle me conduit au chevet de Florence. Elle m'assure que ma fille va bien. En entrant dans la salle, je vois Olivier qui tient une main de Florence et lui flatte les cheveux. Ma princesse me sourit:

— Regarde, maman! dit-elle en me montrant son nouveau toutou. Le monsieur m'a dit qu'il s'appelait Bobo. Mais j'ai pas pu en avoir un pour Charlotte. Elle va être triste.

Je la couvre de bisous. Je soupire de soulagement. Pendant qu'on attend le retour du médecin, Florence s'assoupit, complètement vidée par les événements et assommée par l'antihistaminique.

L'urgentologue arrive enfin dans la salle pour lui donner son congé au bout de quatre-vingt-dix minutes et nous rappelle les directives d'usage:

— Je sais que ce n'est pas simple prendre ce genre de décision pour les parents. Comme les vomissements de Florence ont vite cessé, je pense que vous avez bien fait d'attendre et de nous l'amener pour qu'on surveille son état. Je me permets néanmoins de vous rappeler que si vous avez des doutes

sur la sévérité des symptômes, il n'y a pas de problème à donner l'auto-injecteur la prochaine fois.

Il n'y aura pas de prochaine fois. Je la mets dans une bulle jusqu'à ses dix-huit ans!

Il poursuit:

— Je préfère surveiller un patient qui a reçu une dose d'adrénaline que de devoir ramener un patient d'une réaction anaphylactique trop avancée. On ne veut pas se rendre trop loin avant d'agir. Mais dans la situation actuelle, vous avez fait ce qu'il fallait pour votre petite puce.

— Merci, murmurons-nous, Olivier et moi, à l'unisson.

Le médecin poursuit avec ses recommandations usuelles:

— C'est rare que ça arrive, mais il peut y avoir un effet rebond jusqu'à quarante-huit heures après l'exposition. Ça veut dire qu'elle peut refaire une réaction allergique sans être en contact avec l'allergène. Généralement, les symptômes sont plus sévères qu'à la première réaction. Il faut la surveiller de près.

Il est 20 h 30 quand on ressort de la salle. Olivier porte Florence dans ses bras. Simon est toujours dans la salle d'attente. Je l'avais oublié.

— Émilie, Olivier! Je suis désolé. Je, je...

— Simon, elle va bien! C'est ça l'important, répond Olivier. Tu peux nous ramener?

— Oui, dit-il d'un air penaud.

De retour à la maison, il n'y a plus de traces de la fête. Mylène et Antoine ont couché Charlotte et rangé la maison. Pendant qu'Olivier dépose Florence dans notre lit pour la surveiller durant son sommeil, je serre Antoine et Mylène dans mes bras à tour de rôle pour les remercier. Je murmure dans l'oreille d'Antoine avant qu'ils quittent la maison:

— Vous allez faire de merveilleux parents. Merci de vous être occupés de Charlotte.

— Hey! c'est normal! Prenez soin de Florence. Bonne nuit.

Épuisés, mais encore sous l'effet de l'adrénaline, Olivier et moi rejoignons Florence dans notre lit. La lumière de la table de chevet reste allumée afin de nous permettre de surveiller notre grande fille. Les yeux rougis par le stress et la fatigue, les muscles endoloris, nous avons peine à nous détendre et nous n'arrivons pas à dormir. J'analyse Olivier pendant qu'il flatte tendrement Florence.

— Oli?

— Oui?

— Je suis d'accord pour le bébé.

Olivier veut s'assurer qu'il m'a bien comprise.

— Tu veux un troisième enfant? vérifie-t-il avec un grand sourire.

— Oui, dis-je émue.

Olivier dépose sa main libre sur ma hanche. Je peux lire la fatigue et le bonheur dans ses yeux.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée?

J'hésite un moment avant de répondre.

— Ça va te paraître étrange...

Il incline la tête et referme un peu les yeux pour m'encourager à parler sans réveiller notre cocotte.

— J'ai eu peur de perdre Flo aujourd'hui, mais j'ai eu aussi peur que Charlotte ait à affronter ce deuil toute seule. Il y a nous, mais ça sera jamais comme d'avoir une sœur avec qui jouer, se chamailler. Si l'une d'entre elles venait à mourir, l'autre s'en remettrait jamais, dis-je avec des trémolos dans la voix et les yeux brouillés par les larmes que je tente de contenir. J'ai envie de fonder une grande famille où, peu importe les malheurs ou les

chicanes, nos enfants auront un autre membre de la fratrie sur qui compter. Une belle famille avec ses forces et ses bobos à soigner, mais une grande famille pour qu'on puisse se serrer les coudes quand l'un d'entre nous en a besoin. C'est farfelu comme raison de vouloir un autre enfant, hein?

— Hey! dit-il en passant une main pleine d'empathie sur ma joue. C'est la chose la plus humaine que j'ai entendue de toute ma vie.

OceanofPDF.com

6

Après la fête d'Olivier, octobre a tout simplement déboulé. Le degré de satisfaction de mes étudiants a été vérifié avec la première évaluation, et les résultats dépassent mes espérances. J'ai reçu des félicitations de Maxime et de la direction, ce qui constitue ma bouffée d'air frais dans le tourbillon de responsabilités familiales et professionnelles des derniers mois. Quant à Olivier, il est aussi submergé au boulot, ce qui nous laisse peu d'énergie à consacrer au projet «poussin numéro 3».

Je dois en plus rencontrer une étudiante qui préfère pianoter sur son cellulaire plutôt que de collaborer aux tâches de son sous-groupe de travail. Tant que cela n'agaçait que ma personne, je l'ai laissée filer, me disant qu'elle se planterait aux évaluations. Toutefois, ses coéquipiers se plaignent maintenant de la lourdeur de la tâche qui retombe sur eux. À la fin de mon cours, j'interpelle donc l'étudiante concernée pour en discuter en privé. En outre, un détail m'agresse au plus haut point: elle mâche de la gomme comme si elle ruminait de l'herbe!

— Madame Hébert, il a été porté à mon attention que votre niveau d'implication dans votre sous-groupe laissait à désirer. Pourriez-vous désormais accorder plus d'attention à vos collègues qu'à votre cellulaire pendant le cours?

Quelques secondes passent. Elle semble éberluée par mon entrée en matière plutôt frontale. J'avoue être moi-même surprise par mon ton directif.

— Comme je me tape tout le travail à la maison et qu'on vient jouer en classe, je n'en vois pas l'intérêt. Je comprends même pas pourquoi je dois payer des frais d'inscription pour ce "cours", riposte-t-elle d'un air indigné.

Visiblement, j'affronte une réfractaire endurcie.

— Dans ce cas, souhaiteriez-vous produire les examens pour vos collègues et les corriger, vu que vous maîtrisez déjà la matière de ce "cours"?

— Ce serait une insulte à mon intelligence de m'abaisser au statut de professeure.

Étonnée de la méchanceté de sa réponse, je reste muette. Alors que j'ai à peine eu le temps d'écarter les yeux de stupéfaction, elle tourne les talons et se dirige vers la sortie.

— J'aspire à beaucoup plus dans la vie, marmonne-t-elle en s'éloignant.



Pendant que je me dirige vers mon bureau en fulminant autant contre l'impertinence de cette étudiante que contre mon manque de rapidité à réagir, j'envoie un texto à Josiane, sachant qu'elle n'enseigne pas en ce moment.

Émilie: Ramène tes fesses à mon bureau sur-le-champ!

Mon message était peut-être un peu intense, parce qu'elle débarque en trombe, essoufflée.

— Qu’est-ce qui se passe? J’ai juste cinq minutes avant ma prochaine rencontre avec un étudiant.

Je me sens mal de l’avoir fait courir de la sorte. Après que je lui ai raconté ce qui vient d’arriver, elle réprime un sourire.

— Qu’est-ce qui t’amuse, Josiane Pomerleau?

— Tu te fâcheras pas si je te dis ce que je pense?

— Si je veux connaître ton point de vue, j’ai pas le choix.

— Tu as tellement mis ton cœur dans ce projet que tu oublies qu’une méthode pédagogique pourra jamais plaire à tous les étudiants. C’est normal que tu aies des récalcitrants...

— Mais...

— Mais tu as raison, elle a été franchement impolie. Si tu veux mon avis, laisse-la faire. Embarque pas dans son jeu. La majorité des étudiants sont emballés par la méthode. Ça devrait te suffire, mais tu vises trop souvent la perfection.

— Je vise pas “trop souvent la perfection”. Je demande juste qu’on me respecte un minimum. Elle a atteint ma limite.

Josiane pince les lèvres d’un air dubitatif et elle hausse les épaules. La discussion se termine quand elle me rappelle qu’elle ne peut jaser plus longtemps sans risquer d’être en retard à sa rencontre. Justine Hébert, l’insolente de dix-neuf ans, a réussi à me mettre en froid avec ma meilleure amie. Quelle peste!

La semaine de lecture sera bienvenue pour que je prenne un peu de recul.



Comme d'habitude, je passe la semaine à corriger et à entrer les résultats de la mi-session entre diverses réunions du cégep. Mon étudiante rebelle obtient bien sûr des notes qui frôlent la perfection. Elle a fait le travail en solo et, malgré cela, il lui manque à peine quelques dixièmes pour avoir un A+. Je suis convaincue qu'elle poussera l'audace jusqu'à demander une révision de note pour les obtenir. C'est le cas classique des étudiants qui aspirent à «beaucoup plus» qu'une carrière de professeure dans la vie.

Je m'offre une pause de correction pour aller acheter les surprises pour les sacs des amies qui viendront samedi pour la fête de Florence. Je récupère mes clés et je fonce au magasin qui regorge de bidules inutiles. Ma fibre écologique en prend pour son rhume. Je me mets dans la peau d'une enfant de cinq ans et j'achète des trucs avec des paillettes, des porte-clés, des crayons parfumés. Je remercie le ciel que sa fête soit proche de l'Halloween: les allées débordent de bonbons en cette période de l'année, ce qui me donne espoir d'en trouver sans allergènes pour remplir la pinata en forme de licorne qui devrait me valoir le titre de meilleure mère au monde pendant vingt minutes. Je ne trouve que trois sortes de friandises sans les allergènes de ma fille, mais cela me suffit amplement! Ma mission accomplie, je quitte le magasin en direction de la garderie. J'ai hâte de relaxer avec une tisane ce soir.



À mon arrivée à la maison, Charlotte s'est endormie pendant le trajet. Tout parent de jeunes enfants sait que quinze minutes de sieste dans l'auto retarderont l'heure du dodo de deux heures. *No way!* Je veux ma soirée en tête-à-tête avec ma couverture, ma tisane et ma télé. Je réveille ma cadette

qui ronchonne et nous pénétrons dans la maison. Olivier est déjà là. Il a pris son vendredi après-midi pour faire son jogging et préparer un gâteau digne de Pinterest.

Dès que je tourne la poignée, quelques notes de jazz parviennent jusqu'à mes oreilles. Les enfants et moi sommes accueillies par l'odeur du repas qui embaume la maison; je reconnais le vin rouge et les croûtons de pain à l'ail typiques des fondues. Il faut avouer toutefois que, avec nos enfants, nous nous contentons d'une version plus primaire: c'est un sacrilège pour ma mère, mais la viande est cuite dans le bouillon sur la cuisinière et on la répartit ensuite dans les assiettes. Merci, bonsoir. Pas d'histoire de combustible qui brûle sur une nappe de tissu avec des fourchettes ultra pointues. Pendant mes années de cégep, cette époque où la sacro-sainte fondue était le repas de prédilection de mon groupe d'amis, j'ai vu tellement de farine jetée sur des flammes qui commençaient à se propager! Je sais, c'est censé être du bicarbonate de soude... mais on en trouve rarement dans un appartement de cégépiens! C'est le sourire aux lèvres que je me remémore ces souvenirs.

Cela me fait un bien énorme qu'Olivier ait pris l'initiative du souper. Je l'embrasse sur l'épaule et je goûte au bouillon. Un vrai délice!

— Wow! Merci, Olivier. C'est vraiment agréable de rentrer le soir et de pouvoir manger sans tout avoir à préparer. Ça permet de mettre mon cerveau à *off*.

— Je veux prendre soin de ma femme, dit-il d'un air préoccupé.

Il se passe quelque chose, mais je ne parviens pas à saisir ce que c'est.

— Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air songeur.

— C'est juste que j'ai dîné avec Simon aujourd'hui. Quand je suis arrivé au resto, il se disputait au cellulaire avec sa blonde. Simon parlait calmement, mais je pouvais entendre Noémie crier.

— Hein? Ben voyons donc! Sais-tu ce qui se passait?

— Simon est resté évasif, mais il m’a avoué qu’il se sent pas très bien dans son couple, ces temps-ci. Noémie a toujours été sanguine, mais il dit que ça s’amplifie avec les années. Et il accepte pas que les enfants en pâtissent.

— Ouin... toute une histoire. Penses-tu qu’ils vont se séparer?

— Honnêtement, si tu me parlais sur le même ton que Noémie, on serait plus ensemble. Il a pas dit qu’il voulait la quitter, mais je lui ai offert de venir passer quelques jours à la maison s’il en ressent le besoin.

— Tu as bien fait. C’est ton meilleur ami.

Notre discussion est interrompue par les deux mouettes affamées qui rôdent maintenant autour de l’îlot pour chaparder des champignons et des cubes de fauxmage, ce produit à base de plantes qu’on achète avec l’espoir de retrouver le goût du vrai fromage, mais qui ne remplit jamais sa promesse. Je n’ai trouvé aucun substitut à la hauteur de mes attentes, et ce n’est pas faute d’avoir essayé. Florence n’a jamais goûté au fromage à base de lait, alors elle est capable d’apprécier son fauxmage, elle...

— J’ai faim! Qu’est-ce qu’on mange? crie Charlotte.

— De la fondue préparée par le chef super papa. Tout est prêt, assoyez-vous.

Le langage non verbal de nos filles trahit leur appréciation du repas à venir. Après avoir mangé beaucoup de pain, de légumes et de fauxmage, elles quittent la table sans même demander de dessert. Olivier en profite pour reprendre la discussion:

— Devine quoi? Ma mère nous invite au chalet qu’elle a réservé en Estrie pour Noël. Est-ce que j’ai besoin de te dire que j’ai autant le goût de me taper deux heures de route pour fêter Noël entassés dans un chalet que de me piquer une fourchette à fondue dans l’œil?

— Qu'est-ce qu'elle comprend pas dans le fait que j'ai pas le goût de préparer des bagages, d'emporter mes copies à corriger, de faire une épicerie pour les repas de Florence et de rouler en voiture avec les cris de découragement des filles? C'est juste trop en ce moment.

— T'inquiète pas, j'ai déjà décliné son offre... surtout qu'on sait pas si tu vas être enceinte, répond Olivier avec un clin d'œil.

— Ah! pour ça, il faudrait qu'on commence à essayer!

— Je m'inquiète pas pour ça. Chaque fois, tu deviens enceinte du premier coup.

— Quelle chance nous avons! Savais-tu qu'Antoine et Mylène essaient depuis plusieurs mois?

— Oui, il m'en a parlé à mon anniversaire. Ils devraient commencer bientôt les démarches en fertilité.

Je me sens apaisée d'apprendre qu'Antoine et Mylène se sont finalement entendus. Olivier me sort de mes pensées:

— Et pour nous, ce soir, pas question de regarder *La semaine verte*, même si ça t'aide à préparer tes cours. J'ai d'autres plans en tête quand les enfants seront couchés.

— Hein! De quoi tu parles? dis-je en fronçant les sourcils.

J'ai rapporté beaucoup de boulot à la maison ces derniers temps. Olivier m'a servi de cobaye à l'occasion et je lui ai fait écouter quelques vidéos afin de savoir si le contenu était assez bien vulgarisé pour mes étudiants. Je n'ai toutefois jamais mis à l'horaire de regarder *La semaine verte*...

— J' imagine que c'est pour ton cours. J'ai vu une notification sur ton cellulaire, tantôt. C'était écrit "Semaine verte". Disons que, ce soir, j'ai plus envie d'explorer certains concepts liés à la biologie, dont la sauvegarde de l'espèce humaine – si tu vois ce que je veux dire – que d'écouter *La semaine verte* pour ton cours de bio.

J'éclate de rire, tellement que je n'arrive pas à m'expliquer. Olivier, intrigué par mon fou rire, se laisse entraîner et m'accompagne de bon cœur. Lorsque j'ai retrouvé mon calme, je l'enlace et l'embrasse au son du jazz. Il me fait danser. Mon visage enfoui dans son cou, mes mains s'attardent sur les muscles de son dos. Je profite de notre proximité pour remonter mes lèvres vers son oreille et je murmure :

— La semaine verte, c'est mon application qui dit que j'ovule.

Je sens son étreinte se resserrer doucement sur mes épaules. Je n'ai pas besoin de le regarder pour deviner l'étincelle qui s'est allumée dans ses yeux. Je dépose ma tête sur sa poitrine, cette fois, où je peux entendre son cœur battre. Pour moi, ici et maintenant, c'est un réel moment de bonheur. Prendre le temps de s'aimer, de se serrer dans nos bras. Je sais, je sens qu'il est aussi heureux que moi.

Nous tentons de coucher les enfants rapidement. Comme une débutante, j'ai cru que la tâche serait simple vu que nous avons deux petites filles exténuées par leur semaine. Olivier s'avère plus chanceux que moi ; il sort le premier de la chambre de Florence et va se doucher, tandis que je continue d'accompagner Charlotte qui combat le sommeil. Ça me prend vingt longues minutes avant de réussir à l'envoyer au pays des songes. Tel un ninja silencieux, je referme avec délicatesse la porte de la chambre de ma cadette. Un seul bruit aurait comme conséquence de reporter le moment de m'élancer dans les bras d'Olivier. Mes gestes sont ultra lents.

Quand je sens que la poignée ne risque plus de faire de bruit, je la lâche. Olivier, qui maîtrise autant que moi l'art de marcher sur les lattes du plancher qui ne craquent pas, m'a rejointe à pas feutrés sans que je m'en rende compte. Je réprime un cri de surprise quand je me sens attirée par la main chaude de mon homme. Il me fait pivoter et m'attrape amoureusement par la taille. Son autre main se fraye un chemin jusqu'à ma nuque afin

d'attirer mon visage contre le sien. L'odeur de sa lotion après-rasage m'enivre comme chaque fois. La douceur de ses lèvres charnues contre les miennes me redonne de l'énergie. Dire que je m'apprêtais à faire une soirée cocooning en pyjama devant la télévision! Mes plans viennent de changer...

Une main sur son torse, je réponds à son baiser langoureux en l'entraînant vers notre chambre. Ce n'est qu'une fois la porte verrouillée que je me détends; dans le corridor, j'étais encore en mode maman-qui-a-peur-de-se-faire-surprendre. Sa main quitte ma nuque et glisse le long de mon épaule pour la dénuder. Un courant électrique parcourt ma colonne vertébrale et se loge au creux de mon ventre. Il dépose un baiser sur mon épaule, puis deux. Olivier défait habilement les boutons de mon chemisier et pose les lèvres sur le haut de ma poitrine. Il remonte vers mon visage avec l'intention d'occuper ma bouche tout entière pendant que je fais tomber la serviette qu'il a nouée à sa taille à la sortie de la douche. Mon corps brûle de désir comme si c'était notre première fois alors que le sien n'a plus à démontrer que nous sommes sur même longueur d'onde.



Le lendemain matin, on doit doubler la dose de caféine à notre réveil afin de survivre à la journée d'anniversaire de Florence avec ses quatre amies surexcitées. Si nous avons passé un beau moment en amoureux hier soir, cela se traduit par un manque d'énergie ce matin. Par chance, tout est prêt, et Josiane vient nous donner un coup de main.

La fête se déroule bien, même s'il y a quelques chicanes entre les filles. Quand je referme la porte après le départ de la dernière amie, Olivier va rejoindre Simon pour jouer une partie de hockey. Je ne sais pas où il puise

toute cette énergie. Les filles sont occupées à découvrir les nouveaux jouets de Florence, ce qui nous laisse environ dix minutes à Josiane et à moi pour discuter sans être interrompues. Nous nous effondrons sur le sofa... Josiane, parce qu'elle n'a pas l'habitude d'avoir autant d'enfants à gérer, et moi, parce que je n'ai pas eu assez de sommeil.

— Alors, dis-moi, c'est toujours aussi intense, une fête d'anniversaire?

Je rigole, car je me remémore ses yeux pétillants quand je lui ai demandé d'enfiler le costume de princesse loué pour faire plaisir à ma fille. Elle ne savait pas dans quoi elle s'embarquait en acceptant!

— Totalelement. Je t'aurais bien offert un café, mais j'en ai plus la force.

— Cruelle! Parler de caféine sans honorer le besoin que tu viens de me créer.

— C'est juste un entraînement. Si tu décides d'avoir un enfant, tous tes cafés refroidiront sur la table sans que tu trouves le temps de les boire. Le classique, c'est de découvrir le lendemain matin ta tasse de la veille oubliée dans le micro-ondes quand tu veux faire réchauffer ton nouveau café frette.

— Nonnnn! Dire que j'aurais pu accepter la demande de Mélissa sans savoir ça. Alors, tu m'as caché quoi d'autre par rapport à la maternité? Raconte-moi ça avant que je prenne ma décision.

— Bah! presque rien! Quelques mini détails.

Josiane soulève un sourcil pour m'indiquer qu'elle n'est pas dupe.

— OK. Alors ne sois pas surprise: tout le monde va te demander si ton bébé fait ses nuits, mais peu de gens vont vouloir savoir si, toi, tu survis malgré ce manque de sommeil. Et sans que tu comprennes pourquoi, tes cernes vont devenir un sujet d'intérêt public ou, en tout cas, tu vas le croire. Même si tu as toujours dit que tu t'approcherais jamais de la chirurgie esthétique, tu vas naviguer d'une main sur des sites web expliquant tout sur le Botox à 2 h du matin, tout en nourrissant ton nouveau-né en pleine

poussée de croissance de l'autre. Une bulle au cerveau va te convaincre que c'est sûrement pas aussi toxique que tu le pensais.

— OK, dit Josiane, un sourire incrédule au coin des lèvres. Tu sais que j'ai aucune idée d'à quel point tu peux être en plein délire de science-fiction.

— Je suis plus près du docuréalité que de *Star Wars*, disons.

— Alors, ce que tu as sous les yeux, c'est parce que tu as gardé tes convictions initiales ou parce que tu manques de temps pour aller au centre d'esthétique?

— Un peu des deux.

Nous rigolons pendant qu'elle fait semblant de vider une bouteille de vin imaginaire au goulot.

— Je te niaise. J'ai juste misé sur un cache-ernes plus couvrant. Plus économique. Moins chronophage. Mais c'est vrai que je pourrais t'énumérer toutes les questions saugrenues que les enfants posent à leur mère dès qu'elle essaie d'aller aux toilettes sans compagnie, les visites à l'épicerie seule qui deviennent presque l'équivalent d'une sortie au spa tant c'est relaxant de se balader sans restriction dans les allées silencieuses du IGA, ou encore l'expertise qu'on développe pour déterminer que c'est le moment d'aller consulter un médecin juste en examinant les sécrétions nasales de tes rejetons... mais ça serait beaucoup moins drôle que de te laisser découvrir tout ça par toi-même.

— *Come on!* Je suis ta meilleure amie.

— Tu en sais déjà beaucoup trop, selon le décret du cercle des nouvelles mamans. L'expérience acquise à la sueur de notre front est notre chasse gardée. Si tu répètes à quiconque que je t'ai parlé des dessous cachés de la maternité, je devrai t'offrir en sacrifice aux monstres imaginaires qui font peur aux filles dans le sous-sol.

Josiane éclate de rire. Elle fait mine de zipper sa bouche et de jeter la clé. On dirait deux gamines, mais on vient de passer trois heures avec des enfants surexcitées. Difficile de retrouver nos repères d'adultes quand nos neurones surchauffent encore au souvenir des paillettes et des vermicelles multicolores.

— Alors, prête pour tout ça?

— J'hésite. C'est un pensez-y-bien, dit-elle en me faisant un clin d'œil. J'ai pas l'impression d'avoir le portrait complet de la situation, mais j'adore déjà le café glacé, alors je me dis que je suis prête pour le bébé!

— Génial. Dans ce cas, avant de devenir mère, il te restera juste à revoir le manuel d'instruction des déguisements de princesse. Ensuite, tu seras vraiment prête.

— Hein! Pourquoi?

— Disons que tu as mis le déguisement à l'envers. Le col en V était le dos du costume – parce que c'est rare que les princesses de Disney arborent le décolleté...

— Nonnnn! se lamente-t-elle en se cachant les yeux avec ses mains. Pourquoi tu me l'as pas dit plus tôt?

— Jamais de la vie. Pourquoi me priver de rire de toi jusqu'à la fin des temps? Ça me fait des belles photos pour notre album de famille.

Je rigole, et elle me lance un coussin.

— Arrête! Je suis morte de honte.

— Inquiète-toi pas, je suis convaincue que les filles ont rien remarqué. On est loin de la grossière indécence. Par contre, si Mélissa et toi optez pour l'adoption, je suis pas certaine que j'utiliserais certaines de ces photos pour garnir ton portfolio. Surtout celles où tu tentes de rompre la pinata. Quand elle est en dehors du cadre de la photo, on jurerait que tu vas frapper

les enfants avec un balai, dis-je en faisant défiler les photos sur mon cellulaire.

Josiane m'arrache mon téléphone des mains en riant.

— Montre-moi ça que je voie l'ampleur des preuves que tu détiens. Je dois savoir contre quoi je devrai me battre si tu décidais de les dévoiler au grand jour.

J'attends sa réaction devant les photos les plus loufoques. Sur la plupart, on y voit Josiane, entourée des fillettes, tout sourire.

— Tu vois, Flo et ses amies voulaient plus te démasquer en tirant sur ta perruque que s'offusquer de ton décolleté. D'ailleurs, merci de leur avoir fait vivre un superbe anniversaire. C'est tout ce qui compte. Tu as été géniale! Allez, je vais nous préparer du café. On l'a pleinement mérité.

Ces moments de délire avec mon amie me font tellement de bien. On s'amuse et on déconne sans pression. C'est l'un de mes petits bonheurs que de passer du temps avec elle en toute simplicité. Juste elle et moi dans un salon rempli de ballons et de restants de papiers-cadeaux sur le plancher.

De retour au salon avec nos cafés fumants, Josiane semble absorbée dans ses pensées.

— Sois franche: outre les clichés de téléromans, qu'est-ce que tu as trouvé le plus dur dans la maternité?

— Je dirais que ça dépend de l'âge de l'enfant. En bas âge, c'est vraiment le manque de sommeil qui m'a rentré dedans. C'est pas des farces, Oli et moi, on s'est même chicanés un jour pour savoir lequel de nous deux était le plus fatigué. C'est pas toujours facile pour le couple. Et puis, il y a eu aussi la difficulté de trouver mes repères par rapport à la discipline. Chaque âge a ses défis.

— OK, dit-elle au ralenti, semblant dresser mentalement la liste des pour et des contre.

— Tu sais, mon but, c'est pas de te décourager d'avoir un enfant. Malgré tout, j'ai accepté de vivre la maternité pour la troisième fois. Pas parce que je suis folle à lier, mais parce qu'on se lasse pas de toutes les premières fois où notre cœur déborde d'amour. Le premier sourire aux anges que tu prends pour un vrai sourire, la première goutte de lait qui s'échappe à la commissure des lèvres de bébé quand il s'est endormi en buvant, la première fois qu'il serre ton doigt, la première fois qu'il marche à quatre pattes puis debout, ses premiers mots, son premier "maman, je t'aime"... Tu vas comprendre pourquoi l'humanité existe encore et qu'on se tanne pas de voir évoluer nos enfants. Tu vas en découvrir plein, des premières fois merveilleuses. Tu vas comprendre pourquoi on recommence l'expérience de la grossesse et de l'accouchement, des nuits blanches et tout le tralala. Et surtout, tu vas comprendre une chose à laquelle tu t'attendais pas: tu n'as pas vraiment connu le grand amour, celui qui fait mal tellement tu aimes, avant de tenir ton enfant au creux de tes bras.

Décembre arrive avec la fin de la session sous son bras et mes cernes dans sa poche. C'est la frénésie habituelle: d'un côté, il y a l'examen final des étudiants, la correction, l'évaluation de l'appréciation de ma nouvelle formule pédagogique et, de l'autre, il y a la chasse aux cadeaux, les décorations et la féerie du temps des fêtes, qui exaltent mon côté enfantin à travers les lutins et la boîte magique de Noël.

Malgré la fatigue qui s'est incrustée durant la grisaille de novembre, le début des préparatifs de la boîte magique me revigore. J'ai découvert il y a quelques années ce concept inventé par une maman québécoise: plutôt qu'un calendrier de l'avent chocolaté, je fais apparaître chaque jour dans une boîte des objets qui soulignent l'arrivée imminente de Noël. Ainsi, mes réserves regorgent déjà de crayons brillants, d'autocollants, de vaisselle, de livres, de recettes, de bonbons et de films de Noël qui alimenteront la féerie de décembre – et sans allergènes. Encore cette année, malgré le surplus de travail qui m'accable, j'ai préparé avec enthousiasme les éléments thématiques que je déposerai dans cette boîte. En vérité, je m'amuse autant à organiser le tout qu'à voir mes enfants y découvrir l'activité du jour.

Cette année, je commence en force avec des places pour le défilé du père Noël, qui se déroule en voiture. Nous roulerons à travers le parcours.

— Maman, qu'est-ce que c'est? dit Charlotte en ouvrant la boîte magique.

— Lis-nous le message du père Noël, ajoute Florence qui a reconnu le papier officiel du pôle Nord.

Après la lecture de la lettre, ponctuée de «tasse-toi, je vois rien» et de «pas vrai, j'étais là en premier», je conclus:

— Oh! ce sont des billets pour assister au défilé du père Noël depuis notre auto! Est-ce que ça vous tente?

Deux petites sauterelles se mettent à crier de joie à l'idée de voir le vieux monsieur à la barbe blanche. Dans le temps de le dire, les manteaux sont enfilés. On sélectionne des denrées non périssables, que les lutins du père Noël ramassent pour les familles vivant des moments plus difficiles, et on part dans un état d'excitation absolue. Je me sens tellement en phase avec la maman que je veux être pour mes enfants lors de ce genre d'activité.

Une fois sur place, on entre dans le circuit fermé réservé uniquement au défilé. Considérant qu'on avance à pas de tortue pour profiter au maximum de l'expérience, on permet aux filles de détacher leur ceinture et de venir s'asseoir sur nos genoux. Leurs yeux brillent déjà; les nôtres aussi. Tout le long du parcours, les personnages sont dynamiques, colorés, parfaits. Ça nous imprègne de l'esprit des fêtes et de l'envie irrésistible de décorer le sapin en revenant à la maison.

— Joyeux Noël! nous crie un lutin en distribuant des chocolats aux enfants.

Le précieux délice chocolaté est déposé dans la main de Florence. Les yeux pétillants, elle relève doucement la tête vers moi pendant que mon cœur se serre.

— Maman, est-ce qu'il est sécuritaire pour moi? me dit Florence, les yeux pleins d'espoir.

Mon cœur de maman se fend en deux. Je n'ai pas pensé que de telles surprises seraient distribuées pendant le parcours et je n'ai aucune option de rechange à lui proposer.

— Ma chérie, je suis désolée, mais j'ai pas la liste des ingrédients sur l'emballage. On peut pas courir le risque.

Je vois ses yeux se remplir de larmes. Encore une fois. Les foutues allergies rompent le charme de cette journée qui s'annonçait pourtant parfaite. Je ne vais quand même pas laisser cet épisode gâcher ce moment féerique.

Cherche, Émilie! Cherche!

— Que dirais-tu de déposer les bonbons que tu reçois aujourd'hui dans la boîte magique? Le père Noël pourrait sûrement les échanger, n'est-ce pas, Émilie? enchaîne rapidement Olivier en cherchant l'approbation dans mes yeux.

— Oh! mais quelle bonne idée! C'est sûr, dis-je, apaisée.

— D'accord, dit-elle d'un ton piteux.

Je m'en veux tellement de ne pas avoir prévu de surprises pour le défilé! Au même moment, la Fée des étoiles s'approche de la voiture et remet des cannes de bonbon aux filles. Florence prend la sienne sans enthousiasme et me la donne immédiatement.

— Tiens, on la mettra aussi dans la boîte magique.

Charlotte, qui avait observé toute la scène sans dire un mot, me tend alors ses bonbons.

— Moi aussi, je veux les mettre dans la boîte magique.

— Mais bien sûr, ma princesse.

Je l'ai échappé belle. Je déborde de reconnaissance envers Charlotte, qui m'aide sans le savoir, et je la couvre de bisous pour le lui signifier. Le reste du parcours s'offre à nous, tout en musique, en danse, en personnages

plus colorés les uns que les autres et en animations typiques de Noël. Je vis ce moment à travers le regard émerveillé et le sourire resplendissant de mes enfants.

— Oh! regardez, on arrive à la fin! Qui voit-on sur le char, là-bas?

— LE PÈRE NOËL! disent en chœur mes deux petites filles, surexcitées de faire la grande rencontre.

Olivier et moi échangeons un regard de soulagement de voir réapparaître les étoiles dans leurs yeux après l'épisode des surprises alimentaires.



Après une longue semaine de travail, Olivier et moi nous relaxons sur le sofa en regardant un feu de foyer crépiter... à la télévision. C'est mon petit plaisir coupable! J'accompagne ce moment de détente d'un thé noir fumant à la canne de bonbon, ce qui ne manque jamais de faire rire Olivier. Il raconte à qui veut l'entendre que si je pouvais prendre un bain au lait de poule avec des morceaux de cannes de Noël, je le ferais. Je fais semblant d'être insultée chaque fois, mais il a raison, au fond. Même s'il se moque parfois de mon amour pour le temps des fêtes, il apprécie lui-même quelques clichés de cette période, dont le café Baileys.

Avec le sapin de Noël allumé, l'ambiance tamisée est parfaite pour qu'on décomprime. Nous naviguons chacun sur nos cellulaires. Je fais défiler les médias sociaux par automatisme. Ce soir, je me renfrogne devant une myriade de publications sur Instagram (quatre ou cinq, en réalité), où des mamans vantent les mérites des services de traiteur auxquels elles recourent chaque semaine pour leur sauver la vie. Ah! je prendrais bien un traiteur à l'âme salvatrice qui garantit des repas sans allergènes, s'il vous

plaît. Et voilà la photo d'une famille au restaurant. Et une énième publication où on s'émerveille devant deux enfants avec une moustache de chocolat chaud au café du coin. Évidemment, je pourrais faire tout cela à la maison pour éviter d'avoir peur du pire, mais j'aimerais aussi changer le mal de place, comme on dit. Prise au piège dans mes pensées taciturnes qui ne mènent nulle part, je m'apprête à jeter mon cellulaire à l'autre bout du sofa. Cependant, une annonce attire mon attention au dernier instant. Un concours de photos. Mon état d'esprit change du tout au tout. Je bondis du sofa, faisant sursauter Olivier qui textait, peinard.

— Mes photos! J'ai complètement oublié mes photos!

Je me dirige dans ma chambre en faisant le moins de bruit possible puisque nos filles dorment. Mon cœur s'accélère. J'extrais d'une pile de vêtements le sac contenant mon appareil et, de retour dans le salon, je le branche illico sur l'ordinateur. Je ne peux pas croire que j'ai négligé tout ce temps de regarder les photos prises en août! Je m'amuse à trier les quelques centaines de clichés emmagasinés. Plusieurs vont directement dans la corbeille, d'autres seront pour la retouche un autre soir. Mes yeux commencent à se fatiguer, mais je veux atteindre les dernières photos. Sans que je m'en rende compte, Olivier s'est désintéressé de son cellulaire et regarde maintenant par-dessus mon épaule. Quand j'arrive aux dernières, il repère la même chose que moi. J'étais si concentrée que le son de sa voix me fait sursauter.

— Cette photo est splendide, mon amour.

— Oh oui, tu crois?

— Absolument!

— Merci, ça me touche vraiment.

En effet, je retiens mon souffle en l'examinant. Je n'arrive pas à détacher mon regard des teintes multiples qui se chevauchent dans le ciel

dramatique, les rayons du soleil qui se faufilent jusqu'au clocher de l'église. C'est sans parler du buisson de fleurs de lavande qui foisonne au premier plan. Wow! Et que dire de...

— Quelle chance qu'une libellule se soit posée là au moment où tu prenais des photos! Il y avait pas de vent, ce jour-là? s'enquiert Olivier, fasciné.

Moi-même hypnotisée, je détaille la finesse de ses ailes.

— Oui, mais pendant plusieurs minutes, c'est comme si je m'étais retrouvée dans l'œil de la tornade. C'était étrangement calme avant que le vent tourne.

— Chanceuse! C'est impressionnant, tout y est: la prise de vue, la composition, la charge émotive que la photo nous transmet... Wow! C'est une photo digne d'être exposée.

— Tu penses?

— Certainement.

Je retrouve vite le concours que j'ai vu passer une heure plus tôt sur mon cellulaire.

— Jette un œil à ce concours... Tu crois que ça vaut la peine que je soumette ma candidature?

Même si la réponse saute aux yeux, elle n'aura pas le temps de franchir ses lèvres: notre moment d'émerveillement est interrompu par la sonnerie étouffée de mon cellulaire. C'est un appel FaceTime de ma mère.

— Allo, Émilie! Tu en as mis du temps à répondre! À cette heure, j' imagine que je vous prends les culottes à terre?

Fidèle à ses habitudes, elle va droit au but, ce qui me déstabilise chaque fois.

— Maman, franchement! J'aurais pas répondu.

— Ah! si tu le dis! Ton père et moi passerions demain matin, vers 10 h, pour voir les filles avant de partir pour la Floride.

Je blague:

— Ah! c'est juste pour visiter Florence et Charlotte?

— Ben là, toi, ça fait trente-cinq ans que je te connais, alors que mes petites-filles, je les vois tellement pas souvent.

Je n'embarquerai pas dans ce genre de discussion perdue d'avance: elle nous visite rarement, décline une fois sur deux mes invitations, part quelques mois par année, mais elle cherche toujours à me culpabiliser de ne pas lui donner la chance de passer assez de temps avec ses petites-filles. Misère.

— Comme vous passez beaucoup de temps en Floride, c'est normal que vous voyiez pas souvent les filles.

Olivier décide de s'amuser à mes dépens en dehors du champ de la caméra et se met à me faire plein de gestes coquins pour rigoler. Ce qui a l'effet escompté: je pouffe de rire, même si je tente de dissimuler mon hilarité grandissante en prenant une gorgée de thé. La manœuvre n'est pas couronnée de succès. Ma mère, insultée, tente de comprendre pourquoi je suis incapable me concentrer.

— Tu es ben bizarre, toi, ce soir. Coudonc, es-tu enceinte?

Je m'étouffe avec ma gorgée. Je gagne un peu de temps avant de répondre.

— Hein? Non! dis-je en m'éclaircissant la gorge.

La perspective de discuter avec ma mère de notre nouveau projet de bébé ne m'enchante guère – je recevrais des conseils non sollicités. Je tente une diversion:

— C'est Olivier qui est passé tout nu dans le salon pour me faire rire.

Olivier, stupéfait, n'en revient pas que ce soit la première chose que j'aie trouvée à dire pour me justifier, surtout qu'il est tout habillé. C'est quand même mieux que ses gestes d'il y a quelques secondes...

— Ah! les hommes! Bon, tant mieux si t'es pas enceinte. Vous rushez assez de même avec deux enfants, dont une qui veut rien manger. Pas besoin d'en rajouter.

— Ce sont des allergies alimentaires, maman, pas des caprices!

Je vais l'envoyer paître si ça continue, alors je mets un terme à la discussion vidéo.

— Bon, alors on se voit demain à 10 h?

— Oui, c'est parfait. À demain.

Olivier se prend la tête de découragement. On n'est pas gâtés en ce qui concerne le soutien parental.

— Je pense que c'est la pire conversation que j'ai entendue avec ta mère, me lance Olivier.

— Oh! crois-moi, elle est toujours égale à elle-même! J'ai déjà hâte à demain, dis-je avec ironie.

— Et pourquoi lui as-tu dit que j'étais nu dans le salon? Des plans pour qu'elle m'en reparle!

— C'est ta punition pour m'avoir déconcentrée. Et puis, il fallait que je change de sujet, elle était en train de dire que j'étais enceinte.

— En effet!

Et sur un ton mielleux, il ajoute:

— D'ailleurs, il faudrait peut-être s'assurer que le troisième petit nous est bien en route, dit-il en me prenant la main pour m'attirer vers la chambre à coucher.



La sonnette retentit dans notre plain-pied. Les jeunes parents savent qu'on finit le ménage dans la dernière demi-heure avant d'accueillir la visite et qu'il ne faut pas arriver à l'avance, mais les grands-parents, eux, ont déjà oublié tout ça – surtout les miens, qui sont là vingt minutes avant l'heure dite. Olivier termine la vaisselle pendant que j'attache mes cheveux en chignon et que j'essaie d'estomper mes cernes sous une crème couvrante dans le but d'éviter les commentaires de ma mère sur leur profondeur abyssale. Sachant que ma mère se pointe toujours trop tôt, je me maudis de ne pas lui avoir dit d'arriver à 10 h 30.

Je suis en chemin vers l'entrée quand la poignée tourne toute seule; la porte est verrouillée, mais ma mère se sent toujours comme si elle était chez elle. Je l'ouvre avec empressement et appréhension. Ma mère s'engouffre dans la maison en laissant entrer le froid mordant de décembre et quelques flocons sur le tapis de l'entrée.

— Allo, Émilie!

— Allo, maman!

— Pourquoi diable barres-tu ta porte? Tu crois vraiment qu'un voleur va entrer en plein jour?

Avant que je réponde, Florence court vers ma mère.

— Il y a un voleur dans la maison? la questionne-t-elle, effrayée.

— Mais non, Florence. Mamie plaisante, n'est-ce pas, maman?

Sylvie redirige la conversation sur un autre sujet.

— Oh! la belle enfant! Comme tu as grandi. Tu as les cheveux si raides, tout le contraire de ta mère. Tu peux remercier le ciel d'avoir ceux de ton père, car c'est une vraie calamité d'avoir les cheveux bouclés, dit-elle sur un ton de confidence trop élevé pour être réussi.

— Je trouve que Charlotte est très belle avec ses cheveux frisés, répond Florence avec les sourcils en accent circonflexe. Il est où, papi?

Comme chaque année à Noël, mon père tarde à faire son entrée; il dépose à la porte arrière les cadeaux des filles, qu'Olivier récupère en cachette. On déballera le tout lors d'un appel FaceTime le 25 décembre au matin. C'est la seule tradition des fêtes que j'ai avec mes parents et elle est à distance – à l'image de notre relation. Distante. Ça me chamboule plus que je le souhaite. J'aimerais tant être forte et indépendante... mais la présence maternelle me rend vulnérable. Ça me frustre.

Charlotte, plus timide, reste à l'écart de la discussion animée jusqu'à ce qu'elle aperçoive son grand-père. Elle court à sa rencontre.

— Grand-papa!

Mon père s'agenouille à sa hauteur pour la prendre dans ses bras. J'adore quand il fait cela.

— Tu peux l'appeler papi. Ça irait mieux avec mamie, non? Et puis, ça sonne plus jeune, précise Sylvie.

Cela n'aide pas Charlotte à se déridier en présence de ma mère, qui sent toujours le besoin de remettre les choses en ordre comme elle l'entend.

— Ah! franchement, maman! Il y a pas de faute à ce qu'elle l'appelle comme ça! Elle l'a quand même pas appelé "pépère".

— Ça serait bien le boutte! s'exclame Sylvie en manquant de s'étouffer. Non, mais c'est seulement que j'ai pas l'impression d'être en couple avec ton père si on porte deux noms de grands-parents différents.

— Allez viens, mémère, la taquine mon père. On va passer au salon pour discuter de nos rhumatismes.

Olivier et moi étouffons nos rires devant la réplique parfaite de mon père. Je le vois rarement avoir le sens de la répartie avec ma mère. C'est savoureux. J'ai toujours l'impression qu'il se retient de partager ses pensées. Ma mère pince les lèvres et le foudroie du regard en redressant

encore plus les épaules, afin d'éviter qu'on lui attribue la quatre-vingtaine trop vite. D'après moi, mon père va souper sec ce soir.

Depuis toujours, quand elle en veut à mon père ou à moi, elle cuisine un plat qui déplaît à la personne qui l'a mise en colère. Dans mon enfance, certains repas étaient des classiques des jours où la tension était vive à la maison... Pour mon père, c'était le poisson blanc. Il ne l'a jamais dit, mais je l'ai déduit au fait qu'il ne se resservait pas, contrairement à son habitude. Pour moi, c'étaient des brocolis surcuits. Avec ma mère, on devait vider notre assiette pour avoir droit au dessert. Et elle excellait dans les gâteaux de toutes sortes, les biscuits au triple chocolat, les galettes au sucre... D'ailleurs, son brownie aurait pu remporter des concours tellement il fondait dans la bouche. Comme je ne voulais pas rater cette partie du repas pour des brocolis «oubliés» dans l'eau de cuisson, je les inondais de beurre et de sel pour faire passer la mixture qui me levait le cœur.

Il faudrait d'ailleurs que je lui demande la recette de son brownie. Je ne sais pas si je vais arriver à l'adapter sans produit laitier tout en conservant l'onctuosité d'origine, mais cela lui ferait sûrement plaisir. Or, dès que je me tourne vers le salon, j'oublie ma demande. Je vois des Mega Bloks par terre, une pomme entamée abandonnée sur la table d'appoint, un panier de couches lavables pliées caché derrière le sofa, un verre de lait de soya sur le meuble de la télévision et huit toutous alignés en attendant de jouer avec deux petites filles qui ressentent les effets de la magie de Noël, des flocons qui tombent dehors ou de la pleine lune – ou plus probablement un mélange de tout cela. Avec le sapin, on commence à se sentir à l'étroit, et ça laisse croire que la pièce est plus en désordre qu'en réalité. Mon regard croise celui de ma mère, ce qui lui donne la permission de m'offrir un conseil non sollicité:

— Tu devrais peut-être penser à lâcher ton travail si t’arrives pas à tenir ta maison. C’est exigeant de travailler à temps plein, de cuisiner des repas pour quatre personnes et de faire le ménage. Il y a pas de honte à ça. Et puis, Ginette m’a dit que ça revient à la mode dans ta génération d’être mère au foyer.

J’inspire un grand coup. Mon apport d’oxygène m’est rapidement salubre, et mon sens de la répartie revient au galop.

— Je pense plutôt à divorcer. En ayant les enfants seulement une semaine sur deux, j’aurais le loisir de faire le ménage pendant qu’ils sont chez leur père. Ça te conviendrait mieux? C’est aussi très tendance, le divorce.

Devant l’air ahuri de ma mère qui croit encore que le mariage est un engagement définitif, mon père se retient pour ne pas éclater de rire. J’en rajoute:

— C’est vrai. On dit qu’environ cinquante pour cent des couples se séparent. C’est comme tirer à pile ou face. En fait, je crois que c’est la seule solution qu’ont trouvée ces parents pour ravoir du temps pour eux. Quand on y pense, c’est vraiment bien, comme formule: une semaine sur deux à faire ce que je veux.

Olivier éclate de rire, ce qui entraîne mon père bien malgré lui dans son fou rire contagieux. Ma mère comprend alors l’ironie et me jette un regard noir. Elle n’aime pas avoir l’impression d’être le dindon de la farce – ce qui n’est pas le cas –, mais elle a toujours eu la mèche courte.

— Émilie, c’est pas des blagues à faire.

Olivier détend l’atmosphère en offrant à boire à nos convives.

— Qui veut du thé?

— Bonne idée, dis-je.

On ne boit du Earl Grey que lorsque ma mère nous visite, avec le service à thé qu'elle nous a offert lors de nos fiançailles. Cela m'avait paru tellement vieux jeu. Tandis qu'Olivier se dirige vers la cuisine, ma mère ne rate pas l'occasion de partager ses inquiétudes:

— Tu le laisses faire le thé? murmure ma mère, sachant pertinemment qu'il l'entend.

Je suis exaspérée:

— Maman, on est au XXI^e siècle. Olivier et moi travaillons tous les deux et nous partageons toutes les tâches ménagères, incluant celle de faire du thé à sa belle-mère.

Heureusement, les filles m'extraient de cette discussion en surgissant dans la pièce.

— Mamie, viens dans ma chambre! Je veux te montrer mes licornes, dit joyeusement Florence en prenant la main de ma mère.

— Mamie est occupée à parler. J'irai plus tard, ma chérie.

Devant l'air dépité de ma fille aînée, je tente de rattraper le coup:

— Florence, Charlotte, allez chercher vos licornes et apportez-les dans le salon. Mamie sera heureuse de jouer avec vous ici. Je suis certaine que vos licornes aimeraient voir le sapin de Noël et vos lutins.

— Oh oui! répondent-elles en chœur.

Je les entends planifier le transport des précieuses et innombrables figurines en s'éloignant vers la chambre. Olivier revient au salon avec le thé et les muffins fraîchement cuisinés en prévision de la venue de la reine mère Sylvie. Florence revient tout sourire, avec Charlotte dans son sillage. Les filles installent avec minutie leurs figurines autour du service à thé, ce qui agace Sylvie qui ne sait plus où donner de la tête entre sa tasse, son muffin et la licorne bleue qu'elle doit faire gambader. J'en profite pour jaser

avec mon père, afin de laisser ma mère profiter de ce moment de qualité avec ses petites-filles. C'en est un. Moi, je le sais.

— Et toi, papa? Comment va la vie de jeune retraité?

— Ça va. J'ai mes petits projets. Je rénove. Je bricole. J'ai réparé les tondeuses de Marc et Pierre durant l'été. J'aime ben ça. Je me sens utile. Paul m'avait demandé de réparer sa souffleuse avant qu'on parte pour la Floride, mais j'ai pas reçu les morceaux à temps.

— Je suis contente que tu puisses en profiter pour faire des choses que tu aimes. C'est tellement important d'avoir du plaisir et d'apprécier les petits bonheurs!

Petit message subtil pour démontrer à ma mère l'inutilité de s'inquiéter pour mille et une raisons. Elle est occupée à faire une tresse à l'une des licornes et ne sourcille même pas, alors elle n'a sûrement pas saisi le message subliminal.

Olivier profite de la présence de son beau-père pour lui demander son avis sur la réparation du robinet dans la salle de bain. Il aurait tellement aimé recevoir les conseils de son propre père. Je suis heureuse qu'il s'entende bien avec le mien et qu'il puisse quand même bénéficier de quelques recommandations. Pendant qu'Olivier et mon père s'éloignent, ma mère me prouve que notre échange sur le couple moderne que nous formons, mon homme et moi, est loin d'être terminé:

— J' imagine que tu rénoves aussi la maison, vu le partage équitable de vos tâches.

— Tu le sais, j'accompagnais Olivier dans les travaux de rénovation avant les enfants. Maintenant, il dirige davantage les chantiers, pendant que j'amuse Florence et Charlotte. Chacun nos forces!

Cela fait davantage partie de l'ordre respectable des choses à son avis, car elle acquiesce de la tête en signe d'approbation.

— Bon, allez, les filles, laissez les grands parler entre eux, maintenant, dit ma mère en chassant aussi gentiment que possible mes deux trésors et leurs jouets.

Comme si on se racontait plein de choses. La tristesse a voilé le regard de mes cocottes, déboussolées de se savoir dérangeantes aux yeux de leur mamie. Ma mère, qui se plaint sans cesse de ne pas assez voir mes enfants, en a marre en moins d'une heure.

Au bout de vingt minutes de bavardage sans objet précis et sans passion, ma mère prend congé de moi aussi. Mes parents s'envoleront pour la Floride demain. La rencontre n'a duré qu'une heure et demie, et je suis exténuée.

J'embrasse ma mère. Mon père me fait un clin d'œil avant de nous quitter. Je les regarde s'éloigner avec un pincement au cœur. Je suis nostalgique de la relation qui nous unissait pendant mon enfance. On est devenus maladroits avec le temps.

Accoudée à la fenêtre, pendant que la voiture recule, je me remémore la cabane à oiseaux que nous avons bricolée et les mangeoires que nous installions chaque printemps. J'étais si fière de réaliser ces petits projets avec lui. Mon plus précieux souvenir, c'est quand mon père s'étendait dans son hamac, moi sur ma couverture à carreaux sur le sol: il m'apprenait les noms des espèces d'oiseaux qui défilaient dans notre cour pour se nourrir dans nos mangeoires. Il savait reconnaître nos visiteurs à plume à leurs cris, et ça me fascinait qu'il connaisse autant de choses. La discussion était fluide quand nous étions dehors. Peut-être parce qu'il n'y avait pas l'anxiété de trouver un sujet de conversation. On laissait la nature nous l'offrir.

Je me souviens quand le grand sapin de notre cour accueillait un couple de cardinaux, mes préférés d'entre toutes les espèces qui venaient nous visiter. M. Cardinal semblait fier, mais à la limite de la vanité. Il s'admirait

trop souvent dans le rétroviseur latéral de notre voiture, ce qui ne manquait pas de me faire rigoler. Ma préférée était la discrète M^{me} Cardinal, qui mangeait uniquement quand elle était seule. Je pouvais l'apercevoir de la fenêtre de ma chambre tôt le matin. Je l'imaginais d'une infinie sagesse, un peu comme une reine majestueuse, à l'abri des querelles de territoire.

Malgré tous les oiseaux qui ont défilé dans notre cour, les petites mésanges sont les seules qui ont accepté un jour de venir manger dans ma main d'enfant éblouie. Cet été-là, j'ai appris que la patience pouvait réellement être récompensée. C'était magique. Mon sourire valait de l'or, disait mon père, quand ces petites boules de plumes grignotaient au creux de ma main. Ce que je ne savais pas encore, c'est que les étoiles dans les yeux de mon père valaient tout autant. Je pense que ma passion pour la photographie extérieure me vient de la beauté de ces moments père-fille où nous étions en phase avec la nature. Je cherche encore aujourd'hui à immortaliser des détails remplis de mes souvenirs d'enfance.

Pendant mon adolescence, les virées entre amies ont pris la place des moments passés avec mon père. Il faut dire aussi que c'était difficile pour nous d'être naturels en présence de ma mère qui remplissait tous les silences que nous apprécions, tant mon père et moi.

Olivier m'extirpe des années quatre-vingt-dix dans lesquelles je m'étais plongée en me demandant où pourrait se cacher le doudou de Charlotte. Je quitte donc la fenêtre de l'entrée et je m'élance à la recherche du précieux bout de tissu en me faisant une promesse: à son retour de Floride, je vais demander à mon père de construire une cabane à oiseaux avec ses petites-filles. Et qui sait, une chose entraînant une autre, je trouverai peut-être comment faire tomber le mur qui a toujours existé entre ma mère et moi, mais qui ne cesse de prendre de la hauteur avec les années.

Le mardi matin suivant, une bordée de neige ralentit considérablement la circulation. L'accumulation est minime, mais le chasse-neige a laissé un ruban rétrécissant les deux voies en une seule et, du même coup, réduisant ma capacité à honorer mon habituelle ponctualité. Nous circulons à pas de tortue. Je jette sans cesse des coups d'œil à l'horloge de mon tableau de bord. Peut-être un peu dans l'espoir d'arrêter le temps. À mon arrivée au cégep, je ne dispose que de quelques minutes pour déposer mes effets personnels à mon bureau avant de me rendre en classe. À ma grande surprise, Josiane est assise dans mon fauteuil. Ses cheveux d'ordinaire soigneusement coiffés sont en bataille et son maquillage n'est plus qu'un vestige de ce qu'il devait être hier. Quand elle me voit, elle éclate en sanglots. Désespérée de la trouver dans cet état, je m'installe sur la chaise réservée aux étudiants qui viennent me rencontrer.

— Qu'est-ce qui se passe? dis-je en plaçant une main sur son genou pour l'encourager à parler.

— Mélissa m'a dit que si j'arrivais pas à me décider pour le bébé, c'était parce que j'avais peur de l'engagement et que je l'aimais pas pour vrai.

— Et toi, tu penses que c'est ça?

— Ben non! J'ai juste besoin de temps. Mais est-ce qu'on peut s'engager avec quelqu'un sans vouloir d'enfants?

— Pourquoi pas?

— Mélissa a pas l'air de le penser.

— C'est pas très respectueux de sa part de te forcer à adhérer à son projet de famille...

— Tu as raison. Est-ce que cela veut dire alors que nous sommes pas faites pour être ensemble?

— Je crois que vous avez toutes les deux peur de vous perdre.

Je regarde l'heure sur mon cellulaire.

— Je m'excuse, ma belle Josiane. Je dois filer pour mon cours, mais on se reparle sans faute. On va aller manger un cornet enrobé de chocolat pour te remonter le moral.

Cela a pour effet de la faire sourire pendant que je rassemble mon matériel.

— Émilie, on est en plein mois de décembre, alors je doute qu'on trouve une crèmerie ouverte. Mais on devrait pouvoir se faire une fondue au chocolat.

— Vendu! Viens souper à la maison. On dégustera notre dessert quand les filles seront couchées.

— D'accord. À ce soir.

À contrecœur, je laisse mon amie penaudes dans mon bureau et je me précipite dans le couloir. Je l'entends me demander si elle doit apporter quelque chose pour le repas, mais je me suis déjà trop éloignée pour lui répondre à travers les étudiants pressés qui se ruent vers leur local. Au coin du corridor, je croise Thierry qui, je l'espère, ne tombera pas sur Josiane. C'est bien la dernière personne qu'elle doit avoir envie de voir en ce moment. Avec sa chemise rose bonbon, impossible de le manquer. Je songe

aux gomme à mâcher qui doivent jalouser la couleur de sa chemise, ce qui m'arrache un sourire. Thierry remarque mon rictus moqueur; il ferme les yeux à demi, sourit avec assurance et tourne un peu la tête, comme si j'allais devenir sa prochaine conquête – un scénario impossible, mais on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête de Thierry.

— Hey! avec un sourire comme ça, ça peut pas mal aller! Comment va ma belle bouclée aux yeux émeraude?

Ouf! je ne suis pas SA belle, mais je n'ai pas le temps pour ce genre d'inepties. J'opte pour la tactique de la discussion superficielle:

— Tu es particulièrement en forme aujourd'hui, Thierry. Es-tu prêt pour le party de Noël?

— Oh! je manquerai pas ça pour tout l'or du monde! répond-il en me faisant un clin d'œil. J'espère que Josiane et toi serez là!

Je hoche la tête. Heureusement, la discussion s'éteint d'elle-même vu que nous suivons le flot des étudiants. Maintenant que je l'ai dépassé, je me permets de virer les yeux à l'envers. «Tout l'or du monde», une de ces formules toutes faites que je trouve ridicules! On s'entend que, si on m'offre un million en échange de mon absence au party de Noël, j'accepte volontiers. En fait, même pour mille dollars, je laisse ma place cette année.



Le soir venu, Charlotte et Florence assaillent Josiane dès qu'elle sonne à la porte. Je hausse les épaules avec un sourire en regardant mon amie se faire accueillir avec effervescence par deux fillettes beaucoup trop volubiles. Pendant qu'elles l'entraînent jusqu'à leur chambre, je m'assure que le pâté chinois ne brûle pas. Je m'empresse ensuite de lui porter un verre de vin pour lui permettre de tenir le coup. Quand je pénètre dans la

pièce, Josiane n'a pas l'air au bord de la catastrophe. Au contraire, elle lit une histoire aux filles, qui sont suspendues à ses lèvres. Sa lecture est ponctuée de multiples intonations adaptées aux personnages du livre. Fascinée par sa chevelure fuchsia, Florence s'amuse à la coiffer. Charlotte fixe les tatous colorés et y passe son doigt comme pour vérifier qu'ils ne s'effaceront pas. J'ai l'impression que même Josiane prend plaisir à partager ce moment avec mes filles. Je me demande si elle n'est pas en train de réaliser quelque chose.

Olivier arrive de la clinique pendant que je termine de mettre le couvert. Il va embrasser nos trésors qui jouent encore avec Josiane avant de me rejoindre dans la cuisine. Des éclats de rire dans la chambre parviennent à nos oreilles, nous décrochant un sourire.

— J'hallucine ou Josiane est super attentionnée avec Flo et Charlotte? Je l'ai jamais vue comme ça. Je veux dire, elle est toujours aimable avec elles, mais c'est différent, cette fois. Elle s'implique réellement dans le jeu.

Je tais le projet de Mélissa. Non pas pour le cacher, mais pour laisser le temps à mon amie de cheminer à son rythme.

— J'ai remarqué la même chose. Tu as un sens de l'observation hors du commun, dis-je en plaquant un baiser sur les lèvres d'Olivier.

J'invite tout le monde à s'attabler. Nous devons coucher la marmaille si nous voulons satisfaire nos papilles gustatives avec les plaisirs chocolatés! Le souper est, comme d'habitude, rempli d'histoires enfantines et de rires. Dès que les filles se lèvent de table, Olivier entreprend de gérer la routine du soir, pendant que Josiane et moi vidons la table et faisons la vaisselle. Je ne sais pas si c'est l'effet de Mercure qui rétrograde ou à cause des quelques flocons qui tombent, mais Olivier y arrive difficilement tout seul. Les cris des filles fusent à plusieurs reprises. J'ai peur que cette autre facette de la parentalité décourage Josiane.

— Je sais ce que tu penses, me lance tout à coup mon amie pendant qu'elle termine son verre de vin.

J'entreprends de couper les fruits pour la fondue au chocolat en faisant mine de ne pas comprendre.

— Ah oui?

— Tu as peur que le fait de vous voir gérer certaines situations difficiles avec vos deux filles me fasse perdre le goût d'avoir des enfants avec Mélissa.

— Tu me connais trop bien. Tu étais tellement en phase avec elles avant le souper! C'était beau à voir. Même Olivier a remarqué qu'il se passait quelque chose entre vous trois.

— Il a raison. C'était parfait. J'ai vraiment aimé mon moment avec elles. Il est génial, ton Olivier. Garde-le, sinon je te le vole, plaisante Josiane.

— Il faudrait pas que Thierry t'entende, il croirait qu'il a une chance avec toi de te ramener du "bon bord".

Josiane lève les yeux au ciel et revient au sujet qui nous intéresse:

— Pour être honnête, le fait d'être témoin de la difficulté d'Olivier à coucher les filles ce soir m'aide plus que tu le crois dans mon cheminement. Je constate que c'est possible de garder son calme et de trouver différentes astuces pour les amener à se coucher. Je vois bien qu'Olivier aime éperdument Florence et Charlotte, même si sa patience est mise à rude épreuve.

— Wow! Tant mieux. Avoir des enfants, c'est l'expérience la plus difficile, mais la plus enrichissante que je connaisse. Tu navigues constamment dans un paradoxe d'émotions intenses. Tu peux passer du désir de leur donner tes deux reins si on t'annonçait que c'était la seule

façon de leur sauver la vie à celui de les prendre en photo pour les donner sur Marketplace. Et tout ça en cinq minutes.

Josiane éclate de rire en se resservant du vin avant de poursuivre:

— Ma mère m’a élevée seule. J’en parle pas souvent, peut-être parce que je me sens toujours un peu honteuse. J’avais plus l’impression d’être un fardeau pour elle. Elle était toujours impatiente. Elle me détestait pas, mais je sentais pas qu’elle m’aimait. Elle m’a jamais démontré de l’amour comme vous le faites avec vos enfants. On faisait jamais d’activités ensemble. J’ai tellement essayé de me faire aimer d’elle. Je me souviens encore d’une chose qui m’a blessée. C’est niaisieux, mais j’avais rapporté un bouquet de pissenlits pour lui faire plaisir. Je devais avoir cinq ou six ans. J’adorais ces belles fleurs jaunes et j’avais pris soin de les choisir avec de longues tiges pour quand on les mettrait dans l’eau. Mon cœur s’est serré quand elle m’a dit de jeter ce tas de mauvaises herbes dehors parce qu’on aurait des insectes à l’intérieur. J’étais triste, mais je voulais pas de bibittes dans notre maison. Je comprenais... jusqu’à ce que j’arrive chez mon amie Marianne pis que je voie un pot avec des pissenlits sur la table de la cuisine. J’ai demandé à mon amie si sa mère avait peur d’avoir des bibittes dans la maison, et sa réponse m’a fait l’effet d’un coup de couteau: elle lui avait demandé de choisir le plus beau vase de la maison pour le plus beau des bouquets. Elle avait pas peur des bibittes, elle. Il y a quelque chose, peut-être ma naïveté, qui s’est brisé ce jour-là. J’ai compris que j’aurais jamais ce que Marianne recevait de sa mère. C’est un exemple un peu anodin raconté comme ça, mais disons que j’étais confrontée au quotidien à des propos négatifs du même genre.

— Oh! Josi! Je savais que c’était difficile avec ta mère, mais je savais pas que ça t’affectait encore à ce point.

Et, d'une voix étouffée, elle verbalise enfin ce qui l'empêche d'aller de l'avant avec Mélissa:

— J'ai tellement peur de devenir comme elle si j'ai un enfant...

— Hey! tu serais une super maman, remets jamais ça en cause! Ta mère détermine pas celle que tu deviendras. Elle était seule. Tu as la chance d'avoir Mélissa à tes côtés pour vivre l'aventure.

— C'est vrai. Merci de m'aider à voir ce qui saute aux yeux.

— Tu sais, c'est pas toujours clair, les relations mère-fille. J'en sais quelque chose.

Quand Olivier sort enfin de la chambre de Charlotte, il nous trouve enlacées dans le salon. Il fait fondre le chocolat, dépose le bol sur la table à côté des fruits coupés et s'éclipse dans le bureau pour nous laisser parler. Je lui fais un clin d'œil rempli de reconnaissance.

— Comment ça se passe avec Sylvie? me demande Josiane lorsque nous relâchons notre étreinte.

— Je réalise de plus en plus que je ressens de l'amertume envers ma mère. Veux-tu bien me dire où va la promesse de l'amour maternel inconditionnel quand on devient adulte? Quand on est enfant, on comprend pas réellement ce qu'est l'amour de ses parents. On le reçoit ou on en manque. À l'âge adulte, on y voit parfois plus clair. Mais encore là, c'est pas toujours facile. Je me remets souvent en doute quand ma mère critique mes actions. Avec du recul, je réalise que c'est pas normal que ma mère juge mes choix, ma manière d'éduquer mes enfants dans mon foyer. Je comprends pas en quoi elle peut m'aimer et me respecter si elle passe son temps à virer les yeux à l'envers, même devant mes craintes dans la gestion des allergies de Florence. Ça nuit à notre relation. Et puis, j'ai compris que tout ça ne date pas d'hier. Enfant, j'agissais en fonction de ce que ma mère aimait. Ça allait de mes choix vestimentaires à la longueur de mes cheveux.

À l'adolescence, j'ai commencé à faire un peu plus à ma tête, mais chaque fois qu'elle donnait une opinion négative sur un truc que je voulais, je *feélais* tout croche après. Quand je me rabattais sur quelque chose qui me correspondait pas vraiment, mais qu'elle approuvait, je regrettais de pas avoir tenu mon bout. Bref, elle a toujours été la même. C'est moi qui ai changé avec les années.

— Au moins, ta mère est présente... un peu.

Pendant que je réfléchis un instant, Josiane joue dans ses fruits sans faire honneur au chocolat fondu, alors que je ne peux m'empêcher d'y tremper goulûment les miens.

— Je comprends que tu sois triste de pas voir ta mère du tout, mais dis-toi que j'ai aucun plaisir à échanger avec la mienne. Je sors épuisée d'une visite qui dure moins de deux heures. C'est pernicieux parce que je passe mon temps à me sentir dénigrée ou incomprise. Au final, je peux pas compter sur elle en cas de besoin. On est tellement différentes.

— Je pensais pas que c'était aussi lourd. Olivier et toi, vous l'avez pas facile avec vos parents!

— En effet. Tiens, un autre exemple. Ma mère voudrait donc qu'on aille fêter Noël en Floride avec eux, et elle me fait sentir *cheap* de refuser. Pour elle, c'est merveilleux, la Floride. C'est comme si elle me faisait une fleur de m'inviter parce que ce sont pas tous les enfants qui ont cette chance. Pour elle, Floride veut dire bonheur, chaleur et exotisme. Pour moi, ça veut dire fatigue de fin de session, angoisse liée aux allergies et absence de neige à Noël. Dans le fond, j'aimerais juste qu'elle me dise que c'est normal d'être stressée par rapport aux allergies de mon enfant. Et dans mes rêves les plus fous, elle me consolerait en me prenant dans ses bras. Elle me demanderait ce qu'elle pourrait faire pour m'aider à gérer le risque de contamination croisée, pour m'accompagner dans la gestion de mon stress

au lieu de me faire sentir comme une fille ingrate de laisser ses parents seuls le soir du réveillon.

— Seuls... en Floride! me corrige Josiane. Et ça va dans les deux sens: c'est eux qui ont décidé de s'y acheter un condo. Tu les pousses quand même pas dans l'avion pour qu'ils partent chaque hiver!

— Wow! tu as raison!

— Et qu'est-ce qui empêche tes parents de revenir au Québec pour fêter Noël avec vous?

— L'argent! Mon père s'arrêterait pas à ça, mais ma mère a toujours tenu les cordons de la bourse. Mais en quoi mon stress est-il moins important que les soucis financiers de ma mère ou son besoin de se retrouver au soleil en plein hiver?

— Moi, si j'étais ta mère, je voudrais tellement vivre ces beaux moments en famille! Elle réalise pas sa chance d'avoir une fille comme toi.

— Oh! c'est donc ben gentil! Tu vas me faire pleurer.

Josiane pose une main sur la mienne pour me signifier son empathie.

— Donc, si je comprends bien, tu essaies de me démontrer presque subtilement que le gazon est pas plus vert chez le voisin et que tu réussis pas pire ta mission de maman malgré l'exemple de mère que tu as eu?

— Exact. Je comprends juste maintenant que ma relation avec ma mère a toujours été toxique. C'est peut-être un peu fort; disons difficile. J'imagine que ma mère changera jamais totalement, mais je vais peut-être essayer d'adoucir mes réactions à ses commentaires.

—Mais, en même temps, tu veux pas d'une relation à sens unique où elle peut se permettre de dire tout ce qu'elle veut sans que tu réagisses. T'as pas à être la petite fille docile qui fait ce que sa maman lui dicte par peur de lui déplaire. Tu fais des choix pour ta famille et tu as le droit de les assumer.

— Non, c'est sûr. Tu as raison. C'est depuis que je réagis à ses commentaires que notre relation s'est détériorée... Tout ça pour te dire que ça définit pas la mère que je suis aujourd'hui pour mes filles. Tu seras pas comme ta mère. Tu es une jeune femme brillante qui saura faire la part des choses avec Mélissa.

— Il reste plus qu'à l'espérer, soupire-t-elle.

Nos regards se perdent dans la bibliothèque devant nous. Je réfléchis au bagage de mon enfance qui teinte inéluctablement ma vision de la parentalité aujourd'hui et à la façon de m'en affranchir pour ne pas me sentir comme un imposteur dans mon rôle de mère.

Le travail d'une vie que j'essaie de régler entre deux bouchées de fruits trempés dans le chocolat.

J'arrive en classe sereine pour le dernier cours récapitulatif avant l'examen. Justine, mon étudiante qui nourrit des aspirations plus grandes que celle de devenir professeure, s'assoit à sa place en toute discrétion, apparemment sans gomme ni cellulaire. Elle doit être malade. Clore le projet sur lequel j'ai tellement investi de temps au cours de cette année me rend fébrile.

À la fin du cours, j'accorde du temps à mes étudiants pour remplir le formulaire d'évaluation en ligne. Le processus est confidentiel, mais ça devrait m'assurer d'un taux de réponse suffisant pour que les résultats soient statistiquement significatifs. Lorsque je leur souhaite enfin une belle période des fêtes avant qu'ils quittent ma salle de classe, les étudiants m'applaudissent pour la première fois de ma carrière. Je me retiens pour ne pas pleurer. La session a été intense. Je suis fière de leur cheminement à travers l'expérience que je leur ai proposée. J'ai si hâte de lire leurs commentaires et de comparer leur moyenne à celle de groupes qui ont reçu des cours magistraux, même si je sais que ce n'est pas le seul indicateur de réussite.

Les étudiants s'éclipsent les uns après les autres. Je retrouve le calme de ma salle de classe quand mon cellulaire m'envoie une notification:

Vous avez un jour de retard.

C'est la première fois que je passe tout droit de la date prévue de mes règles... Je pose une main sur mon ventre en me demandant fébrilement si un bébé a bien décidé d'y élire domicile pour les prochains mois.

Sur le chemin de la maison, je m'arrête à la pharmacie, tout sourire, pour acheter un test de grossesse. Je suis nerveuse! C'est une belle nervosité, les battements de mon cœur sont si forts que j'ai presque l'impression qu'ils pourraient faire croire à toute la maisonnée qu'on cogne à la porte. Je souhaite par-dessus tout être discrète. Après de brèves salutations de loin afin d'éviter qu'Olivier sente ma fébrilité, je me dirige à la salle de bain. Heureusement, il termine les accompagnements de son osso buco et ne remarque rien. Mes mains tremblent tellement que j'ai peine à déchirer l'enveloppe de plastique pour en extraire le test. Je pensais qu'au troisième enfant je serais habituée, mais absolument pas. Je suis toujours aussi excitée. Je dois avouer que c'est un privilège de la vie. Tant de couples doivent recourir à un processus en fertilité! J'ai une pensée pour Antoine et Mylène, qui essaient depuis des mois de recevoir enfin LA bonne nouvelle.

Après avoir accompli les étapes nécessaires, je surveille sur le bout de plastique la réponse qui pourrait changer ma vie. Je réalise que ce pourrait bien être la dernière fois que j'attends le résultat d'un test de grossesse. Je sens mon cœur se serrer légèrement à cette idée.

Je regarde l'horloge clignoter sur le bâtonnet, indiquant qu'il fonctionne et qu'il affichera bientôt la réponse: *Yes* ou *No*. Pas question de prendre un test qui me laisserait le loisir de me demander si la seconde petite ligne y est ou non. Pendant ces minutes interminables, mes mains tremblent toujours et mon souffle est saccadé; je jette sans cesse un coup d'œil au test. Toujours l'horloge qui clignote... j'ai le temps de tergiverser entre la joie d'une

possible grossesse et la déception d'avoir imaginé les symptômes que je fais défiler en boucle dans ma tête. J'ai peur d'être triste et de...

Le résultat s'affiche enfin!

J'ouvre la porte de l'armoire, tasse les serviettes et sors de sa cachette un paquet emballé dans du papier de Noël ainsi qu'une enveloppe. Presque dix minutes se sont écoulées depuis que je suis enfermée dans la salle de bain. Quand j'ouvre la porte, je tombe nez à nez avec Olivier, qui est inquiet de ne pas me voir arriver dans la cuisine. Nous sommes tous les deux surpris de la présence de l'autre. Il entrouvre les lèvres pour parler, mais avant qu'il dise un mot, je lui tends la boîte. Je souris. Il fronce les sourcils, croyant que je tardais à le rejoindre parce que j'emballais son cadeau de Noël.

— Même si tu me donnes mon cadeau maintenant, tu sais que tu recevras pas le tien tout de suite, ma coquine? ricane-t-il sans imaginer la surprise qui l'attend.

Je souris encore plus.

Il déballe son présent et découvre un petit poussin en peluche avec un médaillon sur lequel il est inscrit «no 3». Dans le fond de la boîte, le mot *Félicitations!* est écrit en relief.

— Nonnnn! dit-il, bouche bée.

Et il relève la tête vers moi. Des étoiles illuminent ses yeux.

— Oui? ajoute-t-il.

Je hoche la tête en pleurant de joie. Nous nous étreignons passionnément. Je murmure à l'oreille d'Olivier de garder la surprise à Charlotte et Florence.

— J'ai préparé une carte pour le leur annoncer par la boîte magique.

Il y a des avantages à être super prévoyante!

Après le souper, on s'installe devant l'arbre de Noël. J'ai subtilement déposé l'enveloppe dans la boîte magique sous le sapin. Excitées, elles découvrent la carte sur laquelle j'ai très grossièrement dessiné notre famille. Je leur demande de me dire ce qu'elles voient.

— Moi, dit Charlotte en se pointant sur le dessin.

— Ici, c'est moi, dit fièrement Florence.

Je suis contente que mon dessin élémentaire soit assez clair jusqu'à maintenant.

— Et puis ici, c'est qui?

— C'est papa! répond Charlotte avec entrain.

— Et ici, c'est maman, ajoute Florence d'emblée.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans le ventre de maman? demande Olivier.

— Un bébé! Maman va avoir un bébé! devine Florence.

J'opine de la tête, trop émue pour parler. C'est Olivier qui lui confirme qu'elle a raison.

— Oh! Je suis trop contente! dit tendrement Florence.

C'est une si belle émotion pour ma petite fille qui vient d'avoir cinq ans.

— Est-ce qu'on va l'avoir à Noël? demande Charlotte, très heureuse à l'idée de s'occuper d'un vrai bébé.

On ne peut s'empêcher de rire devant la spontanéité parfaite des réactions de nos filles.

— Non, ma chérie. Il faudra attendre à l'été prochain pour l'accueillir dans notre famille, répond Olivier.

— Si tu veux, on peut regarder vos albums de photos. Ça va vous aider à comprendre que ça prend beaucoup de temps avant qu'un petit bébé soit prêt à naître.



Le lendemain matin, les lutins ont le chandail bourré de papier de soie pour imiter le ventre arrondi de la grossesse. La lutine a quant à elle déjà accouché et berce la poupée préférée de Charlotte. Cela fait bien rire les filles. Elles s’amusent toute la journée à mettre des poupées dans leur chandail. Comme on ne voit pas souvent nos parents, on décide de leur annoncer la nouvelle seulement le matin de Noël. Ils ne risquent pas de l’apprendre d’ici là.

J’appelle sur-le-champ à la maison de naissance pour obtenir ma place avec ma sage-femme, Léa, qui nous a si bien accompagnés lors de la venue au monde de Florence et de Charlotte. Avant de m’engager dans ce processus, j’avais fait mes recherches sur les services offerts par ces professionnelles de la santé. Olivier et moi avons assisté à la rencontre d’information pour comprendre le fonctionnement d’un suivi en maison de naissance. On avait terminé cette rencontre par la visite des chambres, dont la beauté nous avait ébahis. Chacune était dotée d’un grand lit et d’une baignoire à remous, sans parler de la salle de bain privée. Olivier se sentait en confiance autant que moi et on s’était lancés dans cette merveilleuse aventure.

Évidemment, on avait reçu de temps en temps des commentaires de notre entourage à propos de notre choix. J’étais catégorique lorsqu’on me questionnait. Et ces deux expériences ont été les plus conviviales, humaines et respectueuses que j’ai connues. S’il y a un moment dans la vie où on a des inquiétudes et des questions, c’est bien lorsqu’on est en train de faire grandir un mini humain dans son ventre!



Quelques jours plus tard, mes vieilles amies débarquent pour s'installer pendant plusieurs semaines: les nausées! Les sages-femmes n'ont malheureusement pas le droit de prescrire de médicaments, puisque c'est un acte réservé aux médecins, mais j'ai obtenu une place au sans- rendez-vous de ma clinique.

Cette fois-ci, je tombe sur un médecin ignorant tout de la sécurité de la pratique des sages-femmes et qui me sermonne de ne pas vouloir profiter d'un environnement hospitalier. Je lui rappelle qu'il s'agit d'une pratique encadrée par les mêmes instances que les médecins; si le ministère de la Santé et des Services sociaux avait jugé non sécuritaires les quatre années universitaires de la formation initiale des sages-femmes, ainsi que la formation continue obligatoire et l'accompagnement destiné uniquement aux grossesses non jugées à risque, elles n'auraient jamais eu leur droit de pratique.

Je ne m'attends pas à le faire changer d'idée, mais mes hormones de femme enceinte m'empêchent de demeurer muette devant les inepties qu'il a en tête. Ces mêmes hormones entraînent un léger goût acide dans ma bouche, les nausées se faisant omniprésentes.

Émilie, tais-toi! Tu ne veux pas changer le monde! Tu veux juste obtenir une ordonnance.

Je suis heureuse qu'il ne tente pas d'argumenter davantage et qu'il me donne la précieuse ordonnance qui m'aidera à passer à travers les trois premiers mois.



Le matin du 25 décembre, après avoir déballé les cadeaux, nous organisons un premier appel FaceTime avec Monique, qui fête au chalet

avec les frères d'Olivier et leurs conjointes. Olivier lui annonce la bonne nouvelle sans artifice.

— Bravo, mon grand!

— Merci, maman! Je vais avoir un autre beau bébé pour compléter notre famille. Je suis aux anges.

— Ah! moi aussi, j'ai fait un troisième bébé pour essayer d'avoir une fille, mais ç'a pas fonctionné! On était ben déçus, ton père pis moi.

— Franchement, maman! On se fout du sexe. On veut juste qu'il soit en santé, se fâche Olivier.

— En tout cas, je vous souhaite qu'il soit pas allergique, celui-là.

Je jette un coup d'œil à Florence afin de m'assurer qu'elle n'a pas entendu. Heureusement, elle est trop absorbée par un de ses nouveaux jouets. Je regarde ensuite Olivier, qui est bouche bée devant les propos maladroits de Monique. Soufflés par l'ensemble des paroles de ma belle-mère, nous réussissons néanmoins à nous sortir de l'embarras en réorientant la discussion vers les cadeaux qu'elle donne aux filles, qui récupèrent les paquets sous le sapin et les déballent devant l'écran afin que ma belle-mère puisse voir leurs réactions.

— Oh! une poupée Barbie! s'extasie Florence. Merci, mamie!

— Et moi, j'ai le prince! dit Charlotte. Merci!

Les filles sont heureuses, c'est ça, l'important. On remercie Monique. Olivier en profite pour jaser un peu avec ses frères, mais, au bout d'une dizaine de minutes, les filles reviennent à la charge. Elles veulent maintenant ouvrir les cadeaux de mamie Sylvie et papi René.

C'est le tour de mes parents en Floride. Je ne m'attends pas à une discussion plus édifiante de leur part, mais j'espère m'en sortir sans trop de dégâts. Cependant, je ne suis pas dupe: j'appréhende le moment de l'annonce de ma grossesse. Avant que je compose leur numéro, Josiane me

texte pour me souhaiter un joyeux Noël. Je réponds en lui envoyant une photo de la carte que j'ai fabriquée pour les filles, montrant le petit bébé dessiné dans mon ventre. Mon téléphone sonne illico!

— *OH MY GOD!* J'avais pas réalisé sur le coup, mais t'as pas bu le soir de la fondue au chocolat. Bravo à Olivier et à toi! Je suis tellement heureuse pour vous deux!

— Merci, ma belle amie. Ça fait du bien d'avoir quelqu'un qui se réjouit réellement pour nous.

— Monique?

— Dans le mille! J'allais appeler mes parents quand tu m'as textée, mais je m'attends pas à mieux. Et toi, comment ça va avec Mélissa?

— Ça se peut qu'on ait aussi une grande nouvelle à annoncer dans quelques mois, dit-elle, surexcitée.

— Est-ce que c'est ce que je pense?

— Ouiiii! On entreprend les démarches pour trouver un donneur, répond-elle fébrilement. En fait, Mélissa avait déjà commencé, alors on a une rencontre dans une clinique la semaine prochaine. Elle a tellement hâte de devenir enceinte.

— Félicitations, Josi! Je suis si contente pour vous! dis-je en pleurant de joie.

Mon téléphone m'indique que j'ai un autre appel. Ma mère choisit ce moment pour me téléphoner. Je fronce les sourcils. C'est nouveau qu'elle m'appelle d'elle-même pour me souhaiter joyeux Noël – en temps normal, elle pense que c'est mon devoir de communiquer avec eux. Elle doit avoir hâte de voir les filles ouvrir leurs cadeaux. Je raccroche en promettant à Josiane qu'on jaserait de nouveau bientôt. Je prends l'appel de ma mère. Je n'ai pas le temps de la saluer:

— Franchement, Émilie Dubois! Faire honte de même à ta mère!

— Voyons! De quoi tu parles?

— Monique vient de m'appeler.

Olivier se prend la tête entre les mains en signe de découragement.

— Nonnnn! Elle a pas fait ça.

— Donc, c'est vrai? T'es enceinte? Non seulement tu m'as menti l'autre jour, mais en plus, je l'apprends par ta belle-mère!

— Calme-toi. Ça fait vingt minutes que Monique est au courant. J'allais te téléphoner, mais Josiane m'a appelée pendant que je composais ton numéro. J'ai juste eu un décalage de cinq minutes. Mais veux-tu bien me dire pourquoi elle t'a téléphoné?

— Pour me féliciter, imagine-toi donc!

Olivier, hors du champ de la caméra, fait semblant de se cogner la tête contre le mur. Et Sylvie ajoute:

— Me féliciter de quoi? Parce que ma fille a pas pu se retenir?

— Ben voyons, maman. C'est notre choix. Ça te regarde absolument pas! Je croyais que tu te réjouirais pour nous.

— Pauvre Émilie. Tous les forfaits familles sont pour deux adultes et deux enfants. C'est comme ça que la société fonctionne de nos jours. Après ça, c'est juste de la folie!

C'est trop. Je raccroche et je cours en trombe pleurer dans ma chambre pour éviter que les filles s'en rendent compte. Olivier, qui m'a suivie, me prend dans ses bras et me flatte le dos un moment avant de se risquer à me parler.

— Émilie, laisse-la faire. Tu le sais qu'elle parle sans filtre à tout le monde. C'est pas toi le problème. C'est sa manière de voir les choses, pas la nôtre.

Les hormones de grossesse ne m'aident pas à relativiser la situation. Je me lance dans un discours ponctué de larmes et d'amertume:

— Je la déteste! J’aurais voulu que mes enfants aient une belle relation avec leurs grands-parents. Au lieu de ça, ma mère se prend pour le centre du monde. Mon père est ben fin là, mais il adhère à tout ce qu’elle dit en gardant le silence. Ta mère comprend pas les allergies de Flo, ce qui constitue un danger pour notre fille. La seule personne qui avait du bon sens, c’est ton père et il est mort.

Silence.

Merde, Émilie! Tu viens de perdre une belle occasion de te taire!

— Je sais, dit-il. J’aurais tellement aimé qu’il connaisse nos filles...

J’ai connu son père seulement au début de notre relation, avant qu’il décède dans un accident de moto. Je sèche mes larmes avec mes mains. Olivier me tend la boîte de mouchoirs. Après m’être mouchée, je tente de rattraper le coup:

— Oli, ton père était un homme merveilleux. Il serait fier de toi. Je l’ai peu connu, mais j’ai adoré chacune de nos discussions. J’ai eu des conversations plus marquantes en trois mois avec ton père qu’avec n’importe lequel de nos parents.

Il hoche la tête. Il a le cœur triste. Et c’est de ma faute. Quelle dynamique familiale dysfonctionnelle nous amène à vivre des émotions négatives même lorsqu’on annonce de bonnes nouvelles? Je suis renversée... une fois de plus.

Florence et Charlotte s’impatientent.

— Maman! Papa! On veut ouvrir les cadeaux de mamie et papi.

J’arrive dans le salon. Une notification s’affiche sur mon cellulaire: un texto de mon père. Je me demande quand il a appris à texter, c’est à peine s’il sait répondre à son téléphone. Il a dû être terriblement troublé par ce que ma mère m’a dit... Il m’écrit en toute simplicité, mais cela me touche droit au cœur:

René: Félicitations! Je suis vraiment heureux pour vous.

Malgré le baume que me procure son message, je ne peux me résoudre à l'appeler. J'éprouve probablement de la rancœur envers lui parce qu'il n'est pas capable d'affronter ma mère et d'être mon allié quand elle dérape de la sorte.

OceanofPDF.com

Nous avons étiré les vacances de Noël jusqu'après la fête des Rois. Pendant qu'Olivier et moi cuisinons des muffins et des biscuits avec Florence et Charlotte en prévision du retour à la routine, je reçois une notification sur mon cellulaire.

— Émilie, où est la poudre à pâte?

Silence. Mon cœur bat à tout rompre.

— Émilie, as-tu vu la poudre à pâte? m'interroge Olivier de nouveau.

— Je... C'est un courriel de la firme responsable de l'évaluation de la satisfaction des étudiants. Je dois regarder les résultats.

— Hein? Oh oui, vas-y.

J'essuie mes mains pleines de farine, j'ouvre nerveusement mon ordinateur et je parcours l'évaluation. Je relève la tête, blanche comme un drap.

— Voyons, Émilie, je croyais que ça s'était bien passé, que les étudiants avaient apprécié la formule de classe inversée! dit Olivier, décontenancé par mon état.

Je déglutis et je murmure:

— Ils ont adoré.

Olivier fronce encore plus les sourcils, perplexe devant le fait que mes paroles et ma réaction soient aussi contradictoires. J’inspire. L’air réintègre mes poumons, ramenant par la même occasion de la couleur sur mes joues et mon sourire.

— Ils ont adoré. Quelques correctifs sont suggérés, mais tout est positif. Mes étudiants ont même obtenu une meilleure moyenne de trois points! C’est énorme! Non seulement j’ai l’autorisation de poursuivre avec cette méthode pédagogique, mais la direction du cégep me demande de donner une conférence aux professeurs qui veulent en apprendre davantage sur cette approche!

Olivier recommence à respirer, lui aussi, et m’enlace joyeusement.

— Bravo, mon amour! Je suis fier de toi.

— J’en reviens pas. Je...

Un bruit sourd nous rappelle assez vite que nous sommes en train de cuisiner avec de jeunes enfants...

— Oh! oh! Charlotte, maman sera pas contente, dit piteusement Florence.

Il y a de la farine partout sur le plancher. Et au lieu de me fâcher, j’éclate de rire.



À mon retour au travail, j’approche déjà la fin du premier trimestre. Je ne pourrai pas cacher ma troisième grossesse très longtemps. La nouvelle de la réussite du projet pilote de la classe inversée a circulé, ce qui amène plusieurs collègues à venir me féliciter. C’est ainsi qu’ils sont nombreux à constater que, soit j’ai trop mangé dans le temps des fêtes, soit je porte la vie en moi pour une nouvelle fois. Pour cette raison, mon retour au travail

est plus laborieux que d'habitude. Les nausées sont toujours omniprésentes, malgré la médication. En entrant dans mon bureau, je suis soulagée de déposer mon sac rempli de copies corrigées et de pouvoir retirer enfin mon manteau. Je fouille dans mon sac à la recherche de craquelins qui m'aideront avec les nausées, quand quelqu'un se racle la gorge pour me signifier sa présence. Je me retourne, légèrement ébouriffée. C'est Maxime. Depuis combien temps est-il là? Je vois qu'il retient un sourire.

— Désolé! Je voulais pas te surprendre. J'étais juste passé pour te féliciter. J'ai su pour l'aval de la direction... et pour le bébé.

— Merci, Maxime. Sans toi, j'y serais jamais arrivée.

J'installe distraitement mon matériel, tandis que Maxime fronce les sourcils en se mordant l'intérieur de la joue. Je comprends que la tournure de ma phrase laisse place aux malentendus. Je veux la reformuler autrement, mais je n'en ai pas le temps: Thierry est de la partie.

— Oh! t'as pas perdu de temps, mon Max, félicitations pour le bébé! Émilie, je savais pas que tu étais divorcée.

— Thierry! Je suis toujours avec Olivier et je t'assure qu'il est le père de l'enfant que je porte. Comme tu dois t'en douter, je remerciais Maxime de m'avoir aidée à monter le programme de ma classe inversée.

Déçu, Thierry fait la moue:

— Ah! "ça"! dit-il avec un air quasi dégoûté. Hey! c'était trop cool le cinq à sept pendant le temps des fêtes. Il faut remettre ça. Vous auriez pas vu la belle Josiane, aujourd'hui, par hasard?

J'avais oublié que le party de bureau avait dû être annulé en raison d'une tempête et que quelques collègues avaient décidé d'organiser un cinq à sept entre Noël et le jour de l'An. Je n'y suis pas allée, prétextant un autre party en même temps pour me permettre de me reposer. Ma grossesse me vole toute mon énergie.

Comme Thierry n'a pas trouvé celle qu'il cherche, il repart bredouille. Je prends mon cellulaire pour suggérer à Josiane de se cacher dans les toilettes des femmes si elle souhaite échapper à la visite impromptue de Thierry, mais je sursaute quand je me rends compte que Maxime est toujours dans l'embrasure. Il semble embarrassé.

— Oh! désolée, Maxime! J'avais pas réalisé que tu étais encore là.

— Est-ce que je peux te parler d'un truc délicat? dit-il en jetant des regards nerveux dans le corridor.

Il ne va quand même pas me déclarer sa flamme! J'arrondis ma bedaine pour rappeler à son inconscient que je suis enceinte.

— Certainement, dis-je nerveusement. Assois-toi.

Je ferme la porte et je m'installe derrière mon bureau.

— Émilie, je sais pas comment te le dire. Depuis l'automne passé que je me demande si je dois t'en parler et j'hésite...

Oh non! ce n'est pas vrai... Les battements de mon cœur s'accélérent. Comment vais-je faire pour le repousser tout en gardant une bonne relation avec le meilleur conseiller pédagogique de l'école? Je n'ai pas du tout envie de gérer ça. Je lui fais signe de poursuivre malgré le goût acide qui remonte une fois de plus dans mon œsophage.

— C'est à propos de Thierry. Je trouve ses commentaires vraiment déplacés envers Josiane, mais j'arrive pas à lui faire comprendre à quel point il est grossier. Au cinq à sept, il la lâchait pas, vu que tu étais pas là. Et tout à coup, j'ai plus revu Josiane de la soirée...

— Je lui ai parlé à quelques reprises pendant les fêtes, mais seulement par texto. Je vais vérifier si elle arrive toujours à remettre Thierry à sa place... Je dois te laisser, j'ai une rencontre avec la direction. Je suis désolée! Merci, Maxime, de m'avoir informée.

— Oh! ça me fait plaisir! Félicitations encore! souffle-t-il en repartant, soulagé de s’être déchargé de son “secret”.

Je texte Josiane en me déplaçant.

Émilie: Tu me dois encore le café de la rentrée de la session d’automne, alors pense pas t’en tirer cette session-ci. J’entre en rencontre, mais on se reparle plus tard.



Après une semaine difficile, puisque mes hormones m’empêchent de fonctionner normalement, je suis heureuse de me retrouver en vêtements mous à la maison. Les filles jouent tranquillement dans leur chambre. Dieu merci! Ma patience s’est perdue en chemin pendant la journée, après que j’ai dû gérer un problème de local, retrouver du matériel de laboratoire égaré, régler un bogue informatique sur mon portable qui ne parvenait plus à lancer des impressions et chercher Josiane pour prendre un café que j’ai vomi aussitôt après l’avoir terminé. Je suis plus qu’heureuse de l’harmonie salubre qui règne dans la maison. Surtout qu’Olivier se rend à la soirée d’inauguration d’un bâtiment conçu par la firme d’architecture où Simon travaille et que je serai donc seule avec les filles.

Pourtant, Olivier et Simon arrivent en même temps à la maison – mon chum a été retardé à la clinique par une urgence. Sa journée semble avoir été similaire à la mienne, à voir les cernes qui se creusent sous ses yeux. Il invite Simon à s’asseoir au salon pendant qu’il prend sa douche. C’est la première fois que je vois Simon depuis l’incident du gobelet de lait. Il frotte ses mains ensemble, laissant transparaître sa nervosité. Je lui fais un sourire qui ne s’avère peut-être pas très encourageant, mais c’est le mieux que me

permet mon état de femme enceinte débordante d'hormones. Il s'avance avec précaution. Je l'entends presque déglutir. Son regard se pose sur les couches lavables de nuit de Charlotte que je suis en train de monter. Il s'assoit sur le bout du sofa comme s'il était prêt à repartir en cas d'attaque et se risque au dialogue:

— Hey! Vous êtes aux couches lavables? Notre p'tit *boy* aussi. C'est vraiment bien, on évite que des milliers de couches jetables se retrouvent dans les sites d'enfouissement.

— Je savais pas que vous les utilisiez aussi pour Ludovic. Bonne affaire, parce que ça prend cinq cents ans pour qu'une couche jetable se décompose!

— C'est l'argument qui m'a convaincu lorsque Noémie m'a vendu l'idée.

— Ah ouin?

— Bon, OK. Ça, pis le fait qu'on allait économiser plusieurs centaines de dollars.

La glace étant brisée entre lui et moi, je me lance afin d'éliminer une fois pour toutes le malaise qui perdure:

— Simon, je veux pas que tu te sentes coupable de ce qui s'est passé avec Flo le jour de l'anniversaire d'Olivier. Elle s'en est parfaitement remise. J'imagine qu'Olivier te l'a dit.

Simon se penche un peu vers l'avant. Je peux sentir son cœur battre la chamade.

— Oui, mais je me sens vraiment mal. J'aurais jamais pensé être à l'origine d'un tel accident. Je m'en veux tellement, bafouille-t-il.

— Arrête de culpabiliser, Simon! C'est évident que j'aurais pas voulu que ça arrive. Mais en même temps, si tu savais le nombre de fois où Florence a failli manger un morceau de fromage râpé oublié sur le comptoir

ou prendre une bouchée de la toast qui n'était pas tartinée de son chocolat sans produits laitiers... Tu serais surpris du nombre de produits du commerce qui contiennent du lait! Moi aussi, j'aurais pu me tromper de gobelet dans le feu de l'action.

Simon m'écoute avec intérêt. Il se détend et se cale plus profondément dans le sofa.

— C'est gentil de tenter de me déculpabiliser. Je vous admire, Oli et toi, de faire tout ça pour vos enfants. Je vois les sacrifices que vous faites avec les restos, les vacances, et les complications que ça vous ajoute quand vous vous risquez...

Je n'ose pas lui avouer qu'on ne va plus vraiment au restaurant depuis le choc anaphylactique de Florence. L'angoisse de revivre cela m'empêche de confier la vérification des ingrédients aux serveurs et aux cuisiniers. Vivre avec une allergie au lait, c'est ne pas oublier que ça se trouve dans le beurre, le fromage, certains pains et j'en passe. Le jour où Florence me demandera d'aller au restaurant, je ne vais pas refuser; je vais lui apprendre quelles questions poser au serveur pour diminuer le risque d'une nouvelle anaphylaxie, mais elle est si petite encore! Il n'y a pas de presse. Même si je sens que Simon me comprend, j'ai peur qu'il me trouve trop radicale, alors j'oriente ma réponse autrement.

— Comme on mange cinq fois par jour si on compte les collations, c'est un stress que j'arrive à contenir. Mais quand il y a un party, je perds le contrôle.

— Il y a beaucoup de monde, alors tu peux pas être partout, acquiesce Simon.

— Je vais te faire une comparaison pour tenter d'illustrer ce que je veux dire.

Josiane m'avait trouvée intense quand je lui avais exposé cette analogie, mais je savais qu'avec l'expérience récente de Simon, j'aurais droit à une oreille plus attentive.

— Dans les contextes où je peux pas contrôler ce qui compose les menus, c'est comme si on laissait un revolver chargé d'une seule balle sur la table en interdisant aux enfants d'y toucher: c'est pas parce que ma fille y touche qu'il y aura un drame, mais c'est pas impossible.

Simon reste bouche bée devant le parallèle efficace.

— Mais sais-tu quoi, Simon? Notre entourage comprend mal ce qu'on vit. Les collègues, les amis, c'est pas si grave s'ils saisissent plus ou moins notre réalité. Mais quand c'est à ta propre famille que tu répètes tout ça depuis trois ans... Tu as vu la réaction de la mère d'Olivier quand Flo vomissait? Elle pensait que c'était parce qu'elle avait trop mangé!

— J'avoue, mais c'était peut-être juste une façon très ordinaire de gérer son stress.

— Ouin, tu as probablement raison. Je l'avais jamais vu sous cet angle.

Olivier revient au salon ragaillardi par sa douche, son matériel de photographie en bandoulière et un morceau de pain tartiné d'houmous dans la bouche, prêt à repartir pour la soirée, interrompant ainsi la complicité que nous étions en train de développer.

— Viens, Simon. On va être en retard si ça continue. Je veux pas te faire rater le discours de ton patron.

— Merci, Émilie! Je te remercie vraiment pour ce que tu m'as dit, me lance-t-il en se faisant entraîner vers la sortie par Olivier. Et félicitations pour le nouveau bébé!

Olivier me fait un clin d'œil et il referme la porte de la maison.



Josiane est débordée par les rencontres d'information pour l'insémination de Mélissa, et je n'ai donc pas eu le temps de lui reparler de la semaine. De mon côté, j'ai deux rendez-vous de suivi de grossesse la semaine suivante. On s'éloigne bien malgré nous en raison de nos obligations familiales.

Il y a d'abord la rencontre avec ma sage-femme, Léa. Olivier m'accompagne toujours lors des premiers rendez-vous.

— Bonjour, Olivier! Bonjour, Émilie! Je suis contente de vous revoir!

Léa nous accueille en nous embrassant.

— Bonjour, Léa. C'est aussi un plaisir de te retrouver pour ce dernier bébé! répond chaleureusement Olivier.

Léa fait le tour de nos antécédents médicaux, répond à toutes nos questions, puis la rencontre se termine par la prise de mesures. Je m'allonge sur le lit qui fait office de table d'examen dans la maison de naissance et je soulève mon chandail pour laisser apparaître mon ventre légèrement rebondi par mes douze semaines de grossesse.

— Est-ce que je peux? me demande Léa en frottant ses mains pour les réchauffer avant de palper mon ventre.

Je hoche la tête avec excitation. Toutes ses attentions envers ses patientes sont parmi les choses qui rendent l'expérience avec Léa si magique. Et puis, elle prend toujours le temps de nous écouter et de nous rassurer. C'est aussi simple que cela, mais primordial quand on est en train de créer la vie.

Léa m'annonce que ça sera froid avant de mettre du gel lubrifiant et de déposer la sonde pour écouter les battements du cœur du bébé. Cela prend environ quarante-cinq secondes avant de le trouver pour un trop bref moment, avant que bébé aille nager plus loin dans sa piscine olympique.

— C’est le plus beau son de la terre, dit Olivier avec une pointe d’émotion.

Il arrête l’enregistrement. Nous ferons écouter le son du cœur à Florence et Charlotte à notre retour à la maison.

— Oh oui! c’est toujours un moment merveilleux!



Le prochain rendez-vous m’inquiète. Il s’agit de l’échographie de la clarté nucale. C’est très émouvant de voir son bébé pour la première fois et, pourtant, l’angoisse me traverse le corps. Nous sommes dans le stationnement de l’hôpital quand Olivier sent que je suis anxieuse.

— Qu’est-ce qui va pas, ma belle?

— Depuis qu’ils ont décelé des marqueurs de trisomie lorsque j’étais enceinte de Florence, je suis plus aussi naïve quand je vais à mon échographie. Oli, je veux plus jamais avoir à faire d’amniocentèse.

— Je te comprends, mais on doit faire confiance à la vie. Concentre-toi plutôt sur le fait que la grossesse de Charlotte s’est déroulée parfaitement.

— Hum, hum.

— Mais t’es pas rassurée pour autant, décode Olivier.

— Bof, j’essaie. Et puis, je pense aussi à Antoine et Mylène, qui rêvent juste de vivre ce beau moment. Comment vais-je trouver ce que je peux dire à Antoine quand il va faire l’échographie? T’as qu’à me regarder pour que je tombe enceinte. Je me sens si maladroite que j’ai peur de faire une gaffe qui lui briserait le cœur.

Olivier soulève frénétiquement ses sourcils pour me faire rire, ce qui fonctionne.

— Antoine est très heureux pour nous deux, il fait la part des choses. Mylène m'a dit qu'ils allaient tenter une nouvelle méthode. Ils sont pas désespérés. Ils commencent le processus.

— Tu as raison. Il faut que j'arrête de m'en faire. Allons-y.

Mais sans que je comprenne pourquoi, je n'arrive pas à repousser mon trop-plein d'émotion. Je préfère éviter le regard d'Olivier, mais il n'a pas besoin de voir mon visage: mon silence me trahit. Sous les néons aveuglants du stationnement, il s'arrête et me tire doucement vers lui afin de me regarder dans les yeux.

— Hey! viens ici! dit-il en m'enlaçant. On peut être empathiques à leur cause sans porter le malheur des gens.

— Tu as raison, mais c'est plus fort que moi.

— J'aurais dû t'enregistrer.

— Hein? Pourquoi?

— J'ai eu raison deux fois en moins d'une minute.

Je m'esclaffe.

— Je t'aime! Mais on doit se grouiller si on veut être à l'heure.

— À quoi bon? Tu sais bien qu'il y a toujours du retard.

— Pour combler mon besoin d'être ponctuelle! Imagine s'ils refusaient de nous recevoir! Je survivrais pas de devoir revenir une autre journée. Allez, dépêche.

Dans la salle d'attente, nous patientons en fixant les affiches portant sur différents sujets de la grossesse avant d'être appelés. Antoine nous accueille chaleureusement dans la salle d'échographie. Je m'en faisais pour rien: il est évident que notre ami est heureux pour nous deux. On jase. Il prend les mesures habituelles pour la clarté nucale, il nous montre chaque partie du corps de notre bébé.

— Tout est beau! s'exclame avec joie Antoine au terme de l'examen. C'est un bébé en santé. Et maintenant, c'est le cœur que vous entendez.

L'échographie ne révèle aucune anomalie, et c'est encore une fois un moment de pur émerveillement que de voir cette petite vie bouger autant dans mon ventre sans la sentir encore. J'ai vu mon bébé toucher son cordon ombilical. Je suis souflée par l'émotion.

Merci la vie!

Avant de quitter la pièce, j'y vais avec une question qui me taraude depuis le début de l'échographie:

— Antoine, penses-tu que Mylène accepterait d'être notre photographe pour notre séance maternité-nouveau-né?

— C'est sûr! Appelle-la, elle va être enchantée.

— Oh! super, merci! Tu me rassures. Avec vos démarches en fertilité, je voulais pas être maladroite.

— T'inquiète, ma Mylène est capable de faire la part des choses. Elle travaille tous les jours avec des femmes enceintes et des bébés. Elle sera vraiment contente d'être votre photographe.

Olivier et moi repartons, le sourire aux lèvres et remplis de bonheur à l'idée de ce petit être que nous accueillerons durant l'été. J'imagine déjà nos deux grandes se chamailler pour savoir à qui le tour de prendre le bébé dans ses bras.

Même si j'ai dépassé le premier trimestre, les nausées sont omniprésentes; j'arrive à peine à faire le strict minimum, autant à la maison qu'en classe, et ma présence auprès de Josiane laisse à désirer. Elle me texte de temps à autre des informations sur son processus de recherche du donneur parfait, mais on ne fait que s'entrevoir dans les corridors du cégep. Heureusement, elle m'a assuré qu'elle arrivait toujours à remettre Thierry à sa place.

Dénuée d'énergie pour animer comme je le voulais la conférence sur la classe inversée devant mes collègues, il m'a semblé préférable de reporter la rencontre qui aurait été très exigeante – j'avais prévu faire vivre une mini expérience de classe inversée, puisqu'il est hors de question d'offrir une conférence magistrale pour expliquer pourquoi j'ai mis de côté ce type d'enseignement.

D'ailleurs, avec mes nausées, je suis plus qu'heureuse que mon matériel d'enseignement soit déjà préparé et qu'il ne me reste qu'à animer les sous-groupes pendant mes cours. C'est une vraie bénédiction pour la femme enceinte à bout de forces que je suis!

Une chance qu'Olivier s'occupe de plein de choses à la maison, car je suis une loque humaine après ma journée de travail. Il prépare les repas,

passé l'aspirateur, s'occupe des filles. Il n'arrête pas une seconde. Alors que je fais une fois de plus la larve sur le fauteuil pendant qu'Olivier prépare des tacos, nous tentons de discuter.

— Émilie, j'ai repéré un VUS parfait pour installer trois sièges sur la banquette arrière de manière sécuritaire. J'ai même trouvé une technicienne spécialisée qui peut nous les installer selon toutes les normes.

Mon trop-plein d'hormones tire encore une fois sur la ficelle des émotions. Je sanglote:

— Merci tellement. T'es un amour. Qu'est-ce que je ferais sans toi?

— Et qu'est-ce que je ferais sans toi? Tu nous fabriques un bébé, je peux bien magasiner une voiture pour que nous soyons tous en sécurité.

— C'est pas juste ça, Olivier. Je vois bien que t'arrêtes pas. Tu t'occupes de tout dans la maison. Je me sens mal... en plus, j'arrive même plus à jouer avec Florence et Charlotte.

— Dis à tes hormones de grossesse de se calmer le pompon. Je vais bien. Florence et Charlotte sont très heureuses de s'amuser ensemble. Sois pas inquiète. C'est juste un bout difficile à passer pour vivre de merveilleux moments par la suite.

Il me fait son super clin d'œil pour me rassurer, ce qui fonctionne la majorité du temps. Pas cette fois. Sans que je sache pourquoi.



Février est arrivé à pas de tortue. La session est bien entamée. À travers tout le reste, c'est le temps d'aller à la rencontre de parents pour l'inscription à la maternelle.

La maternelle! On dirait que je suis tout juste sortie de l'hôpital avec mon poupon dans les bras, j'ai cligné des yeux et, pouf! me voilà en train de

l'inscrire à l'école.

Ça fait trois ans que Florence va à la même garderie. Je fais pleinement confiance à la cuisinière pour gérer ses allergies et aux éducatrices pour suivre les protocoles liés à l'alimentation et au nettoyage des surfaces. Je sais que ma fille est en sécurité. Mais comment allons-nous arriver à faire son entrée à l'école dans un bâtiment regroupant cinq cents enfants, dont trois classes de maternelle? Je capote!

Même Olivier, mon grand sage, mon roc, qui a l'habitude de vivre dans le moment présent, s'est mis à se poser plusieurs questions sur l'école, l'endroit où se trouverait l'auto-injecteur, la formation des enseignants, des intervenants, des bénévoles lors des fêtes et la politique alimentaire de la commission scolaire.

Comme le soleil qui se lève au plus haut dans le ciel à midi, mon anxiété est aussi à son zénith. Nous ne sommes pas loin d'être terrorisés à l'idée qu'elle commence la maternelle. «C'est le lot de tous les parents», m'a sagement dit ma mère pour me réconforter un soir qu'elle m'a appelée pour prendre des nouvelles. Sauf que je peux garantir que les allergies élèvent le stress de l'entrée à l'école à un niveau supérieur.

Le soir de la rencontre d'informations, j'analyse laquelle des activités correspond à mon degré d'énergie: m'occuper des filles, de la vaisselle, des bains, alouette, ou aller m'asseoir dans un gymnase pour écouter la directrice expliquer le fonctionnement de l'école? J'opte pour celle-ci.

Après une heure d'informations diverses, j'ai les yeux rougis par la fatigue et l'estomac qui veut chavirer. Il y a enfin une période de questions avant d'entamer la deuxième partie de la rencontre. J'en ai plein, mais un parent lève sa main avant moi.

— Est-ce qu'il y a une politique sans noix ni arachides à l'école?

— Excellente question. Nous sommes très fiers de participer à un projet pilote cette année. Plusieurs experts disent qu’une politique alimentaire sans noix ou arachides entraîne un faux sentiment de sécurité. On s’est aussi demandé pourquoi interdire seulement les noix et les arachides, alors qu’il y a une dizaine d’allergènes prioritaires. On ne pouvait pas tout interdire. Nous croyons que les parents sont les mieux placés pour gérer les collations et les repas de leurs enfants. Nous demandons simplement que les collations soient saines.

Une sonnette d’alarme retentit dans ma tête. Qui dit projet pilote dit expérimentation. Est-ce que nos enfants serviront de cobayes? Je tente de formuler ma question tout en restant diplomate.

— Je comprends la logique derrière le fait qu’on peut pas tout interdire, mais est-ce que le personnel est formé aux risques de contact avec les allergènes considérant qu’ils ne sont plus interdits? Ça me semble incontournable pour assurer une transition sécuritaire.

— C’est une très bonne question. Je tiens à vous dire d’abord que même s’il s’agit d’un projet pilote, les recommandations de l’organisme qui nous accompagne se basent sur des expériences concluantes menées à travers le monde. Sachez que nous avons revu nos procédures avec l’aide de notre partenaire et que nous avons donné des formations à toutes les personnes intervenant auprès des enfants.

La directrice poursuit en expliquant plus en détail le protocole du projet pilote. Celui-ci me semble bien encadré. Je suis néanmoins mitigée par rapport à la refonte complète de la politique alimentaire: d’une part, cela me rassurait qu’il n’y ait pas de noix à l’école vu l’allergie de Florence aux noix. Toutefois, les collations autrefois restreintes aux fromages, yogourts, laits, fruits et légumes auraient exposé fortement ma fille aux produits laitiers lors des collations. Une petite voix me rappelle qu’en tant

que maman d'une fillette allergique aux noix et au lait, j'ai toujours trouvé bizarre d'exclure uniquement les noix et les arachides. Il faut peut-être que je fasse confiance au processus.

Un autre parent se renseigne ensuite sur le protocole entourant la gestion des auto-injecteurs. La réponse de la directrice est une douce musique à mes oreilles. J'apprends non seulement qu'ils sont faciles d'accès en tout temps au secrétariat, mais qu'en plus, la direction en installera à chaque étage de l'école. J'avoue que les histoires que j'avais lues à propos d'auto-injecteurs enfermés à clé dans des tiroirs du secrétariat inaccessible durant l'heure du dîner m'avaient fichu la trouille.

Ce projet, quoique stressant, sera peut-être une belle amélioration d'une politique alimentaire désuète. Je vais quand même rencontrer l'enseignante de Florence, afin de m'assurer qu'on collabore aux activités d'enseignement ou de récompense qui incluront des aliments.



Mes étudiants sont parfaits, cette session. La rumeur voulant que la méthode de la classe inversée était «vraiment trop cool» a circulé, alors les étudiants inscrits s'immergent pleinement dans l'expérience. Alors que je me rends à mon bureau, j'entends une voix familière:

— Madame Dubois?

En me retournant, je me retrouve nez à nez avec mon ancienne étudiante à la mastication douteuse.

— Oui, madame Hébert?

— Oh! vous vous souvenez de moi!

— Difficile d'oublier l'altercation que nous avons eue!

J'ai répondu plus sèchement que je l'aurais voulu.

Surprise de mon ton, ses yeux s'écarquillent. Pendant un instant, je pense qu'elle va rebrousser chemin.

— Ouais... c'est justement pour ça que je suis venue vous voir. Je veux m'excuser de m'être comportée comme une idiote. J'étais sceptique au début, mais j'ai fini par comprendre les avantages de votre méthode sur nos apprentissages au cours de cette session-ci.

Alors là, je ne pensais pas être encore plus surprise.

— Oh wow! Merci. C'est gentil de me présenter vos excuses. Elles sont acceptées. Je vous souhaite un bel avenir.

— Et je voulais aussi dire une chose. Je méprise pas votre travail. Je vous admire beaucoup d'avoir la patience de le faire. Mes deux parents sont enseignants: l'un au primaire et l'autre au secondaire. C'est pas une excuse, mais je pense que j'ai déversé sur vous des émotions qui leur étaient destinées. Je jacasse pour rien, je vous fais perdre votre temps... Désolée encore, ajoute-t-elle en s'en allant.

Pauvre fille! Elle ne l'a sûrement pas eu facile avec ses parents. Ils l'ont peut-être trop poussée dans ses études.

Voyons, Émilie, t'es en train de juger des parents que tu ne connais même pas!

Je chasse cette pensée saugrenue et je regarde ma montre. Oh! seigneur! Je vais être en retard à mon suivi de grossesse de dix-sept semaines. Ma sage-femme est pratiquement toujours à l'heure. *Go!* J'accélère la cadence.

Je saute rapidement dans ma voiture et je quitte le cégep.

Quand j'arrive à la maison de naissance, Olivier est sur place, assis dans la salle d'attente aménagée comme un salon. En plus d'un grand sofa sectionnel et de plusieurs chaises berçantes, un coin jeu accueille une fillette qui joue avec un autobus et de petits personnages. Tout a été pensé

pour qu'on se sente comme à la maison. Olivier m'accueille avec un grand sourire, heureux de me faire la surprise.

— Oli! Qu'est-ce que tu fais ici? T'es pas au travail?

— J'ai demandé à Martin de me remplacer. J'avais envie d'être présent. C'est notre dernier bébé. Je veux en profiter.

— Wow! Tu sais que tu es presque parfait?

— Presque? Franchement, je suis insulté, répond-il, amusé.

— Olivier, Émilie, venez avec moi, nous dit Léa. Je suis dans le bureau au bout du corridor, aujourd'hui. Comment allez-vous?

En marchant dans le couloir, j'admire les photos de naissance en noir et blanc qui décorent les murs. On y voit la puissance, la douceur, la pureté du bonheur de ces femmes qui donnent la vie. J'adore cet endroit. C'est tellement chaleureux!

Comme d'habitude, on répond aux questions de Léa, et elle répond aux nôtres. Les mesures habituelles sont prises et on écoute le cœur à la fin de la séance. En raison de mon historique médical, ma sage-femme me prescrit un plus grand nombre d'échographies afin de vérifier la croissance du bébé.

— Alors, avez-vous d'autres questions avant de terminer?

— En fait, je me demandais si l'accouchement à domicile était une option envisageable, dis-je au dernier moment.

Léa nous donne une feuille d'information ainsi que le consentement à lire pour notre prochaine rencontre. À notre sortie de la maison de naissance, Olivier me prend par la main. Un doute m'assaille.

— Je voulais pas te surprendre avec mon interrogation sur l'accouchement à domicile. Si tu n'es pas à l'aise, ça me va. On peut en reparler. J'ai besoin de ton soutien, alors si tu te sens plus à l'aise avec un accouchement à la maison de naissance, ça me convient aussi.

— Je te rassure tout de suite, je me suis pas senti mis devant le fait accompli. Ça me semble une bonne idée à explorer.

— Excellent. Il y a une chose, par contre...

— Quoi? s'inquiète-t-il.

— Dis-le pas à ma mère. Elle va s'en vouloir de m'avoir appelée Émilie parce qu'elle va croire que je veux accoucher comme dans *Les Filles de Caleb*.

On doit être fatigués, car on éclate de rire à en avoir mal aux côtes.

OceanofPDF.com

La semaine de lecture est enfin à nos portes! Plus mon bedon s'arrondit, moins j'ai de nausées. Par chance, car mes journées sont bien remplies avec les réunions, les corrections et les changements à apporter dans mes cours. Comme Josiane et moi n'avons pas de cours ni de réunion (alléluia!) le vendredi après-midi avant le début de la semaine de lecture, je lui offre de venir à la maison et de jaser devant un bon chocolat chaud. Je l'ai négligée ces derniers temps.

Nous sommes installées au salon. Je hume le parfum chocolaté de ma tasse et j'observe les quelques guimauves qui flottent à la surface. Josiane, quant à elle, verse une quantité outrageuse de guimauves sur le sien. Même mes filles n'auraient pas osé en mettre autant. J'esquisse un sourire quand je la vois, comme une enfant, s'appliquer à remettre en place les guimauves en fuite.

— Comment se déroulent les démarches pour le donneur parfait?

— C'est réglé. On enclenche la prochaine étape. On tente l'insémination dans un premier temps. On croise les doigts.

— Félicitations! Je suis si heureuse pour Mélissa et toi.

— Je suis plus folle que je le pensais. J'ai déjà acheté un petit pyjama, dit-elle en enfouissant son visage dans ses mains.

— Tout un revirement! Tu fais bien. Et ça me fait réaliser que, Oli et moi, on a même pas commencé à préparer la chambre. On doit descendre le bureau au sous-sol. Mais comme on sait qu'on a tout l'ameublement du bébé, on est pas pressés de s'y mettre. Je vais commencer à vider le bureau pendant la semaine de lecture.

— Quand allez-vous connaître le sexe?

— Olivier aurait aimé qu'on attende jusqu'à l'accouchement pour le découvrir, mais je suis trop curieuse! La miss organisée que je suis peut pas prévoir la chambre et les vêtements si on garde la surprise.

— Je te comprends. Même chose pour moi.

— Alors on va le savoir à l'écho morphologique dans trois semaines. À ce sujet, acceptes-tu que je te remette l'enveloppe contenant le sexe du bébé? J'ai une recette de gâteau sans allergènes que je pourrais faire. Il te resterait juste à mettre du crème de la bonne couleur entre les deux étages de gâteau. On veut pas faire un gros *gender reveal*, mais ça serait le fun de voir la réaction de Florence et Charlotte.

— Oh ouiiii! Avec plaisir. Donne-moi ta recette de gâteau et tes moules, je vais faire ça sans problème.

J'ai pleinement confiance en Josiane pour gérer la contamination croisée. Que c'est agréable d'avoir une amie si généreuse sur qui se reposer de temps à autre.

— D'accord. Merci beaucoup!

— Je vais être la première à le savoir, alors? trépigne-t-elle.

— Oui, tout juste après le technologue qui procédera à l'échographie.

— C'est pas Antoine qui fait tes échos?

— Habituellement oui, mais il participera à un congrès à l'extérieur à ce moment-là.

— Ce sera la première écho sans lui, non?

— Exact. C'est dommage! C'est tellement rassurant d'être avec quelqu'un qu'on connaît quand on nous fait découvrir notre bébé.

Josiane voit mon visage changer quand je dépose une main sur mon ventre: c'est le premier coup que je ressens, à presque dix-neuf semaines de grossesse. Du bonheur à l'état pur. Je n'en pouvais plus d'attendre cette sensation si merveilleuse. Je pense que je pourrais avoir quatre autres enfants juste pour revivre cette sensation unique dans mon ventre. J'invite Josiane à y mettre sa main au cas où cela se reproduirait. Avant, elle m'aurait trouvée étrange; à l'aube de ses démarches, je sais qu'elle le verra différemment.

En soirée, je m'affaire à placer quelques livres du bureau dans des boîtes. Sentir le bébé bouger cet après-midi m'a donné l'envie de commencer à préparer sa chambre. C'est comme si c'était devenu concret. Bébé existe et me le montre de la plus belle façon qui soit. Je me surprends à réfléchir à la décoration et j'entame quelques recherches sur Etsy. Finalement, je passe deux commandes pour des décorations faites au Québec qui me font vraiment de l'œil: un mobile avec de minuscules oiseaux en origami et une veilleuse en pâte de verre.



Le jour de l'échographie morphologique arrive enfin! Je suis tellement excitée. En plus, quelle merveilleuse coïncidence: mes achats pour la chambre de bébé sont livrés juste avant mon départ pour l'hôpital. J'y vois le signe que tout va bien aller. Ma curiosité m'amène à défaire le ruban pour découvrir le contenu du paquet avant de partir. J'admire le travail passionné des artisans. C'est splendide!

— Émilie, viens! On va être en retard si ça continue.

Perdue dans mon euphorie, je n'ai pas vu le temps filer. Ce qui n'est pas sans me surprendre: Olivier, en général le plus zen de notre couple, me presse pour arriver à l'heure. Seulement quinze minutes nous séparent de l'hôpital, alors nous sommes vite arrivés à destination. Connaissant ma nature angoissée, il vérifie mon état mental pendant que nous montons en ascenseur jusqu'au bon étage.

— Et puis, comment te sens-tu? Je sais qu'Antoine sera pas là pour l'écho, mais je suis certain que la personne qui le remplace sera très bien.

— Étonnamment, je suis pas stressée. Je fais confiance à la vie.

— Wow! Qu'avez-vous fait de ma femme? rigole-t-il.

— Je suis l'Émilie 2.0.

— Oh! Je sais pas si j'ai un Olivier 2.0 pour aller avec elle...

— Pas besoin, toi, tu es déjà parfait.

— Ah ouin, hein? dit-il en bombant le torse de fierté.

Ça fait toujours du bien de se retrouver tous les deux, sans les filles. On a le temps de parler et de rire sans être interrompus. Après ce qui me semble une éternité, nous sommes enfin appelés dans la salle dix-huit.

Nous pénétrons dans la pénombre de la pièce qui invite au calme. Malgré l'ambiance, j'y entre avec la fébrilité habituelle. Après s'être assuré que je suis la bonne patiente, le technologue m'invite à m'allonger. Je relève mon chandail et j'abaisse la bande de maternité de mon pantalon. Après les préparatifs d'usage, il commence enfin l'échographie. Olivier, à mes côtés, me tient la main, et nous fixons l'écran, tout sourire, en attente des explications du technologue. Silence.

Mais qu'est-ce qu'il fait?

Bon, je sais que ce n'est pas notre ami Antoine qui fait l'échographie, mais il pourrait être plus loquace. Il ne dit rien pendant ses manœuvres. À

un moment donné, il arrête, essuie le gel sur la sonde et annonce:

— Je vais aller chercher le médecin.

Je plonge mes yeux dans ceux d'Olivier. La confiance que j'avais en la vie vient de prendre le bord. Mon cœur se met à battre à tout rompre. Ce n'est pas normal. Pourquoi doit-il aller chercher le médecin?

Je demande:

— Qu'est-ce qui se passe?

— Je suis désolé. Le médecin pourra vous en dire davantage.

Antoine, où es-tu?

Je tremble de peur. Je suis terrorisée, en fait. Olivier ne dit pas un mot non plus. Comment a-t-on pu passer de la rigolade à l'angoisse en moins d'une minute? Nous en sommes à notre troisième bébé, nous ne sommes pas dupes. Il se passe quelque chose. Pas encore des marqueurs de trisomie? Je ne veux pas refaire une amniocentèse, j'ai trop eu l'impression de jouer à la roulette russe avec cette procédure invasive. Pourtant, cette fois, tous les résultats étaient parfaits à la première échographie. Je songe à quoi pourrait ressembler notre vie avec un enfant qui porte un chromosome de plus... Puis à poursuivre l'hôpital qui nous donnerait un faux diagnostic de trisomie. Et à l'interruption médicale de grossesse qu'on me proposera si on m'annonce de graves anomalies génétiques. Enfin, à la colère que je vais piquer pour défendre mon bébé. Mon cœur bat si fort. Les nausées refont leur apparition.

Après ce qui nous semble une éternité, le technologue revient avec le médecin.

— Bonjour, je suis le D^r Blais. Je vais refaire l'examen.

Refaire quoi? L'autre incompetent a été présent seulement cinq minutes...

Après un court laps de temps, il interrompt l'échographie et essuie la sonde. Voyons donc! Il pourrait prendre les mesures comme il faut.

— Je suis désolé. Je n'ai pas de bonnes nouvelles.

Je porte une main à mon cœur. Olivier serre mon autre main, mais je ne le regarde pas. Si je croise son regard, je vais m'effondrer avant même d'entendre ce que le médecin va nous dire.

Shoot!

— Le cœur du bébé ne bat plus.

Une bombe aurait explosé dans la salle voisine que je n'aurais pas été plus secouée. La nouvelle me percute comme une voiture le ferait contre un poteau lors d'un accident. De. Plein. Fouet. Sauf que je ne suis pas morte... Je ressens l'équivalent de douze fractures ouvertes dans mon corps.

Je me recroqueville autant que ma bedaine me le permet et je lui crie à la figure:

— Non, non, non! C'est pas vrai! Pas ça! Je l'ai senti bouger l'autre jour.

Olivier passe ses bras autour de mes épaules pour me réconforter, mais je pleure sans arrêt. Mes pleurs bruyants doivent faire peur à toutes les femmes enceintes qui attendent leur tour. Je n'en ai rien à foutre. Elles ne savent pas l'horreur que je suis en train de vivre. Jamais je n'aurais pu imaginer une issue aussi fatale à ce moment de bonheur qu'aurait dû être l'échographie. Peut-être que je n'aurais pas dû soulever les boîtes dans le bureau. À moins que ce soient les sushis que j'ai mangés? J'ai choisi uniquement des sushis avec des poissons cuits, mais ils ont peut-être été coupés sur la même planche que ceux avec du poisson cru. Je n'aurais jamais dû prendre les médicaments contre la nausée. J'ai trop travaillé aussi, avec ma nouvelle formule... Oh! mon Dieu! Qu'est-ce que j'ai fait de mal?

Olivier me sort de la torture psychologique que je suis en train de m'infliger en questionnant le médecin.

— Est-ce qu'il y a une chance pour que ce soit une erreur? arrive-t-il à prononcer devant le silence lourd qui règne dans la salle.

— Non, je suis désolé, répond le médecin.

Le personnel nous laisse le temps de reprendre nos esprits en demeurant assis devant nous sans montrer la moindre intention de bouger. Alors qu'on voit toujours les médecins courir entre deux patients, le D^r Blais reste là. Immobile. Il semble attendre qu'on absorbe un peu la nouvelle avant de poursuivre. Évidemment, il doit y avoir une suite horrible... la naissance de mon bébé qui ne pleurera jamais, qui ne prendra jamais sa première tétée, qui ne rencontrera jamais ses sœurs. Je ne pose aucune question. Tant que je ne pose pas de questions au médecin, la situation n'existe pas pour vrai.

— Comment se déroulera la suite? demande Olivier, la voix étranglée par l'émotion.

— Vous pourrez venir au moment qui vous conviendra afin qu'on provoque l'accouchement. La médication peut prendre douze heures à faire effet sur le col, alors on vous suggère d'entrer le soir à l'hôpital. Cela dit, on vous laisse le choix entier de l'heure et de la journée.

Même si j'ai le cœur au bord des lèvres, je sens que le processus est respectueux et peut s'ajuster à notre rythme. Un mini baume sur la lave en fusion qui charcute mon cœur.

— Je refuse que mon bébé aille dans les déchets biomédicaux, dis-je avec rage.

— Vous pourrez communiquer avec un salon funéraire sans problème, répond le D^r Blais avec douceur.

— Pourquoi notre bébé est-il mort?

— Il peut y avoir plusieurs raisons. Si vous le souhaitez, je peux pratiquer une amniocentèse pour voir s’il y a des malformations ou d’autres problèmes dans le génotype.

Encore la foutue amniocentèse! Je la maudis. Mais là, cette procédure ne risque pas de tuer mon bébé. Il est déjà mort. Alors on accepte, car on doit comprendre. Il le faut. Se focaliser sur une chose devient vital. Comprendre. Pourquoi? Comment? Quand? Est-ce trop demander de savoir ce qui a bien pu se passer?

Pendant que le médecin prépare le matériel nécessaire à l’intervention, je m’allonge et je fixe le plafond. Les larmes coulent de mes yeux sans arrêt. On dirait que j’ai ouvert un robinet qui ne se referme plus. Je suis ailleurs. Olivier me tient la main très fort, m’embrasse dans les cheveux, me flatte le bras et murmure des paroles qui se veulent réconfortantes. La vérité, c’est que je ne perçois même pas les mots qu’il prononce. Je ne veux rien entendre.

Lorsque l’intervention est complétée, je me relève, un peu étourdie. Le technologue que j’avais mentalement accusé à tort d’incompétence me tend une boîte de mouchoirs. Il parle pour la première fois depuis qu’il a appelé le médecin. Sa voix est pleine de douceur et d’empathie.

— Avant de déterminer la date de l’accouchement, prenez le temps d’en discuter avec votre sage-femme. Je vais vous remettre une feuille d’admission à l’hôpital, qu’elle n’aura qu’à nous télécopier quand vous aurez pris votre décision.

On sort de la pièce en pleurant, le bout de papier dans les mains et le déni dans le cœur. Pourquoi? Pourquoi nous? Qu’est-ce qu’on a fait de mal? Olivier transporte nos manteaux pendant que je tente de trouver le numéro de cellulaire que Léa nous a donné pour les urgences. Elle répond après

plusieurs sonneries. Était-elle en consultation? Je m'en fous éperdument. Je réussis à articuler:

— Léa, c'est Émilie Dubois. Le bébé est mort. Est-ce qu'on peut traverser à la maison de naissance?

— Oui, j'annule ma patiente de 14 h tout de suite. Venez, dit Léa, pleine d'empathie.

Olivier, qui a déposé nos manteaux sur le rebord de la fenêtre, me serre dans ses bras et me chuchote à l'oreille:

— Je suis désolé. Je suis désolé. Je suis désolé.

Je ne parviens même pas à réagir. Je mets mon manteau sans me préoccuper de le fermer. Je n'ai plus rien à protéger, après tout.

Quand on arrive à la maison de naissance, Léa nous attend à l'accueil et nous serre dans ses bras. Nous nous rendons dans son bureau comme si nous étions sur le pilote automatique, les yeux inondés de larmes. Perdus dans ce tourbillon d'incompréhension, nous nous expliquons difficilement ce qu'on vient d'apprendre. On discute de la suite.

— Prenez le temps d'absorber la nouvelle. Prenez votre temps avec votre bébé et avec vos filles aussi avant de décider de la date de l'accouchement.

— Non! Je sais que ça a l'air brutal, mais je veux revenir ce soir pour le déclenchement. Je veux pas me débarrasser de mon bébé, je veux le rencontrer. Il est là. Sans vie. Je peux pas attendre.

Je me tais un moment. Olivier hoche doucement la tête pour signaler son accord. J'enchaîne:

— Je connais pas l'intensité des contractions que je ressentirai, mais je dois avoir des forces pour le faire. Je sais que je vais pleurer tant qu'il sera pas sorti de mon ventre, et j'ai peur de plus avoir d'énergie pour l'accouchement si j'attends trop.

Léa nous écoute attentivement.

— Souhaitez-vous que je vous accompagne pour l'accouchement?

— Oui, dis-je, soulagée de son offre.

Je veux qu'elle soit là. J'ai besoin d'elle pour me guider. Je dois m'appuyer sur une autre personne en plus d'Olivier pour parvenir à avancer à travers toutes les étapes, mais je ne voulais pas l'imposer à Léa. Je ne savais même pas qu'elle pouvait le faire. Elle s'occupe de télécopier la feuille d'admission avec la date et l'heure choisies. On se rejoindra le soir même à 21 h à l'entrée de l'urgence.

Léa nous montre quelques exemplaires de vêtements miniatures qui permettront d'accueillir notre bébé après sa naissance. J'avais entendu parler d'un regroupement de bénévoles qui s'occupait de convertir des pyjamas pour nouveau-né en vêtements plus petits, mais c'est la première fois que j'en vois. J'aurais préféré ne jamais les voir d'aussi près. Je choisis un vêtement blanc cassé avec de petites étoiles argentées. Je suis certaine que Flo et Charlotte l'auraient aimé. Olivier opte pour un minuscule chapeau blanc.

— Comment on va l'annoncer aux filles? demande Oli. Ça fait des semaines qu'elles jouent à avoir un bébé dans leur ventre.

— Voici un livre que vous pourrez lire avec elles. Ça vous aidera à amorcer la discussion avec vos cocottes.

Malgré son chagrin évident, Olivier continue de prendre la suite des choses en main. Il me ramène à la maison pour que je puisse me plonger dans un bain chaud pendant qu'il récupère les filles à la garderie.

En tournant le coin de la rue, j'aperçois Josiane, tout sourire, sur le perron de notre maison: elle attend l'enveloppe pour terminer le gâteau censé révéler le sexe de notre bébé. Je réalise que nous n'avons même pas pensé à le demander au médecin. Mais ça n'a plus vraiment d'importance.

Oh! mon Dieu! Oui! Ça en a une, si on veut lui donner un prénom.

Lorsque la voiture avance dans l'entrée, Josiane remarque que quelque chose ne va pas. Son sourire la quitte. Elle marche vers la voiture d'un pas lent. Je me précipite dans ses bras et je m'effondre de nouveau.

— Je te la confie pendant que je vais récupérer les filles, réussit à dire Olivier, la voix éraillée.

Je l'attrape par la main et je lui lance un cri du cœur avant qu'il reparte:

— Fais attention à toi. J'ai besoin de toi.

— Promis, ma belle.

Je réunis le peu d'énergie pour confirmer à Josiane ce qu'elle a déjà compris.

— Le cœur bat plus. Il bat plus, dis-je, anéantie.

— Pleure, ma chère amie. Je suis là. Pleure. C'est tout ce qu'il y a à faire en ce moment.

Josiane me fait couler un bain. Pendant que je pense mourir au fond de ma baignoire, mon amie prépare le souper pour Florence et Charlotte, qui doivent manger malgré les circonstances. Elle va rester avec les filles jusqu'à ce qu'on ressorte de l'hôpital. Pas question de demander à Monique, elle pourrait nous sortir quelque chose comme «un de perdu, dix de retrouvés». Une chance que Josiane est là.

Je sors de la salle de bain au moment où Florence et Charlotte arrivent. À les voir descendre joyeusement de la voiture, je comprends qu'elles ne se doutent de rien. Je retiens mes sanglots jusqu'à ce qu'on se retrouve tous entassés sur le sofa. Olivier assure encore avec les filles.

— On voudrait lire un livre avec vous deux. Il raconte une histoire un peu triste, mais il va nous aider à vous expliquer ce qui se passe dans le ventre de maman, dit doucement Olivier.

Une fille assise sur chaque cuisse, il entame la lecture du livre. Mes larmes coulent en silence sur mes joues durant tout le récit. Olivier referme la dernière page et se racle la gorge.

— C'est comme le bébé dans le ventre de maman. Il est mort aussi. Comme dans le livre.

Florence se tourne vers moi, les yeux paniqués.

— Maman? C'est vrai?

Les trémolos dans sa voix m'empêchent de conserver la contenance que j'avais réussi à garder jusque-là. Je hoche la tête. Je place les mains sur mon visage pour cacher le flot de larmes qui jaillissent de mes yeux bouffis.

— Papa, c'est pas vrai! C'est méchant. Je l'aime pas, ce livre-là! crie Florence.

— Je suis désolée, mon poussin. Moi aussi, j'ai de la peine. C'est normal, tu as le droit d'être triste ou fâchée.

Je la prends dans mes bras pour qu'elle puisse déverser sa tristesse et je la berce tendrement.

— Papa, est-ce que je peux avoir du jus? dit notre petite Charlotte avec sa belle naïveté, malgré le drame que nous vivons.

Josiane, qui cuisine le repas, lui apporte le gobelet demandé et repart incognito. Florence se défait de mon étreinte, les yeux rougis, elle me demande si elle peut faire un dessin pour le bébé.

— C'est une bonne idée, ma princesse. Aimerais-tu que je le lui donne quand je vais le voir?

Sans trop comprendre, elle acquiesce. Josiane sert le souper. Je ne parviens pas à manger. Ma tête veut se fendre en deux. Un lourd silence prend toute la place à table. Florence brise soudainement la glace:

— Je pleure pas, mais j'ai de la peine quand même.

Mon regard exténué croise celui de Josiane. Elle lui passe une main dans les cheveux et la réconforte:

— Tu sais ce qu'on va faire, ce soir? Je vais vous lire une belle histoire de princesses avec des brillants et on va dormir toutes les trois dans le lit de papa et maman.

Florence hoche piteusement la tête pour signifier que cela lui convient.

OceanofPDF.com

Après avoir aidé Josiane à terminer la routine du soir de nos deux cocottes ébranlées, on part pour l'hôpital comme des condamnés vers la potence. Engourdis par le chagrin de laisser nos filles derrière pour aller accueillir notre bébé dans le plus grand des silences, on rejoint Léa. Je tiens le minuscule vêtement qu'elle m'a donné. Ce sera le premier et le dernier de mon bébé... Je m'accroche à ce bout de tissu comme si c'était lui que je tenais.

Léa nous attend comme prévu. Mes épaules s'allègent quand je l'aperçois. Je sais que je peux me reposer sur elle pour me guider dans tout cela. On m'enregistre à l'accueil du département d'obstétrique, puis l'infirmière vient nous chercher. Elle nous salue, pleine d'empathie. Je m'effondre en larmes. Encore. Elle nous dirige dans la salle d'accouchement en marchant doucement, comme si elle ne voulait pas nous brusquer. Je la remercie dans ma tête. Comment vais-je y arriver?

Ce n'est que trente minutes plus tard que la médecin et sa résidente viennent installer le médicament servant à déclencher l'accouchement. Je suis épuisée, j'ai mal à la tête, mes yeux chauffent. On déploie ensuite un lit de camp à côté de moi pour Olivier. Comme le médicament peut prendre

jusqu'à douze heures pour agir pleinement, on envoie notre sage-femme se reposer. La première partie de sa mission est accomplie.

— Quand tu commenceras à sentir des petites contractions, ça peut ressembler à des crampes menstruelles, appelez-moi, dit affectueusement Léa.

— Promis. Merci.

On se serre dans les bras l'une de l'autre et elle quitte l'hôpital. À voir ses yeux, elle aussi est ébranlée, mais elle reste forte et professionnelle.

Même s'il a sa propre couchette, Olivier s'allonge avec moi dans mon lit. Nous pleurons, enlacés, pendant un long moment. Je niche le vêtement de mon bébé dans mon cou. Je veux y mettre mon odeur pour le rassurer dans son ultime voyage. C'est ma dernière nuit avec lui dans mon ventre. Je flatte cette rondeur qui disparaîtra dans quelques heures. C'est inhumain! J'ai mal à l'âme. Mes yeux sont dans un tel état de surchauffe que je prierais n'importe qui de me lancer un seau d'eau froide en plein visage. Les minutes avancent au ralenti, me torturant davantage.

Olivier semble dormir dans le lit de camp qu'il a regagné vers 1 h du matin. Je n'arrive pas à m'assoupir une seule seconde. J'espère secrètement encore sentir un coup dans mon ventre, qui prouverait que les médecins se sont trompés.

Notre infirmière passe doucement la tête dans la porte vers 4 h. Quand elle s'aperçoit que je ne dors pas, elle vient me voir. Après avoir vérifié comment j'allais et m'avoir apporté une débarbouillette fraîche pour mes yeux, elle m'informe de la panoplie de tests sanguins et urinaires que je dois effectuer quand je me sentirai prête. Je l'invite à procéder dès maintenant, car il m'est impossible de me reposer. Elle commence par prélever les dix-sept fioles sanguines qui serviront à différents tests dans l'espoir de trouver des réponses à l'inimaginable qui s'est produit au creux

de mon ventre. Des réponses qui pourraient ne jamais venir, m'a-t-on avertie. Des réponses qui pourraient m'accuser d'être la meurtrière de mon bébé. Ça, on ne me l'a pas dit. Je me suis jetée moi-même dans le box des accusés. Évidemment, je ne serais jamais jugée devant un tribunal, mais ma conscience pourrait me faire vivre un véritable enfer. Malgré tout, je dois savoir. C'est viscéral.

Lorsque je me lève pour me diriger vers la salle de bain, un liquide chaud coule entre mes jambes. Je panique. Olivier, qui somnolait, se redresse soudainement, alerté par mon cri étouffé. Je n'ai pas encore appelé ma sage-femme, malgré les quelques crampes ressenties plus tôt; je me disais que cela ne pouvait pas aller aussi vite. L'infirmière me confie que l'accouchement peut s'accélérer à partir de maintenant.

Bien qu'on soit encore la nuit, Léa arrive dans la chambre vingt minutes après l'appel d'Olivier. À son arrivée, mes contractions sont légères, mais présentes. Du liquide coule de plus en plus. Même si je suis là pour ça, je panique à l'idée que le moment est venu. Léa et Olivier me tiennent chacun une main et m'accompagnent pendant l'accouchement. La douleur est émotionnelle plus que physique. Je pleure entre chaque contraction qui me rapproche toujours un peu plus de la rencontre.

Mon bébé d'amour naît trente minutes plus tard dans un silence monastique. La médecin et la résidente l'installent sur la table. Elles doivent l'examiner avant de le déposer dans mes bras. C'est la procédure. Pourquoi agir ainsi étant donné qu'il est mort? Je n'ai pas la force de les questionner.

L'infirmière emmaillote rapidement notre bébé et nous demande si nous sommes prêts à le voir. Nerveux, nous acquiesçons.

L'infirmière s'approche et le dépose dans mes mains plus que dans mes bras. J'avais instinctivement fermé les yeux. J'appréhende le moment de le regarder. Vais-je détourner le regard? Serai-je dégoûtée par l'aspect de mon

bébé? J'ai si peur de ma réaction. Une mère n'est-elle pas censée aimer inconditionnellement son enfant? Léa, qui sent mon hésitation, m'accompagne. Le silence d'Olivier m'inquiète. Il regarde le sol.

— Est-ce que tu voudrais que je vous le décrive avant de le voir? nous offre Léa.

Je hoche la tête en signe d'approbation.

— Votre bébé a un petit duvet sur la tête, son visage et son corps sont entièrement formés. Il a l'air paisible.

Cette dernière phrase m'aide à ouvrir les yeux. Dès que je le vois, un mélange d'émotions m'envahit: je passe de l'amour infini devant ce petit être parfait à l'incompréhension totale de l'avoir perdu dans la même seconde. Notre bébé est magnifique. Tout y est: sa petite tête avec ses yeux clos, son nez, sa bouche; ses mains avec ses doigts si fins, son thorax avec toutes ses petites côtes. Il a en effet l'air paisible. Mais comment peut-on tenir un bébé si parfait... et inanimé? Je donnerais tout ce que je possède pour l'entendre pleurer, le voir ouvrir les yeux, bâiller avec sa petite bouche, le voir chercher maladroitement mon sein. Il dort pourtant d'un sommeil éternel. Il ne pourra jamais m'entendre lui dire que je l'aime. Mon bébé ne pourra jamais sentir la douceur de nos caresses ni la barbe de son papa qui pique quand il lui fait des pets de bedaine. Il ne pourra jamais recevoir les bisous de ses sœurs. Je ne pourrai jamais entendre son premier rire, le voir faire ses premiers pas ni même m'inquiéter la nuit parce qu'il fait de la fièvre. Je serais prête à assumer plusieurs nuits blanches consécutives pour vivre tout cela avec lui. Dévastés, nous l'examinons avec tendresse jusqu'au bout de ses orteils, pendant plusieurs minutes. Je passe de l'amour infini au goût de hurler de rage devant cette mort aussi prématurée qu'injuste. Je viens de perdre à tout jamais ma naïveté envers la maternité. Je suis allée à l'église pendant toute mon enfance avec des

parents qui m'ont encouragée à être une bonne personne afin de gagner ma place au paradis. Et là, je vis l'enfer sur terre. Elle est où, la protection que ma bonne conduite devait m'apporter? Je n'ai pas été assez gentille avec mon entourage? Je me flagelle. J'ai besoin de comprendre l'incompréhensible. Olivier pleure à chaudes larmes avec moi. C'est la deuxième fois que je le vois dans cet état. La première remonte à la mort de son père.

— Quand vous serez prêts, vous pouvez ouvrir la couverture davantage afin de découvrir son sexe, nous suggère Léa.

Cela nous était sorti de la tête.

Nous avons un fils. Nous sommes encore une fois à la frontière entre deux émotions contradictoires: fascinés par notre garçon et dégoûtés par cette épreuve que nous devons vivre. L'incompréhension, le sentiment d'injustice nous transcendent à nouveau...

Olivier rompt le silence:

— Émilie, penses-tu qu'on pourrait le nommer Thomas en l'honneur de mon grand-père? C'était aussi le deuxième nom de mon père, alors on pourrait offrir cette tradition familiale à notre fils.

— C'est vraiment une belle idée. Thomas, c'est un si joli prénom. Ça lui va très bien.

— Je peux le prendre?

— Bien sûr, dis-je en lui tendant avec douceur notre fils.

— Bonjour, mon beau Thomas, murmure Olivier avec amour.

Olivier s'installe dans la chaise et berce Thomas. Pendant plusieurs minutes, Olivier s'adresse à son fils. Il lui parle de lui, de Florence et Charlotte, de moi. De tout ce qu'il aurait aimé faire avec lui au fil des années. Du fait qu'il ressemble à ses sœurs. Des voyages qu'il aurait voulu faire avec lui. Des livres qu'il aurait voulu lui lire. Des cours de conduite

qu'il aurait pu lui donner, à condition de ne jamais conduire de moto. Je comprends.

J'assiste à un monologue surréel, où la relation père-fils qu'Olivier dépeint avec tant d'amour n'existera jamais à travers les yeux de Thomas. Le paradoxe de la beauté de son discours se mélange aux larmes douloureuses qui roulent sur ses joues, ce qui me transperce le cœur. C'est l'un des moments d'intimité les plus intenses de ma vie de couple avec Olivier. J'ai l'impression d'avoir accès à quelque chose d'à la fois unique et éphémère.

Sans qu'on le réalise vraiment, le matin est arrivé. Le soleil est au rendez-vous, mais pas le bonheur. Un tsunami vient de nous renverser. Je me sens comme si je traversais un village décimé par la tempête du siècle et dont nous serions les seuls survivants. La désolation de la destruction totale. Je vis le pire jour de ma vie.

Avant le changement de garde, l'infirmière passe nous voir pour la dernière fois avant de quitter l'hôpital. Léa en profite aussi pour nous laisser en famille. On tente de les remercier du plus profond de notre cœur: elles ont été d'une aide inestimable. Leur empathie pendant cette nuit cataclysmique est un baume pour le deuil horrible que nous vivons. Nous sommes tellement reconnaissants. À voir les yeux humides de l'infirmière et de notre sage-femme, je constate à quel point elles sont chamboulées. Elles nous embrassent avant de partir et nous assurent qu'elles penseront souvent à nous au cours de la journée. On se doute que ce ne sont pas des situations faciles pour le personnel soignant et qu'elles repartent sûrement avec un sentiment d'impuissance. Pauvres elles. Je ne voulais pas ruiner leur journée.

L'infirmière qui prend le relais est tout aussi aimable. Elle nous explique le protocole d'accompagnement offert sans aucune pression aux

parents endeuillés: cela va de la rencontre avec la travailleuse sociale à la prière avec un agent de pastorale. On nous informe aussi de notre droit à demander une autopsie et du fonctionnement pour le rapatriement du corps de notre bébé par un salon funéraire. L'infirmière nous annonce qu'elle va nous remettre une boîte à souvenir contenant, entre autres, différentes ressources que nous pourrions contacter au besoin. Elle nous offre aussi de prendre les empreintes des pieds et des mains de notre ange, ce qu'on accepte.

Étant donné que Mylène m'en a parlé, je me risque à poser une question qui me tenaille depuis un moment:

— Est-ce qu'il y a un service de photographie?

— Pas ici, malheureusement. Mais n'hésitez pas à utiliser votre cellulaire pour garder de précieux souvenirs de votre trésor.

L'infirmière lui jette un regard plein de tendresse avant de se diriger vers la porte. Ce geste si anodin me réchauffe le cœur. Mon enfant existe pour le personnel soignant, malgré le fait qu'il soit mort. Cela fait une énorme différence dans mon malheur. J'avais très peur d'être jugée par ma demande, mais je ressens au contraire une grande ouverture. Avant qu'elle passe le seuil de notre porte, je me lance:

— Est-ce qu'on pourrait demander à une amie photographe de venir? Je sais qu'elle a déjà accompagné des parents endeuillés, alors j'aurais aimé que...

— Oui, simplement me donner son nom pour que j'informe l'accueil de la laisser passer.

Olivier prend tout de suite le relais et téléphone à Mylène. Pendant ce temps, je dépose délicatement Thomas sur mon lit. J'ouvre avec précaution la boîte blanche décorée d'un ruban turquoise remise par l'infirmière. Mes

yeux se dirigent directement sur les bracelets d'hôpital qui s'y trouvent. Ce sont ceux que portent les parents et le bébé, d'habitude, après la naissance. Le nom de notre bébé et sa date de naissance sont inscrits sur chacun d'eux. J'explose de chagrin en recroquevillant mes jambes sur ma poitrine. Je sens alors la main chaude et réconfortante d'Olivier dans mon dos, pendant qu'il termine la discussion avec Mylène.

Complètement vidés, mais le cœur gonflé d'amour, on passe l'avant-midi à le garder au creux de nos bras et à lui dire qu'on l'aime. On pleure. On somnole. On pleure encore. On l'habille avec le petit vêtement qu'on a choisi pour lui. Je sens ses cheveux. Je l'embrasse. Je pose sa main miniature sur mon doigt. J'aurais tant voulu qu'il le serre si fort au creux de sa main de nouveau-né. Mais il ne bouge pas.

— C'est irréel. On dirait que je m'attends toujours à ce qu'il se mette à pleurer, à bouger. Mais il est si petit.

— Pareil pour moi. Je comprends pas pourquoi! Pourquoi on doit vivre ça?

Nous sommes enlacés lorsque Mylène arrive. Je me remets à pleurer comme une Madeleine. Mylène s'assoit avec précaution à côté de moi et me flatte les cheveux. Ses yeux sont humides. Je me sens mal de lui infliger cela.

— Je suis sincèrement désolée que vous viviez un tel drame. Comment s'appelle votre beau trésor?

— Thomas, dis-je en redirigeant mon regard vers mon fils qui repose dans les bras d'Olivier.

— C'est un prénom magnifique. Vous savez que les Thomas sont reconnus pour leur grande loyauté envers leur famille? Je suis certaine qu'il veillera sur vous.

— J'étais pas au courant, dit Olivier. Mon grand-père s'appelait Thomas. Et c'est tellement vrai. Il a toujours été présent pour nous. Comment sais-tu ça?

— Oh! c'est un nom que j'aime beaucoup, alors j'ai regardé la signification!

— Merci. Ces petites informations me réchauffent le cœur.

— On va y aller à votre rythme. Aussi douloureux soit-il, c'est votre moment.

— Merci, Mylène. Merci vraiment, lui dit Olivier.

Mylène passe environ une heure avec nous à faire plusieurs clichés. Avant de repartir, elle nous demande si elle peut nous téléphoner régulièrement pour prendre des nouvelles. C'est tellement bien de sa part. Elle est parfaite dans cette épreuve. Sans doute plus que si les rôles avaient été inversés. C'est les yeux rougis qu'elle quitte la chambre après avoir pris le temps de déposer doucement sa main sur la tête de notre petit Thomas. Pauvre elle, qu'est-ce que nous lui avons imposé?

Après avoir suivi toutes les étapes du protocole, puis signé les papiers pour l'autopsie et le salon funéraire, l'heure des adieux arrive. L'infirmière nous demande de la prévenir quand nous serons prêts. Devant mon regard atterré, elle nous laisse une dernière fois notre intimité.

Ma mâchoire se crispe. Ma gorge se noue. Mon corps tremble. Je ne peux pas lui dire adieu. Je suffoque.

— Comment on va faire, Olivier? C'est comme ça que ça se termine? Vraiment? J'y arriverai pas.

Olivier dépose Thomas entre nous. Il place ses mains à la base de ma nuque et encadre mon visage avec ses pouces. Il colle son front contre le mien et me dit:

— Honnêtement, je sais pas comment on va passer à travers ça, mais on va le faire ensemble. Un jour à la fois.

Je viens pour protester, mais il ajoute:

— On doit y arriver. Pour Florence et Charlotte. Pour nous. Parce que je t'aime.

Il marque une pause. Il reprend son souffle afin de contrôler l'émotion qui l'étrangle:

— Je suis tellement désolé d'avoir insisté pour agrandir notre famille. Sans moi, tu aurais pas eu à vivre tout ça.

Je m'aperçois qu'il en a lourd sur le cœur.

— Oh! mon pauvre chéri! Il y a rien de tout cela qui est ta faute.

Je me dégage de son étreinte et je le fixe droit dans les yeux.

— Quand on décide de faire un bébé, c'est jamais un compromis. On doit le faire à deux ou pas du tout. Pense pas que tu m'as forcé la main. Je le voulais autant que toi, ce petit bout d'chou, dis-je, les lèvres tremblantes.

Je vois dans son regard que j'ai réussi à le rassurer.

Olivier disparaît de la chambre et revient avec l'infirmière. J'emmailote notre petit Thomas pour la dernière fois. Olivier arrête mon geste. Avec des ciseaux qu'il a sûrement demandés à l'accueil obstétrical, il coupe une minuscule mèche de cheveux de Thomas et la met dans un contenant. Nos larmes jaillissent. Même l'infirmière semble touchée de voir la minutie d'Olivier. J'en ai le souffle coupé. Nous embrassons Thomas à tour de rôle et je le dépose avec douceur dans cette boîte blanche qui me semble si austère. J'y ajoute tendrement le dessin que m'a remis Florence pour le bébé. Mes gestes sont lents. Comme si je tentais de gagner du temps. Pourtant, le temps s'est déjà arrêté depuis plus de vingt-quatre heures, quand on m'a annoncé que je repartirais les bras vides après mon accouchement. Je ne pourrai jamais plus le bercer, alors chaque seconde

passée en sa présence compte à mes yeux. On ferme le couvercle en tremblant.

Olivier et moi restons dans la chambre d'hôpital, affligés, en regardant l'infirmière quitter la pièce comme si elle venait une nouvelle fois de nous arracher le cœur de la poitrine.

OceanofPDF.com

Dans le stationnement, la torture se poursuit. Plus on approche de la voiture, plus Olivier devient hésitant. En fait, il se souvient avant moi que nous sommes garés dans un emplacement réservé aux femmes enceintes et aux jeunes familles. Mon souffle se coupe quand je le réalise. Je tente de contenir jusque dans l’habitable le flot de larmes qui veut jaillir. Nous nous apprêtons à monter, quand une dame dans la cinquantaine remarque ce qui lui semble être l’injustice du siècle. Fumant une cigarette devant l’entrée de l’urgence, elle se dirige vers nous.

— Franchement! On est pas au centre commercial, ici. On est à l’hôpital. Il y a des femmes en pleines contractions qui viennent accoucher tous les jours. Ce serait aimable de leur laisser la place la prochaine fois.

Olivier, furieux, s’approche de la dame, qui a un mouvement de recul devant sa détermination. Je n’ai pas la force d’intervenir.

— Et il y a des bébés qui meurent dans le ventre de leur mère, dit-il les dents serrées. La moindre des choses serait qu’on se fasse pas attaquer alors qu’on vient de déposer notre bébé dans un cercueil.

La dame reste bouche bée. Lorsque son regard croise le mien, dont l’expression transcende la douleur, elle comprend qu’Olivier lui dit la vérité. Le visage livide, elle se confond en excuses, les yeux remplis de

larmes. On quitte le stationnement sans rien ajouter. J'espère qu'elle va passer une journée horrible. Sauf que, dans son cas, elle s'en sera remise dès le lendemain.

À notre retour à la maison, les enfants sont couchées. Josiane nous accueille en chuchotant. Son regard est compatissant, mais elle ne cherche pas à me prendre dans ses bras. La beauté de notre relation, c'est qu'elle me devine sans que j'ouvre la bouche. J'ai l'impression que mon corps a été roué de coups durant les dernières vingt-quatre heures et je n'ai aucune envie d'avoir un contact physique. Je vois qu'elle le sait.

Je vais embrasser dans leur sommeil chacune de mes deux cocottes que j'avais hâte de retrouver. Florence a apporté une poupée dans son lit et l'enlace pendant son repos, ce qui m'émeut. Charlotte dort paisiblement avec son doudou et son lapin.

Mes trésors! Je suis tellement désolée. Je ne serai pas une maman à la hauteur pour quelques jours.

Nous donnons congé à Josiane sans savoir comment la remercier.

— Je t'écris demain. Je vais respecter ton rythme. Je veux pas être envahissante, mais je suis là, d'accord? Je serai toujours là pour toi. Et pour Oli. Et pour les filles, me dit doucement Josiane.

— Merci, dis-je en laissant de grosses larmes rouler sur mes joues.

Après plus de trente-six heures sans sommeil, je prends le relaxant que m'a donné la gynécologue et je m'effondre dans mon lit en pleurant les dernières larmes qu'il me reste. Recroquevillée, je sombre dans un sommeil profond fabriqué artificiellement par les médicaments.

Quand je me réveille, il est midi. J'entends des bribes de conversation dans la cuisine. Florence et Charlotte semblent faire de la pâte à modeler, et Olivier discute au téléphone. En m'approchant, je comprends qu'Olivier fulmine contre sa mère, même s'il tente de ne pas parler trop fort:

— Franchement, maman! Émilie a pas envie d'entendre toutes les histoires de fausses couches de ton entourage. Elle veut vivre le deuil de notre bébé sans sentir qu'on minimise ses sentiments parce qu'elle est pas la seule au monde à traverser ça ou qu'elle va s'en remettre parce qu'unetelle a eu un autre bébé après sa fausse couche!

Quelques secondes de silence semblent indiquer que sa mère lui répond quelque chose avant qu'Olivier reprenne:

— Tu sais quoi, maman? Je vais raccrocher, sinon je vais dire des méchancetés que je regretterai pas, mais pour lesquelles tu vas t'attendre à ce que je m'excuse. Alors bye! On se parlera quand le gros bon sens sera passé chez toi.

Furieux, il raccroche. En me voyant, il a un regard compatissant.

— Oh non! je suis désolé que tu aies entendu! Ma mère m'a appelé dix fois depuis hier, alors j'ai pas eu le choix de répondre.

— C'est correct.

Je n'ai pas l'énergie pour gérer cela en ce moment. Après quelques secondes de silence, je dis:

— Oli?

— Oui, ma puce?

— Je déteste ta mère.

— Je te comprends. Tu as le droit. Je suis très fâché, moi aussi. Mais on va se concentrer sur nos filles, OK?

— OK.

Je lui demande, sur un ton sarcastique:

— Tu penses qu'elle va appeler mes parents pour leur offrir ses condoléances, cette fois? Comme c'est elle qui le leur a appris ma grossesse, elle pourrait aussi se charger de leur communiquer le décès de

notre bébé. Ah! pis je m'en fous! Qu'elle fasse donc ce qu'elle veut. Ça m'évitera d'appeler mes parents pour le leur annoncer.

La lumière du soleil m'empêche de garder les yeux ouverts. L'odeur du café m'agresse. Le voisin décharge sa voiture de ses sacs d'épicerie.

La vie continue, et ça me lève le cœur.

J'ai besoin d'une douche.

Florence et Charlotte sont silencieuses depuis mon arrivée dans la cuisine. Je rassemble l'énergie qu'il me reste pour aller les embrasser. Charlotte m'offre alors sa poupée préférée avec toute la candeur de ses presque trois ans. Florence me remet un nouveau dessin. Elle a reproduit notre famille. Son petit frère Thomas s'y trouve aussi. C'est émouvant, mais je suis sur le pilote automatique.

— Merci, les filles. Maman revient bientôt.

Je me douche et je me recouche. Ce n'est qu'à 15 h, quand Léa arrive à notre domicile pour faire le suivi post-partum, que je me relève. C'est la pratique habituelle des sages-femmes: elles viennent à la maison pratiquer les examens aux jours un, trois et cinq pour le bébé et la maman.

Ici, il n'y a que moi.

Ça me fait toutefois du bien de ventiler avec elle en grignotant l'assiette de fruits et de craquelins qu'a préparée Olivier. Je sens que Léa aussi a besoin de discuter de ce qui s'est passé. Elle accompagne uniquement les grossesses jugées sans risque, alors j'imagine que ce genre de drame est plus rare pour les sages-femmes que ce que peuvent voir les médecins. Quand Léa quitte la maison, je suis plus sereine.



Chaque matin est pénible. J'ai l'impression de recommencer mon cheminement à zéro.

Un jour à la fois, Émilie.

Lundi arrive enfin! Les filles iront à la garderie, ce qui me permettra de me retrouver seule avec Olivier.

Dès qu'il va les conduire, je m'installe au salon réchauffé par le soleil dont les rayons filtrent à travers le store à demi fermé. Je veux composer une lettre à mon fils et la déposer avec son corps pour la crémation. J'écris d'un seul trait:

À Thomas, mon petit trésor,

Nous voulons prendre ce moment pour te dire d'abord que nous t'aimons énormément. Ton trop court passage dans nos vies est gravé à tout jamais sur le cœur de ton papa, ta maman, Florence et Charlotte.

Je veux prendre le temps de te parler de notre famille... ta famille, afin que tu nous connaisses un peu mieux.

Ton papa est un homme extraordinaire. Il aurait pris soin de toi avec douceur. C'est un papa affectueux qui aurait toujours été à tes côtés pour jouer, t'écouter, te rassurer, te conseiller, t'accompagner dans tout ce que tu aurais vécu. Tu l'aurais adoré! Il t'aurait fait découvrir le vélo, la course... Il t'aurait aussi impliqué dans la préparation des gâteaux d'anniversaire. Il aurait été présent à chaque étape de ta vie, de petit garçon à homme. Il aurait pris tellement de photographies de tes sœurs et toi que nous aurions manqué de temps pour toutes les classer. Il aurait assisté à chaque spectacle scolaire, car il sait que ce sont des moments précieux.

Tes deux sœurs, Florence et Charlotte, sont deux petites filles pétillantes qui t'auraient fait rire aux éclats et t'auraient enseigné plein

de choses, dont l'art de bricoler et de faire parler les poupées. Elles sont aussi très protectrices et t'auraient défendu devant les petits malheurs de la vie. Elles t'auraient déguisé en princesse, maquillé et coiffé. Vingt ans plus tard, on aurait ri de ces moments loufoques immortalisés en photo.

Et moi, ta maman, j'aurais pris le plus grand soin de toi. Tu aurais été un petit garçon comblé d'amour. Je t'aurais pris dans mes bras chaque fois que tu l'aurais demandé, et ce, peu importe l'heure du jour ou de la nuit. Peu importe ce que les gens disent, je ne t'aurais pas laissé pleurer. Car on ne nourrit pas des caprices en donnant de l'amour lors des crises de larmes d'un bébé, on sème la confiance de se savoir toujours protégé. Je t'aurais allaité. Je t'aurais porté en écharpe contre mon cœur pour te consoler et pour te faire découvrir le monde en portage. Cela n'aurait été que le début de notre relation mère-fils. J'aurais tant aimé découvrir le petit garçon et l'homme que tu serais devenu.

Aujourd'hui, même si c'est difficile, je suis contente de te pleurer, car au-delà du chagrin, cela veut dire que je t'aime très fort, mon petit Thomas.

Veille sur tes sœurs, ton papa et moi, s'il te plaît. Papa et moi allons toujours nous souvenir de la date à laquelle nous avons fait ta rencontre. Après ta naissance, nous avons bien pris soin de passer du temps avec toi. Ce sont des souvenirs que nous allons chérir toute notre vie.

Comme tes sœurs n'ont pas eu la chance de te rencontrer, je joins ces dessins qu'elles t'ont faits. Aussi, cette rose blanche que je dépose près de ton corps a reçu les bisous de tes deux sœurs. Elles auraient tant aimé t'embrasser et te câliner. Chaque année, quand tu verras une

fleur blanche orner la table de la cuisine, tu sauras que j'honore ta douce mémoire.

Nous t'aimons tant.

Papa, maman, Florence et Charlotte xxxx

Après la douloureuse écriture de ma lettre, je m'endors d'épuisement. À mon réveil, je suis déboussolée. Olivier est assis par terre, une main dans les cheveux, ma lettre dans l'autre. Nous restons muets, tous les deux, le ventre noué d'incompréhension devant la tragédie que nous vivons depuis trois jours. On ne dialogue pas beaucoup depuis l'accouchement.

La sonnette retentit. Olivier se relève au ralenti, comme si son corps pesait deux fois son poids. Un livreur tend un bouquet de fleurs à Olivier, qui le récupère sans sourire. En automate, je suis ses mouvements des yeux. Lorsqu'il fouille dans les armoires de la cuisine à la recherche d'un vase, je remarque pour la première fois que trois autres bouquets sont déjà exposés. La carte jointe est signée par la direction du cégep, qui nous transmet ses condoléances. J'avoue ne pas avoir eu la force d'informer ma directrice. Josiane s'en est sûrement chargée. J'ai droit à un «congé de maternité» de dix-huit semaines, alors qu'Olivier n'a droit à... rien. Cela me rend malade pour lui, pour nous, pour Thomas. Il prendra une semaine de vacances pour rester à mes côtés... et passer à travers cette épreuve. Si peu de reconnaissance pour le deuil vécu par le papa... Je suis dégoûtée.

Je branche alors mon cellulaire, dont la pile est complètement déchargée. J'attends qu'il s'ouvre pour remercier ma directrice et l'informer officiellement de mon absence. J'ai plusieurs notifications de textos et d'appels manqués, dont certains remontent au matin de l'échographie. Antoine me souhaitait une belle rencontre avec mon bébé en réitérant qu'il était désolé de ne pas y être – Mylène l'avait de toute évidence informé de

la situation, car les derniers messages d'Antoine sont empreints d'empathie. Le matin de l'échographie, Josiane m'a aussi envoyé plein de messages qui m'auraient bien fait rire si mon bébé avait toujours été dans mon ventre. Je supprime le tout avec rage, comme si cela allait effacer le drame qui vient de s'immiscer dans nos vies.

Pendant que je tente d'oublier l'horreur des derniers jours, ma mère m'envoie une demande d'appel FaceTime. Je sursaute et je lâche un juron. Je ne veux pas répondre avec ma tête en état de décrépitude avancée, mais, à mon grand désespoir, je le fais par mégarde. Non, mais qu'est-ce qu'elle a à toujours souhaiter me voir quand elle m'appelle?

— Oh! mon Dieu, Émilie! Est-ce qu'il y a quelqu'un de mort? sursaute-t-elle en apercevant ma chevelure indomptée, mes yeux bouffis et mes cernes creusés par les pleurs incessants.

Je reste stoïque, avec une boule dans la gorge. Mon pouls s'accélère.

— Émilie! Tu m'inquiètes. Réponds-moi.

Olivier vient heureusement à mon secours en me prenant le téléphone des mains. J'entends des bribes de la conversation.

— Écoute, Sylvie. Notre bébé est décédé en fin de semaine. On va avoir besoin de temps avant de pouvoir en parler.

Ma mère, toujours aussi directe:

— Comment allez-vous le sortir de là?

Olivier répond calmement:

— Émilie a dû accoucher dans la nuit de vendredi à samedi.

Quelques secondes de silence sont inhabituelles pour ma mère, ce qui montre son malaise.

— Oh! OK! Mes condoléances.

Elle rebondit aussitôt dans ses souliers habituels:

— Est-ce qu’il y a des funérailles dans ce temps-là? J’ai bien peur qu’on puisse pas venir maintenant, les prix des billets d’avion sont exorbitants. Mais, promis, on ira faire les boutiques quand on sera de retour au Québec. Ça va lui changer les idées. Ah oui, je sais! On pourrait aller se faire masser dans le nouveau centre de santé proche de la maison! Nicole est allée la semaine passée et elle a adoré les soins donnés par le beau Martin.

Comment peut-elle penser à me proposer ce genre d’activités? Pourquoi pas aller nager avec les dauphins pendant qu’on y est? Est-elle à ce point naïve pour ne pas sentir la détresse qui m’habite? J’ai mal à l’âme. Je veux crier toute ma rage qu’on m’ait enlevé le droit de bercer mon bébé et de le voir grandir au sein de notre famille, et elle me propose d’aller magasiner? J’enfonce ma tête dans le coussin du sofa, en proie à une fureur que je n’ai jamais connue auparavant dans ma vie.

— Je crois pas qu’Émilie ait envie de sortir en ce moment. On va y aller lentement. La guérison risque d’être longue, dit Olivier avec beaucoup plus de calme que si c’est moi qui avais eu le téléphone entre les mains.

— Un jour à la fois, comme on dit. Embrasse les petites pour moi, dit-elle avant de raccrocher.

Olivier dépose mon cellulaire sur le sofa et vient me serrer très fort dans ses bras. Cinq minutes plus tard, mon père m’appelle. Olivier en profite pour aller récupérer les filles à la garderie. Je réponds, car je ne pense pas avoir déjà eu la chance que mon père prenne ce genre d’initiative. Il est habituellement l’ombre de ma mère et il la suit dans son sillage.

— Bonjour, ma chouette.

— Allo, papa.

— Écoute, je suis pas très doué dans ces affaires-là, mais je veux que tu saches que je suis là si tu as besoin de quelque chose. Ma sœur, ta tante Gisèle, a déjà perdu ses jumelles à six mois de grossesse. C’était il y a

quarante ans, mais je me souviens à quel point elle a été dévastée. Je... j'ai... je sais que...

Devant le malaise de mon père, je l'aide en enchaînant à sa place:

— Papa, merci. Juste ton appel me fait du bien.

— En tout cas, mes condoléances. C'est un garçon ou une fille?

— Un garçon. Nous l'avons appelé Thomas.

Je suis touchée que mon père prenne le temps de me poser cette question. J'ai l'impression que mon bébé a existé pour lui.

— Je vais aller allumer un lampion pour ton Thomas. Prends soin de toi.

Je n'ai jamais vu mon père aussi chamboulé.

— Je vais essayer, dis-je en retenant mes larmes.

— Ah! et t'as le droit de dire à ta mère que t'as pas envie de faire les sorties qu'elle t'a proposées! C'est pas pour mal faire. Elle devient verbomotrice pour cacher son malaise. Si t'as besoin de nous, on saute sur le premier vol, chuchote-t-il. C'est pas un billet d'avion qui va m'empêcher de voir ma fille.

— Merci, ça me touche beaucoup que tu m'aies appelée, mais j'aimerais vraiment être seule en ce moment.

— Je comprends ça.

Un ange passe.

— Papa?

— Oui.

— Voudrais-tu construire une cabane à oiseaux avec Florence et Charlotte quand tu vas revenir au Québec?

— Oui, répond-il en s'éclaircissant la voix. Oui, ma Milie. Avec plaisir.

Milie. C'est ainsi qu'il m'appelait quand j'étais petite. Ce rapprochement me fait chaud au cœur. C'est tout ce dont j'avais envie: qu'on me pose des questions sur mon bébé afin que je puisse raconter sa

petite histoire, dire son prénom et me souvenir des quelques moments passés avec lui. Lorsque je raccroche, Olivier revient avec nos filles. Charlotte vient me voir avec candeur, son bricolage dans les mains.

— Maman, j’ai fait une baguette magique pour ramener le bébé.

— C’est très gentil, mon cœur, mais ça fonctionne pas comme ça, dis-je en lui flattant le dos.

Je la sens troublée. Olivier me raconte que l’éducatrice l’a trouvée particulièrement sensible aujourd’hui. Elle a fait une crise incroyable chaque fois qu’un autre ami a touché sa poupée préférée.

Avant de me coucher le soir, je serre Charlotte dans mes bras et je caresse sa chevelure bouclée héritée de moi.

— Maman, je suis triste.

Mon cœur se fend devant cette simple déclaration de ma fille à la veille de souffler sa troisième chandelle. Elle est trop petite pour vivre ça.

— Qu’est-ce qui te fait de la peine, ma chérie?

— Je suis triste parce que le bébé est mort. Je peux pas lui faire de bisous ni de câlins.

— Je sais, mon cœur, je sais, dis-je en la serrant très fort dans mes bras.

On s’endort toutes les deux, enlacées. Elle ne sait pas à quel point j’ai besoin d’elle. Je suis censée la rassurer, mais c’est elle qui me fait du bien.

Le jour se lève avec un soleil radieux qui ne va pas avec mon humeur, mais j’imagine que c’est toujours mieux qu’une journée de grisaille. Nous avons rendez-vous au salon funéraire pour déposer la lettre, la rose blanche et faire le choix de l’urne.

Nous avons une heure à perdre entre le moment où nous allons conduire les filles à la garderie et la rencontre avec le directeur du salon funéraire. L’attente me semble interminable. Je n’en peux plus de cette souffrance et de sentir mon cœur dans un étau. Chaque étape me fait mal. Je veux que ça

cesse, je veux retrouver ma vie d'avant. Je veux caresser ma belle bedaine et sentir les coups du bébé dans mon ventre. Je veux me lever quatorze fois dans la nuit pour aller faire pipi, parce que bébé joue au football avec ma vessie. Je veux encore être nauséuse et sans énergie parce que cela voudrait dire que mon bébé est toujours en santé au creux de mon ventre.

Au lieu de cela, une rose blanche dans une main et ma lettre dans l'autre, je suis assise dans le nouveau VUS que nous avons acheté pour y installer en toute sécurité la coquille de notre bébé. Les mouchoirs s'accumulent dans la portière alors que le silence règne dans la voiture.

L'heure est enfin venue de rencontrer le directeur, qui nous accueille avec professionnalisme. Un torrent de larmes se déverse encore. Outre l'urne que nous payerons, le salon funéraire offre gracieusement les services de transport et de crémation. De nombreux partenaires proposent généreusement des souvenirs, comme un collier pouvant contenir les cendres et l'impression de signets mortuaires avec la photo de notre bébé. C'est émouvant de voir la mobilisation de parfaits inconnus pour nous soutenir dans notre deuil.

De retour à la maison, j'erre dans chaque pièce en quête d'un sens à ma vie désormais vide. Dans la tournée, mon regard se pose sur les cartes accompagnant les bouquets de fleurs qui nous ont été livrés. Antoine et Mylène ont écrit: «Nous sommes de tout cœur avec vous. Prenez le temps d'apprivoiser votre peine.» Simon a écrit: «Aucun mot ne soulagera votre tristesse, mais sachez que je suis là pour vous.» Finalement, l'équipe de la clinique d'Olivier nous présente ses condoléances en toute simplicité.

Josiane n'a pas envoyé de fleurs, mais elle m'écrit un petit texto chaque jour pour me montrer son soutien et elle se propose de temps à autre pour emmener les filles en promenade. Mylène et Antoine s'offrent pour nous

cuisiner quelques repas sécuritaires pour les allergies de Florence afin d'alléger nos tâches quotidiennes. Nous sommes bien entourés.



Le dernier rendez-vous de suivi post-partum a lieu à la maison de naissance. Léa me fait venir dans la journée réservée aux rencontres entre les sages-femmes pour m'éviter de tomber sur des patientes; j'apprécie cette délicate attention, car je n'arriverais pas à supporter la vue de la bedaine de la femme enceinte dont le rendez-vous serait avant ou après le mien. Je ne veux pas être témoin de la naïveté avec laquelle elle tiendrait pour acquis le bébé qu'elle porte. Ce n'est pas de sa faute. Elle ne sait pas. Moi non plus, je ne savais pas.

En sortant de la maison de naissance, je réalise que j'ai oublié d'annuler mon rendez-vous avec mon esthéticienne, qui doit avoir lieu en après-midi. Je me force à l'appeler pour qu'elle puisse allouer la plage horaire à une autre cliente. J'aurais préféré tomber dans sa boîte vocale, mais elle décroche après deux sonneries. Je m'excuse d'annuler mon rendez-vous à la dernière minute et je l'annonce pour la deuxième fois: mon bébé est mort. Je pense qu'il n'existe pas de façon plus dramatique de jeter un froid dans une conversation. Je coupe court à ses condoléances et je raccroche. Et, dans la foulée, j'appelle le service de radiologie de l'hôpital pour annuler l'échographie de croissance de vingt-huit semaines. Ça devrait être plus facile.

— C'est fait. Pour quelle raison vous annulez? me demande la réceptionniste.

Sérieusement? Cela ne pouvait pas être simple. J'annule et c'est tout. Il faut qu'on enfonce le couteau dans ma plaie à vif.

— Mon bébé est mort, dis-je avec stupéfaction.

— Je suis désolée. Mes condoléances, répond-elle, penaude.

Je raccroche, furieuse.

Puis, sans m’y attendre, je sens une chaleur monter dans ma poitrine. Oh non! Pas ça! Je ne veux pas. Je ferme les yeux et glisse une main sous mon chandail. J’ai ma montée laiteuse. C’est le point culminant de ma colère. Je déteste mon corps. À quoi cela peut-il bien lui servir de me rappeler que je devrais avoir un bébé dans les bras? Mon corps l’a tué. Il aurait pu se passer de me fournir le lait pour le nourrir, alors qu’il n’a pas été foutu de le garder en vie pendant quarante semaines.

OceanofPDF.com

Après avoir passé une semaine avec Olivier à me lever chaque matin le cœur dans le tordeur, l'angoisse m'assaille la veille de son retour au travail. Je n'accepte pas que la vie reprenne alors qu'on m'a volé une partie de moi. Olivier ira traiter ses patients sans que ces derniers se doutent du drame qui se déroule dans nos vies. Ça me ronge.

Josiane a réussi à me convaincre de faire une promenade de quinze minutes par jour, afin de profiter des rayons de soleil du printemps. J'ai dit que je suivrais son conseil, mais je ne pense pas en avoir la force. J'ai acheté la paix en acceptant, elle ne pourra quand même pas venir me surveiller. Pour l'instant, je ne veux pas de compagnie. J'ai un grand besoin de solitude. En fait, ce n'est pas tant que j'en ai besoin. Cette solitude s'est imposée à moi quand on m'a arraché une partie de mon cœur de maman.

Quand je reviens de ma promenade de treize minutes (si on arrondit, ça fait bien le temps prescrit par mon amie), la voiture de Simon est garée devant la maison. Un plat recouvert de papier d'aluminium se trouve sur le comptoir. Intriguée, je soulève le papier pour découvrir un carré aux dattes, le dessert préféré d'Olivier. C'est bien que quelqu'un prenne un peu soin de lui, car j'en suis incapable. La porte-fenêtre est entrouverte, laissant passer le son des voix de Simon et d'Olivier. Je prends tout mon temps pour me

verser un verre d'eau et me donner l'impression que je ne suis pas en train de les écouter.

— J'ai peur de laisser Émilie toute seule. Je sais pas comment elle va faire pour passer au travers de ses journées, dit Olivier.

— En as-tu discuté avec elle?

— Non. Chaque conversation est incendiaire. Je lui en veux pas, mais je sais pas comment l'aider.

— Est-ce qu'elle va voir un psy?

— Je pense pas qu'elle soit rendue là dans son cheminement. Elle a surtout envie de se rouler en boule dans son lit et je la comprends. Simon, c'était tellement dur de la voir souffrir pendant l'accouchement. Je sais pas comment elle a fait, j'aurais jamais été capable, avoue mon homme, la voix éteinte par l'émotion qu'il tente de contenir.

Je suis sidérée. Les larmes roulent sur mes joues en silence. Il ne m'a pas dit tout cela. Je pense qu'il tente d'être fort pour nous deux, mais j'ai surtout besoin qu'il soit transparent avec moi par rapport à ce qu'il vit de son côté. Je retiens mon souffle.

— C'est une battante, ton Émilie. Tu es super avec elle. Ça va prendre du temps.

— Je sais.

— Sinon de petites attentions qu'elle aime pour rediriger son attention sur quelque chose de concret?

— On dirait que j'arrive plus à réfléchir à ce qu'elle aime.

— Son repas préféré? Un livre qu'elle voulait acheter? Un cours de yoga ou de cuisine qu'elle a pas le temps de suivre? Un projet de décoration que vous avez jamais pu faire?

— Peut-être... mais en même temps, elle a de la difficulté à trouver de l'énergie pour prendre une douche.

— Josiane pourrait te donner de bonnes idées, non?

— Oui, c'est vrai, j'avais pas pensé demander à Josiane. Merci, Simon. J'ai le cerveau à *off*.

— Hey! je pense que c'est normal! Toi aussi tu vis un deuil.

— C'est vraiment pas facile! Je pensais jamais ravoir mal comme ça après le décès de mon père. Je pensais que j'avais eu mon lot de négatif, que ça serait le tour des autres. C'est égoïste, hein? Ben non. Il a fallu que la vie m'enlève aussi un fils, dit-il en se cachant le visage dans les mains.

Je suis pétrifiée. Je ne m'étais même pas aperçue de l'ampleur de sa tristesse. Étrangement, ça me fait du bien de savoir que c'est aussi dur pour lui que pour moi, qu'il trouve difficile de tourner la page sur notre bébé. Je suis centrée sur ma tristesse sans penser réellement à tout ce qu'accomplit chaque jour Olivier ni à ses émotions. La moindre des choses serait que j'aille chercher de l'aide pour moi, pour lui... pour Florence et Charlotte.

Je me dirige dans le bureau et je cherche dans les papiers que m'a remis l'hôpital le lien vers la page Facebook de l'organisme qui soutient les parents endeuillés. Je m'abonne. La page est super bien faite. Toutefois, je tombe d'emblée sur des témoignages de parents qui ont perdu leur bébé à trente-huit, trente-neuf et quarante semaines. C'est insensé, mais je me sens comme un imposteur dans mon propre deuil. Je ne suis pas certaine que ce site de parents endeuillés soit pour moi. Il l'est, pourtant, mais c'est moi qui n'y arrive pas. Je sais que la peine ne se mesure pas au nombre de semaines que l'on a porté le bébé dans son ventre, mais j'ai peur de me faire juger. Je me sens mal de pleurer mon bébé d'à peine vingt et une semaines en lisant les témoignages. Je n'en ai pas du tout envie. Je cherche donc autre chose. Je fouille dans mes documents pour trouver le numéro du programme d'aide aux employés du cégep afin de prendre rendez-vous avec un

psychologue. Il aura l'obligation professionnelle de m'écouter sans me juger. Cela devrait répondre à mon besoin du moment.

Lorsque je raccroche après avoir pris mon rendez-vous, en larmes, avec la secrétaire, j'entends la voiture de Simon s'éloigner. Je vais rejoindre Olivier, assis devant l'îlot de la cuisine, une cuillère plongée dans le dessert apporté par Simon. Une seule bouchée manque dans le plat, et Olivier fixe le vide. Un silence lourd règne entre nous. Je bois une longue gorgée d'eau, afin de gagner un peu de temps.

— Ça va?

Il semble surpris par ma question, comme si c'était un piège.

— Ça va... tranquillement.

Je ne sais pas trop comment gérer la tristesse de mon homme, alors je fais bifurquer la discussion.

— Je voulais te dire que j'ai décidé d'aller voir la psychologue de mon programme d'aide aux employés. L'idée que tu retournes au travail m'angoisse plus que je le voudrais. Ça veut dire aller chercher les filles à la garderie, voir le regard plein de tristesse des éducatrices, contenir mes larmes. Je vais essayer de m'occuper pour aller mieux.

Je vois le soulagement dans ses yeux.

— Je pense que c'est une bonne idée. Je savais pas comment t'en parler. Pour la garderie, je me charge d'aller conduire et chercher les filles sans problème. Prends ton temps.

— Merci.

Un nouveau silence s'installe. On dirait qu'on ne sait plus comment converser.

— Je suis plutôt... explosive, hein?

— Est-ce que j'ai le droit de dire oui? répond Olivier en fermant un œil comme si j'allais lui asséner une gifle en plein visage.

J'esquisse un sourire devant sa blague.

Et mon visage se rembrunit aussitôt.

Je souris pour la première fois et ça fait mal. Mal de passer à autre chose aussi vite. Suis-je déjà en train d'oublier mon petit Thomas? J'étouffe, mais je n'ose pas le montrer devant Olivier. J'avale le reste de mon verre d'eau d'un seul trait, dans l'espoir que cela éteindra la joie qui revient dans ma vie sans crier gare. Je ne suis pas prête. Il est vraiment temps que j'aille consulter en psychologie. Je saute sur mon cellulaire pour demander à Josiane de passer à la maison prochainement. Elle me propose de dîner avec moi le lendemain et d'apporter le repas pour nous deux. J'accepte.



Je fais un effort pour mettre un pantalon de jogging au lieu de mon pyjama et je me fais un chignon à l'approche de sa venue. Bon, j'ai toujours un chignon, mais disons que je prends le temps de m'attacher plus soigneusement les cheveux. Josiane arrive avec un plat de lasagne recouvert d'une tonne de mozzarella vu que Florence n'est pas à la maison – elle sait que le goût du vrai fromage me manque. Une fois que nous sommes attablées, elle engage la conversation juste comme elle dépose nos assiettes devant nous:

— Alors, comment vas-tu?

— Bof, prochaine question, dis-je en picorant dans mon assiette.

— Comment te sens-tu aujourd'hui? reprend Josiane, la bouche pleine.

Évidemment, elle est entre deux cours; elle n'a pas toute la journée pour m'entendre gémir sur mon sort.

— La subtilité est importante dans la reformulation de ta question. Je me sens comme une loque humaine qui joue au yoyo avec ses émotions.

— Les effets de la thérapie par la solitude?

— Hein?

— Tu veux vivre ton deuil en solo, ce qui est très compréhensible, mais ça peut expliquer pourquoi tu as l'impression de faire du surplace. Peut-être que ça te ferait du bien d'accepter de l'aide.

Je m'accorde quelques secondes pour recevoir ce que vient de dire mon amie.

— Je pense que c'est la raison pour laquelle je voulais être seule. J'ai pas envie de me remettre en question. Mais rassure-toi, j'ai pris rendez-vous avec la psychologue du collègue.

Josiane soupire de soulagement. J'avale ma première bouchée de lasagne sans grande conviction.

— Parfait! Tu m'en donneras des nouvelles si jamais tu l'apprécies.

— Ta lasagne? Tu sais que je l'adore, mais j'ai pas un grand appétit en ce moment.

— Non, je parlais de la psy. Connaître un bon psy, ça peut toujours être utile.

— En effet, dis-je en fronçant les sourcils.

Josiane aurait-elle envie de régler les démons du passé avec sa mère? Je n'ai pas la force de la questionner. Notre relation si chaleureuse d'ordinaire manque drôlement de fluidité aujourd'hui.

— Et sinon, penses-tu souvent à Thomas? se risque Josiane en ayant peur que je la foudroie de colère.

— Tout le temps, dis-je d'une voix éraillée. Il était tellement beau. Je tente de me remémorer chaque partie de son petit corps, les moments passés avec lui, la forme de sa bouche qui me rappelait celle de ses sœurs... Ouf!

c'est pas évident. J'ai peur de l'oublier. On me dit toujours que le temps va arranger les choses, mais j'ai peur que la douleur lancinante qui s'estompera, il paraît, emporte du même coup mes précieux souvenirs.

Josiane hoche la tête.

— J'ai pas la bonne réponse à tes craintes. Sache toutefois que, chaque fois que tu auras envie de te remémorer ton petit Thomas, je serai là. Tu peux m'en parler aussi souvent que tu le souhaites.

— Merci, ça me touche. Sincèrement. Je peux te confier quelque chose sans que tu me juges?

— Bien sûr, dit-elle en avalant une autre bouchée de lasagne.

— Je vais pouvoir le revoir bientôt.

Josiane hausse les sourcils et attend mes explications.

— En fait, on a demandé à Mylène, l'amie photographe d'Olivier, de venir prendre des photos de Thomas à l'hôpital.

— Oh...

Josiane dépose sa fourchette, visiblement mal à l'aise, et prend une longue gorgée d'eau.

— Je sais que ça semble bizarre. J'ai eu la même réaction quand Mylène m'a parlé d'un petit bébé décédé qu'elle avait photographié. Ça m'avait un peu choquée. Ça me semblait si... morbide? Mais aujourd'hui, je comprends le besoin de nous souvenir des quelques heures passées en la compagnie de notre bébé. C'est si court... et soudain, on nous demande de le laisser partir avec une infirmière.

Je fais des efforts inhumains pour contenir les larmes qui me brûlent les yeux.

— C'est la seule raison pour laquelle j'ai été capable de donner mon Thomas à l'infirmière sans m'effondrer avant de quitter l'hôpital. Je vais le revoir en photo.

— Je comprends mieux. Je suis contente que tu puisses le revoir, dans ce cas.

Le malaise persiste malgré tout. Josiane relance la discussion sur un autre sujet.

— Hey! Maxime s’est informé de toi!

— C’est gentil à lui de prendre des nouvelles.

— Je savais pas trop quoi lui répondre. Il a tellement l’air sur une autre planète. Je sais même pas s’il est au courant.

— Si des gens te posent des questions, sois à l’aise de leur dire que mon bébé est décédé. Ça m’évitera des conversations difficiles à mon retour, genre: “Pis, quand as-tu accouché?” Ou: “Tu reviens déjà? Ton bébé doit pas être vieux.”

— J’avoue que j’avais pas pensé à ça. Merci de me dire ce que tu souhaites, j’avais peur de gaffer.

— Tu me rendrais service, en réalité.

Un poids tombe de mes épaules. Je prends une autre bouchée de lasagne. Je laisse le gras du fromage imprégner mes papilles gustatives. Un vrai délice.

— Même si je mange pas beaucoup, ta lasagne goûte le ciel. Merci d’être venue dîner avec moi ce midi. J’avoue que ça me fait plus de bien que je l’aurais cru. J’avais peur de pas être de bonne compagnie et de pleurer tout le temps.

— Tu as le droit de verser autant de litres de larmes que tu veux avec moi, compris? dit-elle doucement en plongeant ses yeux dans les miens avec une telle intensité que je ne peux pas douter de la sincérité de son offre.

— Compris. Et sinon, toi? Comment ça va, le collègue?

Je change de sujet afin d’avoir à mon tour une petite bouffée d’air frais.

— La routine. J’ai l’impression qu’une partie de mes étudiants considèrent perdre leur temps dans mes cours, comme si c’était pas une matière noble. J’aurais peut-être dû enseigner à l’université.

— Tu pourrais toujours le faire.

— Il faudrait que je termine le doctorat avant. Mais ça me permettrait de m’éloigner de Thierry.

— Ah non! c’est vrai! Comment survvis-tu?

— On s’est engueulés l’autre jour... Le grand dadais me trouvait froide. Peux-tu t’imaginer ça?

Josiane a piqué ma curiosité, ce qui me permet de me focaliser sur autre chose que mon mal-être.

— Tu es toujours distante avec lui... Qu’est-ce qu’il te reprochait, au juste?

— En résumé, Thierry me prenait pour une de ses possessions: “ma belle Josiane” par-ci, “ma belle tatouée” par-là. J’en ai eu marre, je lui ai dit qu’il était pas le type d’humain avec qui je souhaitais échanger et que je voulais qu’on en reste à des rapports professionnels, entre collègues. Je l’ai blessé dans son orgueil et il fait profil bas, maintenant.

— Tu as bien fait. C’est pas une mauvaise chose qu’il te laisse un peu tranquille.

Josiane jette un coup d’œil à sa montre.

— Je dois filer, dit-elle en bondissant de sa chaise. Je vais être en retard à mon cours.

— Oui, oui, je comprends. Laisse faire les plats, je te les lave et je te les redonne la prochaine fois.

— Merci, me dit Josiane en déposant la vaisselle sale dans l’évier.

— Hey! j’aurais une faveur à te demander avant que tu partes!

— Oui, tout ce que tu veux.

— Penses-tu que tu pourrais cuisiner le gâteau de fête de Charlotte avec la recette que je t’ai donnée l’autre jour? J’ai tellement pas la force...

— Ça va me faire plaisir. Je vais exprimer ma créativité en le décorant. Je viens pour ajouter quelque chose quant aux allergies de Florence.

— Et, oui, seulement avec les ingrédients permis. Sois pas inquiète. Je viendrai emprunter ton moule à gâteau. Bisous!



Heureusement que Josiane a cuisiné le gâteau d’anniversaire pour les trois ans de Charlotte: Olivier et moi n’y serions pas arrivés avec la souffrance que nous ressentons encore chaque jour. Olivier tente de mener la barque tout seul, mais il est exténué. Josiane est passée en coup de vent pour déposer le gâteau, un chef-d’œuvre à la hauteur de ses capacités artistiques. Mon amie m’a paru bien soucieuse. Elle était blême. Cernée, aussi. Les quatre gamines de trois ans que nous supervisons ne remarquent pas que je fronce les sourcils devant les tourments qui semblent habiter Josiane – elles se chamaillent pour avoir les crayons, les ciseaux, la colle... Je réintègre mon rôle de maman, laissant de côté mes préoccupations. Olivier déniché du matériel supplémentaire et on bricole avec les enfants. Nous animons cette journée avec une étonnante aisance. L’anniversaire s’avère malgré tout une belle parenthèse dans la tempête que nous affrontons. Cela met un baume sur mon cœur d’être témoin du bonheur de ma cadette. Un jour à la fois.

Deux semaines se sont écoulées depuis que j'ai pris un rendez-vous avec la psychologue. Deux semaines à me lever dans un état lamentable qui me semble pire que celui de la veille, à tenter d'avancer de façon autonome dans les étapes du deuil, mais en ayant l'impression de tout recommencer chaque matin. Je me lève en pleurant parce que la vie continue. Je déjeune en pleurant parce que mon corps continue d'avoir faim. Je reste en pyjama en pestant contre mes vêtements d'avant la grossesse, qui ne me font plus depuis que j'ai accouché. Je jette un regard noir à mes vêtements de maternité que je songe à brûler, comme s'ils étaient responsables de mon malheur. J'ai bien besoin d'un coup de pouce pour sortir de mon marasme.

Malgré mon humeur maussade, je réussis à trouver un pantalon à la bande élastique sans qu'il s'agisse d'un pantalon de grossesse et un chandail propre pour me rendre à mon rendez-vous – je ne veux pas qu'elle songe à me faire interner dès notre première rencontre.

En route, je réalise que c'est la première fois que je mets le nez dehors depuis des jours. Outre la fois où Josiane m'a fortement encouragée à sortir me promener, je n'y suis pas retournée. Olivier s'est chargé de tous les déplacements des filles jusqu'à maintenant pour me laisser le temps de remonter la pente, et je sors peu de chez moi.

En marchant, je me surprends à penser qu'il s'agit d'une belle journée de mai. J'appréhende moins que je le pensais le fait de rencontrer une psychologue. C'est la première fois que je consulte et je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Ça devrait me déstabiliser, mais je m'en fous. J'ai soudain le sentiment de prendre mon deuil en main et j'accélère le pas, le cœur plus léger. J'ai l'impression d'aller de l'avant. J'avoue que je ne savais pas par quel bout commencer, je n'ai jamais eu à vivre un deuil auparavant. Olivier a vécu le deuil de son père au début de nos fréquentations, mais je ne sais pas vraiment comment il a traversé cela. Je ne le lui ai pas demandé, en fait.

Perdue dans mes pensées, j'entends une voix familière m'interpeller. Ma gorge se noue. Mes mains deviennent moites.

— Madame Dubois?

Je ferme les yeux quelques secondes. Pourquoi faut-il que je croise quelqu'un que je connais? Aller au programme de soutien psychologique offert par mon employeur m'amène évidemment dans un des bâtiments administratifs du cégep et je n'ai pas songé qu'en chemin je pourrais rencontrer des étudiants ou des collègues. Je me retourne lentement et je me force à rouvrir les yeux.

— Madame Hébert!

— Ça va? me dit-elle, haussant les sourcils, intriguée par mon ton faussement enjoué.

Je mens:

— Oui. Et vous?

Je ne vais quand même pas pleurer devant mon ancienne étudiante à la gomme balloune! Je me concentre pour que chacun de mes neurones me permette d'arborer un minimum de convenance. Entre deux chiquées, elle me répond:

— Oui. En fait, je voulais simplement vous dire que j’ai été acceptée en médecine à l’université. Merci encore une fois pour votre cours. Même si la formule me déplaisait au départ, ça m’a drôlement servi par la suite.

Ah! tiens, la médecine! Elle pourrait inventer un processus pour éviter aux bébés de mourir dans le ventre de leur mère, peut-être? Bon, je ne peux quand même pas lui répondre ça. J’y vais d’une réponse laconique pour cacher mon mal-être.

— Félicitations!

— Merci.

Je me demande si elle va accueillir ses patients en mâchant sa gomme... Je regrette aussitôt d’avoir laissé mes pensées vagabonder. Le silence l’amène à vouloir dialoguer.

— Et, oh! félicitations à vous aussi pour le bébé!

Mon cerveau se met à valser. Je déglutis difficilement, comme si ça me donnait plus de temps pour réagir. Comment peut-elle me féliciter pour mon bébé alors qu’il brille par son absence à mes côtés? La dernière fois qu’elle m’a vue, j’étais enceinte. Aujourd’hui, je n’ai plus de bedaine, alors nécessairement le bébé est né. Qu’est-ce que je fais? Je renie mon fils pour éviter un malaise ou je lui dis la vérité? Il y a trop longtemps que je me questionne sur la conduite à adopter. Je la vois froncer les sourcils. Je n’ai pas le choix. En me mordant l’intérieur de la joue pour ne pas larmoyer devant elle, je réussis à prononcer:

— Je dois dire la vérité, même si ça risque de créer un malaise. Mon bébé est décédé à vingt et une semaines de grossesse et on sait pas pourquoi.

— Mes plus sincères condoléances, dit-elle en appuyant sur chacun de ses mots, au ralenti.

À voir son air ahuri, elle ne doit pas connaître bien des gens qui ont traversé cette épreuve. Moi non plus, d'ailleurs. La gynécologue, qui voulait me rassurer pour la prochaine fois, m'a dit que cela survenait dans moins de deux pour cent des grossesses avancées. Or, je ne le voyais pas de cet œil: j'avais gagné à la loterie de la vie... ou de la mort. Vite, je mets fin à ce supplice:

— Merci et bonne journée.

Je m'éloigne d'un pas rapide, les mains enfoncées dans mes poches, le regard rivé au sol, jusqu'au bureau de la psychologue. Avec un soupir de soulagement, je pousse la porte sans avoir croisé personne d'autre. Dans la baie vitrée, je réalise la sale tête que j'ai. Mon étudiante était peut-être plus surprise par mon look négligé que par mon ton faussement enjoué... La secrétaire m'accueille gentiment et me remet un formulaire à remplir. Je réponds aux questions d'usage jusqu'à ce qu'on me demande si j'ai des enfants et combien. Comment le questionnaire de la personne censée m'aider à surmonter cette épreuve peut me mettre autant en colère alors que je ne l'ai même pas encore rencontrée?

C'est LA raison pour laquelle je suis ici.

Heureusement, la réceptionniste est affairée à gérer l'horaire des rendez-vous, alors elle ne remarque pas mon changement d'humeur. Je redirige mon attention vers le formulaire pour y inscrire le chiffre, mais j'en suis incapable. J'en ai deux, mais je devrais en avoir trois. Je ne peux pas renier mon petit Thomas sur ce bout de papier. Je commence à pleurer dans la salle d'attente. J'inscris que j'ai trois enfants et je vais remettre le formulaire rempli à la secrétaire. Une dizaine de minutes s'écoulent avant qu'une femme dans la mi-cinquantaine, les cheveux attachés en chignon avec des lunettes sans montures, apparaisse dans la salle d'attente.

— Madame Dubois?

— C’est moi, dis-je les yeux déjà rougis.

— D^{re} Emma Girard. Vous pouvez me suivre.

Je lui emboîte le pas dans le corridor orné de natures mortes. La décoration des années quatre-vingt-dix mériterait un petit rafraîchissement. Je m’attends à voir des fleurs séchées à chaque tournant, mais ce n’est que dans son bureau que j’en aperçois un bouquet à côté de la bibliothèque remplie de livres. Je me rends compte que j’ai une idée préconçue plutôt bien ancrée des bureaux de psychologues, alors que c’est la première fois que j’en visite un. Je me demande si elle vérifie des éléments dans ses livres entre ses consultations ou si elle prête ces ouvrages à ses patients à l’occasion. Elle semble lire dans mes pensées :

— J’ai accumulé beaucoup de livres pendant mes études et ma pratique. J’aime bien les avoir sous la main.

— Oh oui ! Évidemment.

Afin de briser la glace, elle m’explique le fonctionnement du programme d’aide aux employés, le nombre de séances auquel j’ai droit par année ainsi que les références qu’elle pourra me fournir à la fin du processus si je souhaite poursuivre les consultations. Elle pense déjà que je vais avoir besoin de plus que cinq séances pour m’en sortir. Je suis découragée.

— Vous permettez que je vous appelle Émilie ?

— Oui.

— Très bien. Qu’est-ce que je peux faire pour vous aujourd’hui, Émilie ?

— Je... hum, dis-je en sentant mes yeux picoter et en me raclant la gorge pour gagner du temps.

J’inspire.

— Je vais avoir de la difficulté à le dire sans pleurer.

— On n'est pas dans le jugement, ici. Vous avez le droit d'exprimer toutes vos émotions. La tristesse en fait partie.

— C'est plus facile à dire qu'à faire.

— Je le conçois bien. Prenez votre temps.

Je comprends qu'elle me dise de prendre mon temps! Que je parle ou que je me taise, elle est payée de toute façon. Après quelques secondes de réflexion, je me trouve de mauvaise foi et je décide de lâcher le morceau. Je suis là pour ça, après tout.

— Mon bébé est décédé à vingt et une semaines de grossesse. Je suis tellement fâchée. Triste. Déçue.

Mon visage est inondé de larmes. Je m'arrête un instant, surprise par le dernier sentiment évoqué, et je poursuis:

— Oui, déçue par la vie.

Elle me regarde et m'écoute avec un professionnalisme sans faille, mais je suis incapable de structurer ma pensée, alors je la bombarde d'informations décousues:

— Je suis une femme et une mère exécration qui prépare juste du spaghetti, et ça, c'est quand je réussis à faire le souper. Je suis incapable de me projeter dans l'avenir sans avoir l'impression d'oublier mon petit trésor. Je peux plus sourire sans me sentir coupable. J'ai l'estomac noué à l'idée de sortir dans la rue et de tomber sur une femme enceinte qui profite naïvement de la vie sans comprendre qu'elle devrait chérir davantage le bonheur dans son ventre. J'ai le cœur en mille morceaux quand on me demande combien j'ai d'enfants. Comme dans votre formulaire que je maudissais tantôt. Je dois choisir entre vivre avec le malaise que je crée en disant la vérité ou avoir l'impression de renier mon bébé décédé.

Si j'avais eu quelques réticences à parler au départ, il n'en est plus rien. Je ne sais pas comment elle réussit à me suivre dans mon délire. Je saute

sans cesse du coq à l'âne dans mon monologue... Elle hoche la tête aux bons moments.

— J'arrive plus à regarder Olivier en face, parce que je veux pas qu'il voie l'immensité de ma peine. En réalité, j'ai surtout peur qu'il la voie, mais qu'il agisse pas. Mais que peut-il faire? Il sait pas plus que moi comment faire son deuil de notre bébé. Son père est mort, mais c'est pas pareil. C'est pas pareil, hein? Je veux plus me retrouver seule avec mes filles, car les amuser me semble une corvée. Je les aime tellement, mais j'arrive pas à jouer avec elles. Comprenez-vous ça? Je me comprends pas moi-même. Je comprends pas comment je vais faire pour surmonter ça et pouvoir rire encore un jour sans oublier mon petit Thomas. J'aime pas la femme que je suis devenue depuis l'accouchement. Je bouillonne d'une violence que je tente d'étouffer. Elle se traduit pas par des actes violents, mais par un sentiment d'impuissance au quotidien qui me... ah! pis merde... me fait chier! Voilà, je l'ai dit. Et puis, mon amie Josiane semble me fuir depuis quelque temps. Même ma meilleure amie est plus capable de mes états d'âme. Et finalement, je sais même pas ce que je vais faire ici pendant mes cinq rencontres, dis-je en hoquetant et en pleurant.

Après quelques secondes de silence que je commence à trouver inconfortables, D^{re} Girard se décide à parler:

— Émilie, vous m'avez dit beaucoup de choses. On va y aller un pas à la fois, mais c'est important que vous disiez tout ce qui vous fait mal en ce moment. Ne vous inquiétez pas pour les cinq rencontres. Laissez-moi vous guider à travers les séances. Vous n'avez pas besoin de les prévoir. Ça va se faire tout seul.

— D'accord, dis-je sans trop de conviction.

Après ma séance, au cours de laquelle j'ai terminé deux boîtes de mouchoirs (déjà entamées par d'autres patients, quand même), je retourne à

la maison complètement vidée. Je ne pensais jamais sortir du bureau de la psychologue en me sentant plus mal qu'en y entrant. D^{re} Girard a bien écouté mon récit, elle a accueilli avec compassion mes hectolitres de larmes et mon sentiment de piétiner dans mon deuil. Ma tête est pragmatique et veut progresser pour mes filles, pour mon chum; mon cœur, lui, se fout bien que ça me prenne mille ans à m'en remettre. Il semble vouloir purger sa peine à perpétuité. Et puis, j'ai de la difficulté à faire confiance à la vie qui vient de me trahir avec un coup de hache en plein ventre. Mon côté rationnel et organisé a du mal à prévoir l'évolution de ma tristesse infinie et la fin de mon deuil tout en honorant la mémoire de son fils. Ça me fait capoter d'être devant un gouffre qui semble m'aspirer tête première sans que j'aie consenti à faire partie de ce drame! Qui y consentirait?

Je suis surprise de voir à quel point je me suis livrée si facilement à une parfaite inconnue. En attendant la prochaine séance, D^{re} Girard m'a gentiment suggéré de commencer mon cheminement par une activité de recueillement comme la méditation pleine conscience afin d'apprendre à accueillir mes émotions avec bienveillance.

J'ai promis d'y réfléchir, mais ai-je le choix si je veux avancer? Je me vois mal me présenter à ma prochaine séance en disant que je n'ai rien tenté et que j'attends plutôt que D^{re} Girard me donne la potion miracle qu'elle garde pour les cas désespérés comme le mien. Peut-être que je m'attends trop à ce que tout se fasse par la magie des mots lors de nos discussions. Et c'est ce qui me décourage de ma première séance.

Tant qu'à devoir rencontrer un gourou de la méditation, je me dis que Josiane acceptera sans doute de se lancer dans l'aventure avec moi. On pourrait se retrouver sans trop avoir à discuter, puisqu'on a perdu l'habitude de converser avec légèreté et franchise dernièrement. On s'éloigne l'une de l'autre depuis que je passe mes journées dans la pénombre de ma maison,

devant mon téléviseur. Je sais bien que Josiane ne jugera pas ce que je porte ni mon apparence, mais elle est toujours si joliment coiffée, maquillée et habillée... Je n'ai pas la force de la voir. Elle reflète un état que je ne suis pas capable d'atteindre. Je ne réponds que rapidement à ses textos, afin d'éviter qu'elle propose qu'on se voie. Je pense qu'elle le sait et ne me l'offre que très rarement depuis quelques semaines. Mais j'imagine qu'elle finira par s'inquiéter si je n'émerge pas bientôt.

Dès mon retour à la maison, je cherche un endroit qui offre des activités de méditation. J'en trouve un à proximité de chez moi et je demande par texto à Josiane si elle veut faire avec moi l'expérience de la pleine conscience. Elle me répond tout de suite qu'elle m'accompagnera avec plaisir. Son enthousiasme me surprend. Je lui envoie les informations d'inscription et je procède à la mienne. Je me sens soudainement plus légère. Une affaire de réglée! Ça m'est salutaire d'occuper mon esprit à autre chose et d'accomplir quelques trucs dans ma journée.

Quand Olivier et les filles reviennent de la garderie, je bondis du sofa où je me suis assoupie. Je panique à l'idée qu'il croie que je me suis morfondue toute la journée alors que c'est la première fois que j'ai un sentiment d'accomplissement depuis le décès de Thomas.

— Je suis désolée, j'ai pas eu le temps de préparer le souper. Je vais sortir de la sauce à spaghetti.

— Oh non! Pas encore! rouspète Charlotte.

Olivier s'agenouille et tente de convaincre Charlotte.

— C'est parce que c'est tellement bon, ces petites pâtes pleines de sauce tomate!

Hum... j'avoue que le spaghetti a été trop souvent au menu ces derniers temps.

— C’est correct, Olivier. Charlotte, et si on préparait des pizzas à la place?

— Oui. Youpi!

Ce n’est pas mon repas préféré, mais c’est d’une simplicité déconcertante. Je n’aurais jamais cru que des pains hamburger, de la sauce à spaghetti et un sac de fauxmage déjà râpé me feraient sentir que je ne suis pas la pire mère au monde.



En arrivant à la première séance de méditation pleine conscience, je trouve Josiane assise sur le perron du bâtiment. Elle semble songeuse. Triste, à la limite. Quand elle me voit, elle se force à me faire un sourire amical. Comme il ne reste qu’une minute avant le début du cours, les salutations sont brèves, et nous entrons. Nous ne sommes que six participantes avec la professeure. Le groupe est trop intime à mon goût.

— Bonjour, mesdames, je m’appelle Alice et je serai votre guide pour aujourd’hui. J’aimerais que vous me disiez pourquoi vous êtes présentes et ce que vous venez chercher dans la pleine conscience.

Ce n’est pas vrai! Je ne vais pas dire devant des inconnues que je passe mes journées à pleurer et que je n’ai aucune idée de ce que la pleine conscience va m’apporter. Il faudrait qu’elle le demande à ma psychologue. Après les présentations de deux mères parfaites qui veulent se ressourcer pour offrir une éducation bienveillante à leurs rejetons, de l’étudiante qui vient prendre conscience de ses abdominaux et d’une athlète qui souhaite augmenter sa concentration en vue d’améliorer ses capacités sportives, je ne me sens pas vraiment au top pour expliquer la raison qui m’amène dans leur cercle. C’est en inondant mon tapis de larmes que j’explique la raison de

ma présence. On entendrait une mouche voler dans la pièce. Au moins, l'attention dévie de ma personne quand Josiane termine le tour des présentations. Je noie mon chagrin dans la boîte de mouchoirs d'Alice pendant que Josiane balbutie quelque chose d'incompréhensible à propos d'un processus à la fois interne et sociétal lié à un féminicide qu'elle a vu dans les médias sociaux. Je n'ai aucune idée de ce dont elle parle! On a l'air de deux déséquilibrées échappées d'un asile avec nos propos désorganisés.

Alice reprend le contrôle de la séance en retraçant l'histoire de la pleine conscience. L'aiguille de l'horloge avance à pas de tortue. Je suis vidée, j'ai mal aux yeux d'avoir encore pleuré et je veux juste partir. Alice nous invite enfin à choisir une position pour notre séance. Elle nous explique les différentes façons de se prêter à l'exercice et nous invite à fermer les yeux si nous le souhaitons. La méditation débute par certains gestes très lents, ce qui a pour effet de m'exaspérer. Elle allume une bougie et nous dirige dans l'art méditatif. Je m'agite sur mon tapis, même si c'est contre-indiqué par l'animatrice qui sent la lavande. L'inconfort fait partie de l'expérience, apparemment. Il ne faut pas broncher. Elle fait alors tinter la clochette de la méditation. Je dois accueillir toutes les sensations, même les mauvaises. Ce qui ne va vraiment pas m'aider car, des mauvaises sensations, j'en suis remplie du matin au soir depuis la naissance de Thomas. En silence, sur les conseils d'Alice, je tente d'accueillir avec amour et bienveillance les larmes qui roulent sur mes joues. Je suis sûrement la pire participante qu'elle ait eue.

À quelques minutes de la fin, la sonnerie d'un cellulaire retentit. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire et d'ouvrir un œil bouffi pour voir si la charmante Alice va accueillir le bruit de la technologie avec bienveillance. Elle ne bouge pas d'un poil. Je suis impressionnée. Ça fonctionne super bien pour notre guide, mais pas pour moi. C'est le

cellulaire de Josiane qui a sonné. Elle le prend en s'excusant. Je jette un œil aux miss parfaites qui nous accompagnent: deux d'entre elles soupirent fortement, et les deux autres semblent imperturbables. Après avoir consulté l'écran de son cellulaire, Josiane me fait signe qu'elle doit quitter la séance.

Je ne parviens pas à me concentrer sur la fin du cours. Mes pensées voguent dans d'autres directions que l'art pratiqué par les moines tibétains, mais je suis censée vivre ce dérapage avec bienveillance. Mes pensées défilent une à une. Puis, c'est le chaos: mon cerveau foisonne d'idées décousues. Je me demande si les procédures d'insémination se passent comme il faut pour Josiane et Mélissa. Et pendant une seconde, je suis soulagée que sa blonde ne soit pas enceinte. Je me sens mal aussitôt: je ne peux pas empêcher toutes les femmes de la terre de vivre une grossesse.

À la sortie de la séance, je remarque que Josiane a oublié sa veste. Les messages que j'envoie à son cellulaire ne se distribuent pas. Intriguée, j'appelle directement à la maison. C'est Mélissa qui me répond.

— Bonjour, Émilie! Josiane est pas encore revenue de son cours de yoga. Elle devrait pas tarder.

Josiane n'a pas dit la vérité sur le type de cours que nous suivons ensemble, on dirait. En même temps, c'est plus rapide de dire «yoga» que «méditation pleine conscience». Ou peut-être que Mélissa confond tout simplement les deux?

— OK, c'est juste parce qu'elle a oublié sa veste. Peux-tu lui dire de m'appeler à son retour? Sa pile de cellulaire doit être à plat, mes messages se distribuent pas.

— Sans problème. En passant, je suis contente que tu aies bien pris la nouvelle du bébé. J'avais peur que ça t'attriste d'apprendre ma grossesse.

Je suis sans mot. Josiane m'a caché la grossesse de Mélissa! Après réflexion, je peux la comprendre, mais de là à dire à Mélissa que cela ne

m'affecte pas, il y a une marge! D'un autre côté, je suis triste qu'elle s'empêche de vivre son bonheur devant moi parce que Thomas est mort. Elle a peut-être peur que la même chose arrive à son bébé? Je vais devoir éclaircir ça avec elle. Je ne sais pas si je suis fâchée ou non, mais il y a une tension dans mes mâchoires.

Et puis, disons les vraies affaires: je ne pense pas que la méditation pleine conscience soit pour moi! Je vais me mettre au sport, je crois bien. J'ai besoin de bouger, de me débarrasser de ce sentiment qui me tord le ventre en allant au bout de mes forces.

OceanofPDF.com

Comme nous avons pu récupérer les cendres de Thomas, j'ai enfin pris mon courage à deux mains pour contacter le curé qui nous avait mariés. Sa secrétaire m'a donné rendez-vous. À mon arrivée dans le stationnement de l'église, un paradoxe me frappe. J'y ai connu l'un de mes plus grands bonheurs lorsque je me suis mariée et j'y reviens pour essayer de panser les blessures de la perte de mon bébé. Avec un calme désarmant, je demande au curé Gilbert de bénir les cendres de notre petit garçon. Je suis un peu gênée, car je ne suis pas pratiquante. Mais je crois en ces rites de passage. À mon grand étonnement, le curé accepte et il propose de tenir de façon intimiste, avec Olivier et nos filles, une cérémonie en sa mémoire. J'accepte volontiers et nous fixons la date au cours de l'été.

Dans le stationnement, j'ai le cœur plus léger. Je me retrouve vite fascinée par une libellule qui virevolte au-dessus de ma tête. Je souris. Elle continue sa danse et je reste à l'observer voler ici et là de longues secondes jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Le soleil réchauffe tendrement ma peau. J'apprécie ce moment de douceur. Vraiment. Puis je prends soudain conscience de mon environnement. La dernière fois que j'ai regardé le paysage, il était enseveli sous de vieux bancs de neige sales. Les feuilles

verdoyantes sont maintenant sorties, et les massifs de fleurs colorés sont omniprésents. Ouf! j'en ai manqué un bout!

Et dire que c'est ici que j'avais pris ma sublime photo il y a plusieurs mois déjà. Aujourd'hui, je n'ai plus aucun intérêt pour la photographie.

Mon cellulaire sonne. Je fais la moue en extrayant au ralenti mon appareil de mon sac. Ça doit être Josiane et je n'ai pas envie de régler notre différend au téléphone.

Je suis soulagée de voir que c'est Mylène.

— Allo, ma belle. Je voulais savoir si je pouvais passer te voir. J'ai terminé de traiter tes photos. Je voudrais te les remettre sur une clé USB.

— Euh, oui, je...

Je suis déboussolée par cette annonce.

— Si t'es pas prête, dis-le-moi. C'est normal que ça prenne du temps.

— Non, c'est correct. C'est juste un mélange d'émotions, j'ai hâte de le revoir, mais je sais que je vais pleurer et j'en ai assez. Mais je serai à la maison dans quinze minutes.

— D'accord. À tout de suite.



Mylène est déjà assise sur mon perron quand je gare ma voiture dans l'entrée. Je vais la rejoindre et elle me prend dans ses bras. Depuis l'accouchement, je me sens vide quand quelqu'un me touche, et ce, même si c'est une personne que j'affectionne énormément. Je n'ai aucune envie de contacts physiques. Je me raidis et j'attends que son étreinte se termine.

— Comment vas-tu?

— Bof, j'ai l'impression de pas voir la fin.

— J'espère que les photos vont t'aider à avancer.

— D'ailleurs, Mylène, je te dois des excuses.

— Ben voyons! Comment ça?

— Te rappelles-tu quand tu es venue souper à la maison l'été dernier et que tu étais bouleversée parce que tu avais photographié un bébé de deux jours décédé peu de temps avant ton arrivée à l'hôpital?

Mylène hoche la tête doucement.

— Je dois avouer que j'ai eu quelques préjugés ce soir-là. Je saisisais pas qu'on puisse vouloir garder le souvenir de son bébé mort. Mais quand ton bébé naît sans vie, ça reste légitime de vouloir immortaliser son portrait. Je souhaite ça à personne, mais il faut le vivre pour le comprendre. C'est si précieux d'avoir des souvenirs d'un bébé qu'on doit laisser aller seulement quelques heures après notre rencontre. C'est ça qui m'a aidée à le laisser partir. Tu comprends, Mylène? Je savais que j'allais pouvoir le revoir en photo, alors j'ai fini par accepter de le remettre à l'infirmière. Tu m'as offert le cadeau le plus précieux qui soit dans ce deuil: des souvenirs de Thomas. La possibilité de ne pas le voir disparaître de ma mémoire. De me souvenir de lui quand j'en aurais besoin. Et même de ressortir les photos dans vingt-cinq ans seulement si je m'en sens incapable avant... mais, au moins, j'ai la chance d'avoir de tels souvenirs. Les seuls que j'ai, en fait. J'avais si peur que ce soit morbide. Tellement pas! C'est juste humain de vouloir se remémorer son enfant qu'on a vu si peu de temps, non?

Dans mon envolée, je ne réalise pas qu'une larme glisse le long de la joue de Mylène.

— En effet. C'est à mon tour de te remercier pour ta transparence, dit-elle avec compassion. Tu confirmes ce que je pense. C'est une étape importante dans le deuil périnatal. Tous les parents endeuillés devraient avoir accès à ce service de photographie. Je pense donner mon nom à l'hôpital pour être photographe bénévole, mais je suis terrifiée à l'idée

d'être incapable de *dealer* avec ces émotions au quotidien et avec l'ampleur de la tâche s'il y avait un vif intérêt. Comment dire non à des parents endeuillés? Et puis, on effectue nos démarches en fertilité, Antoine et moi, alors avec les hormones que je prends, c'est peut-être insensé en ce moment!

— C'est un super beau projet. J'aimerais vraiment t'offrir mon aide.

— Avant de m'aider, par contre, tu as des choses à régler dans ta tête et dans ton cœur de maman. Quand tu seras prête, je serai heureuse de t'intégrer. En fait, je pense à créer un regroupement de photographes bénévoles, et tu pourrais en être la marraine d'honneur.

— Wow! dis-je en mettant une main sur mon cœur. Merci.

— Mais je vais respecter ton rythme. Et je suis loin d'être prête à lancer le projet... J'en suis qu'au tout début.

— Je vais y penser. Je voudrais beaucoup aider les parents, mais tu as raison. Je dois me faire une carapace avant.

— C'est normal. Prends ton temps.

Mylène me tend une petite boîte blanche qui contient la précieuse clé USB. J'avais presque oublié que c'était le but de sa visite. Elle a pris soin de l'enrouler d'un joli ruban doré.

— Quelle chance on a de t'avoir dans nos vies! C'est bizarre à dire, mais je remercie le ciel d'avoir eu mon accident de vélo. Sans cela, j'aurais pas rencontré Antoine par hasard à l'hôpital, tu serais pas venue souper à la maison après avoir accompagné les parents endeuillés, on aurait pas connu ton histoire et j'aurais jamais osé t'appeler pour te demander de prendre des photos de Thomas. Aujourd'hui, mes souvenirs seraient en train de s'estomper, à mon grand désarroi.

Je suis un peu ébranlée par l'enchaînement des événements. C'est fou comme les choses peuvent avoir un impact sur les autres, comme un effet

domino.

— Merci! Mais t'es pas la seule qui a bénéficié de cette soirée.

— Ah oui?

— Quand Antoine et moi sommes revenus à la maison, nous avons discuté. Antoine m'a dit que tu lui avais fait voir un autre angle des démarches en fertilité. Il a pris le temps de m'exposer son point de vue. Et on a trouvé un compromis en comprenant les sentiments de l'autre. Finalement, j'ai saisi qu'il voulait aller au bout de nous, du processus naturel, avant d'entreprendre des démarches qu'il jugeait trop artificielles à l'époque.

— Un évènement en a entraîné une cascade d'autres.

— Tu sais, il paraît qu'il suffit d'un battement d'ailes d'un papillon pour créer une tornade.

Hum... je voterais plus pour un battement d'ailes de libellule. Mais le principe est le même.



Assise devant mon ordinateur, je fixe à l'écran le dossier contenant les photographies sans être capable de l'ouvrir. Je le regarde si longtemps que ma vue se trouble. Je me répète ce que la psychologue m'a dit à plusieurs reprises durant nos deux premières rencontres.

Émilie, tu as le droit de vivre tes émotions. Tu réagis sainement devant une situation éprouvante. Il faut que tu laisses le temps faire son œuvre.

Ma main tremble quand je clique sur les photos. Une grande chaleur m'envahit. En revoyant Thomas, je ne peux pas dire si c'est du soulagement, de la tristesse ou un mélange des deux. Je ne me souvenais déjà plus de son petit nez. Je tente d'accueillir mes émotions avec

bienveillance, comme ma psychologue et l'animatrice de la séance de méditation me l'ont enseigné, mais c'est un tel combat intérieur... Cela va me demander beaucoup d'entraînement. Je me sens mal de retomber plus bas. J'avais bien compris qu'un deuil comportait plusieurs étapes, mais j'avais naïvement cru que je progresserais de façon linéaire d'une phase à une autre. Or, j'avance et je recule sans cesse entre les différentes phases.

Le téléphone sonne.

— Allo, tu m'as appelée à la maison? dit Josiane, légèrement paniquée.

— Oui, je pense qu'il se passe un truc entre nous deux, mais j'arrive pas à cerner ce que c'est.

— Euh, je...

— Qu'est-ce que tu dirais qu'on prenne un moment entre filles? Je vais chez la coiffeuse jeudi matin, on pourrait se retrouver après pour boire un café chez moi?

Josiane ne semble pas trouver l'invitation trop menaçante et acquiesce sans passion.



Le matin de mon rendez-vous chez la coiffeuse, je me lève en me demandant si c'est une bonne idée. Je suis devenue sauvage depuis la mort de Thomas. Je me force néanmoins à y aller pour donner l'impression à ma psychologue que j'évolue, mais la vérité, c'est que, au plus profond de moi, la tristesse m'assaille avant même que j'ouvre les paupières. Vouloir démontrer à D^{re} Girard que je suis capable de faire une activité n'est sûrement pas la meilleure des motivations, mais c'est mieux que rien. Une simple coupe de cheveux, afin de ne pas être là trop longtemps.

À mon arrivée au salon, ma coiffeuse est avec une cliente. Je les entends rire. C'est fou comme ça me tue chaque fois de voir que les gens ont du plaisir. Comme si tout le monde devait observer une minute de silence en ma compagnie afin de témoigner de sa réelle compassion à la perte de mon bébé. Je me trouve pathétique. La cliente retire la cape de ses épaules et son ventre rond apparaît. Je sens les larmes me monter aux yeux. Pendant qu'elle paie et quitte le salon, je tente de faire passer le choc.

Inspire, expire. Inspire, expire.

— Coudonc, as-tu vu un fantôme? s'esclaffe ma coiffeuse en me voyant.

— Euh, non, je pensais avoir oublié mon portefeuille, mais ça va.

— Hey! T'étais pas enceinte, toi aussi? Quand as-tu accouché?

Je me fige. Mes jambes sont coulées dans le béton et molles en même temps. Ma lèvre doit trembler, car ma coiffeuse s'avance et me met une main sur le bras.

— Émilie, ça va?

Je vais encore glacer l'atmosphère. Qu'est-ce que je dis?

La vérité. Je ne vais pas cacher le fait que j'ai un fils.

— Mon bébé est décédé à la moitié de la grossesse.

— Oh! c'est terrible! Mes condoléances. Je pourrais jamais passer à travers ça.

Je ne pense pas arriver à passer au travers, moi non plus, tu sauras.

Je ne suis pas insensible. Je n'ai juste pas le choix de continuer. J'ai deux filles dont je dois m'occuper. Difficile d'accueillir mes émotions avec bienveillance devant de tels propos.

— Merci, dis-je en ravalant la colère qui monte en moi.

Elle m'invite à la suivre au lavabo sans se rendre compte que mon humeur a changé. Je me fais violence pour ne pas m'enfuir sur-le-champ.

Elle commence par me raconter toutes les histoires de fausses couches de son entourage. Les mâchoires crispées, je serre les poings à en avoir les jointures blanchies sous la cape qui doit me protéger de l'eau et des cheveux fraîchement coupés. Elle sert plutôt à dissimuler mes envies de meurtre. J'ai déjà hâte de repartir d'ici. Le supplice est pire que j'aurais pu l'imaginer. Une fois mes cheveux lavés, elle commence enfin ma coupe.

— Est-ce que c'était un gars ou une fille?

Pourquoi les coiffeuses ont-elles toujours le goût de parler? C'était une très mauvaise idée de venir ici. Je veux me sauver. Je pourrais texter Josiane pour qu'elle m'appelle en prétextant une urgence. Non, la coiffeuse est derrière moi et verrait mon message.

Inspire, expire.

— Un garçon. Nous l'avons appelé Thomas.

— Tu as deux filles, toi, c'est ça?

— Oui.

— Ton chum doit capoter de perdre son gars. Il est entouré juste de filles... Ça va être beau quand tout le monde va avoir ses règles en même temps! ricane-t-elle.

Je pense à lui lancer mon verre d'eau en pleine figure, mais je me ravise par je ne sais quel miracle. Comment peut-on manquer à ce point d'empathie? Je vais simplement amputer son pourboire au lieu de perdre ma dignité devant tout le monde. Les dents serrées, je réponds:

— Je me plais à croire que nous sommes beaucoup plus que juste des utérus.

Elle enchaîne sans même avoir écouté ma dernière phrase.

— Mais c'est peut-être juste parce que t'es pas capable d'avoir des gars. Ma belle-sœur était comme toi. Elle faisait juste des garçons. Chaque fois

qu'elle tombait enceinte d'une fille, elle faisait une fausse couche. Ce sont des choses qui arrivent.

Je reste bouche bée. Je ne l'avais pas venue venir, cette gifle-là. Ça résonne dans ma tête comme si c'était de ma faute. Mon corps s'est dit: «Ouf! un gars, c'est un paquet de troubles, jette-moi ça tout de suite!»

Ma coiffeuse ne voulait sûrement pas être méchante, mais ça me fait l'effet d'un coup de couteau dans le ventre. En plus, à ses yeux, c'est terrible que mon chum soit le seul représentant masculin dans une maison peuplée de filles pleines d'hormones... comme si les gars ne subissaient pas les effets de leurs propres hormones aussi. Si ma coupe n'avait pas été entamée, je serais partie. Je vais devoir aller jusqu'au bout de la torture psychologique de ma coiffeuse qui veut juste me faire la jasette, au fond. Heureusement qu'elle n'est pas ma psychologue, j'aurais porté plainte.

— Les médecins ne m'ont pas parlé de difficultés dans ce sens pour la prochaine grossesse.

Envoye, occupe-toi de mes cheveux, qu'on en finisse.

En disant ces mots, je réalise que c'est la première fois que j'énonce la possibilité d'une nouvelle grossesse, alors que je ne suis pas prête à ça. Vraiment pas. Je mets cela sur la liste des points à discuter lors de ma prochaine consultation avec D^{re} Girard. Moi qui croyais avoir une bouffée d'air frais en allant me faire belle chez ma coiffeuse, c'est franchement raté.



De retour à la maison, je découvre une boîte sur mon perron. Sans regarder le nom de l'expéditeur, je l'ouvre. De la préparation pour nourrisson et des coupons de réduction sur l'achat de biberons. Je suis sidérée. J'aurais allaité mon petit Thomas, alors je suis estomaquée de

constater que même les grandes compagnies me torturent jusqu'à la maison. Puis, un vague souvenir se fraye un chemin parmi mes neurones. Je repense au formulaire que j'ai rempli dans le magasin où j'ai acheté mes pantalons de maternité. On devait m'envoyer un sac contenant des coupons de réduction et des accessoires de bébé – je l'avais fait surtout pour le REEE de vingt mille dollars à gagner. J'ouvre la poubelle et je jette le tout avec fureur sans même que ma fibre écologique intervienne dans ce gaspillage. Je suis certaine que la planète est d'accord avec moi: il y a des choses qu'on ne peut pas endurer pour sauver la Terre.

Il ne manquerait plus que je gagne le REEE, tant qu'à faire.

OceanofPDF.com

Après ma matinée tumultueuse, je retrouve Josiane chez moi pour boire un café. Cela ne peut pas être pire que mon rendez-vous au salon de coiffure. J’appréhende tout de même notre discussion. Je brise la glace en lui racontant mon échange avec ma coiffeuse. Mon histoire ne l’émouvant pas plus qu’il faut, j’emploie la méthode forte et je décide d’abattre le mur qui se dresse entre nous :

— Josi, qu’est-ce qui va pas ? Tu me parles plus. Tu as quitté le cours de pleine conscience l’autre fois sans me dire pourquoi.

Son regard plonge vers le sol. Elle reste muette.

— Est-ce que tu as peur de ma réaction par rapport à la grossesse de Mélissa ?

J’avoue que mon approche est plus directe que je l’avais imaginé. Un voile de stupeur passe dans ses yeux. Elle me regarde maintenant la bouche grande ouverte.

— C’est correct, je vais m’en remettre. Tu as le droit d’être heureuse. Par contre, je comprends pas pourquoi tu as dit à Mélissa que ça me faisait rien.

— Je voulais pas l’inquiéter davantage. C’est une grossesse atypique pour bien des gens. Le système passe son temps à nous demander qui est le

père. Si tu voyais parfois les yeux remplis de préjugés du personnel quand on dit que nous sommes deux mamans! Et avec ce qui t'est arrivé en plus, les tensions sont difficiles à gérer à la maison. Je suis désolée d'avoir menti. Je savais bien que ça t'ébranlerait. J'ai préféré fuir ta réaction et je m'en excuse.

— J'imagine que je peux comprendre.

Un silence s'installe entre nous.

— Mais c'est pas tout, non? dis-je sur un ton un peu sec.

À ma grande surprise, Josiane se recroqueville et place la tête sur ses genoux. Sa vulnérabilité me déstabilise. Mon animosité volatilisée, je place doucement ma main dans son dos pour l'encourager à parler. Je laisse le silence emplir la pièce – c'est l'un des apprentissages acquis lors de mes séances avec ma psy. Accueillir le silence. Après de longues secondes, elle se lance avec hésitation:

— Je sais même pas si je vais être capable de le dire tellement j'ai honte, chuchote-t-elle.

— Je suis ton amie. Je promets de pas te juger.

Elle ne semble pas convaincue, mais elle se décide enfin à parler.

— Je suis allée au cinq à sept des profs pour souligner la fin de session, il y a quelques semaines, dit-elle en reniflant.

— OK, dis-je pour l'aider à poursuivre.

— Thierry m'a offert un mojito que j'ai accepté. Il appelait ça "le verre de la trêve". Je me suis dit que j'allais lui montrer ma bonne foi. Après tout, c'était toujours bien juste de l'alcool gratuit, aussi bien en profiter. J'ai tellement été conne, ajoute-t-elle en étouffant ses sanglots. Après... je... je me souviens pas du reste de la soirée.

— Comment ça, tu te souviens plus de la soirée? Tu avais trop bu?

— Je crois pas. Mais... je me suis réveillée dans un motel, hoquette-t-elle.

Les chutes du Niagara jaillissent maintenant de ses yeux.

— Je sais pas comment j'y suis allée ni avec qui. Quand je me suis levée, j'étais complètement perdue. Ça m'a pris plusieurs minutes avant de réussir à m'habiller et à me diriger à l'accueil. Je tenais à peine sur mes jambes. J'avais l'impression qu'un *truck* m'était passé sur le corps. La chambre était à mon nom, mais j'arrivais pas à me souvenir de l'avoir réservée, et aucune transaction apparaissait sur mon relevé de carte de crédit. Émilie, je garde jamais d'argent comptant sur moi! Tout est super flou.

Je suis renversée. Je ne pensais pas que mon amie vivait de pareilles souffrances.

— Mais as-tu une idée de ce qui a pu se passer? dis-je, la voix nouée.

Ma respiration s'étant accélérée, je prie pour qu'elle ne confirme pas ce que je pensais.

— Pas vraiment, mais...

Josiane prend de profondes inspirations avant de se lancer:

— La dernière personne avec qui j'ai parlé, c'est Thierry. J'en suis sûre.

Une chance que mon amie ne me voit pas, car un éclair de fureur traverse maintenant mon regard. Et elle lâche enfin le morceau qui la tenaille:

— Oh! Émilie! J'ai peur d'avoir couché avec Thierry. J'ai peur d'avoir trompé ma blonde enceinte de notre bébé. Je suis la pire des idiotes! Je m'en veux tellement!

J'étreins Josiane avec toute l'empathie dont je suis capable. C'est comme si je tentais de tenir le fardeau qu'elle porte sur ses épaules pour la soulager pendant un moment. Pendant qu'elle inonde mon t-shirt, je mets

soudainement en place les morceaux du puzzle. Thierry, le don Juan de l'école qui la cherche tout le temps alors qu'elle le repousse continuellement... Ce gars qui fait de multiples allusions au fait que Josiane n'a jamais connu un vrai homme, sinon elle ne serait pas lesbienne. Maxime qui s'inquiétait pour Josiane à cause du comportement de Thierry. L'ego blessé de Thierry lorsque Josiane a imposé ses limites. Le changement de comportement de Josiane au fil des semaines. Elle ne néglige pas son apparence, mais elle s'efface peu à peu. Elle qui adore boucler ses cheveux et les laisser encadrer harmonieusement son visage, elle les attache toujours en queue de cheval ces derniers temps. Son maquillage est maintenant sobre, discret... comme si elle essayait de disparaître tranquillement. Et récemment, son teint est devenu blafard, ses cernes se sont creusés. Sa métamorphose s'est faite en silence. Tout se met en place, mais je ne peux pas croire ce qui se dessine dans ma tête. Mon ventre se noue, mes mâchoires se crispent. Mon cœur bat à tout rompre. Je pense qu'elle n'est pas prête à entendre ce que j'ai à lui dire. Je ne sais même pas si je suis prête à le faire. Ai-je vraiment le choix?

— Tu détestes Thierry. On est bien d'accord là-dessus?

Josiane décolle son visage de mon épaule.

— Du plus profond de mon être.

— Pour moi, c'est impossible que tu aies voulu coucher avec lui, dis-je en sentant l'émotion me pincer les yeux encore plus fort.

Josiane n'est toujours pas convaincue qu'elle n'a aucune infidélité à se reprocher. Mes mains tremblent. Suis-je la bonne personne pour évoquer cette possibilité?

— Tu as dit que tu te souviens pas d'avoir quitté le party et de la suite de la soirée.

— Exact.

— Et tu dis ne pas avoir bu tant que ça.

Elle secoue la tête. Elle a peut-être déjà songé à la même chose que moi. Je tente de lui laisser le temps d'arriver à ses propres conclusions. Je gagne du temps. Mais c'est mon amie et je dois l'aider à y voir plus clair.

— Peut-être que j'ai écouté trop de séries policières, mais est-ce que quelqu'un aurait pu mettre quelque chose dans ton verre? Je dis pas que c'est ça, mais...

Son visage se défait. Elle y porte ses mains pour le couvrir comme si la honte l'étouffait.

— J'ai juste pris deux verres. J'étais pas soûle. J'en suis sûre. Est-ce que ça veut dire que... murmure-t-elle sans être capable de terminer sa phrase.

— Je sais pas. Avais-tu des traces de... violence?

— Tu crois que Thierry m'a... m'a forcée à coucher avec lui?

— Toi seule le sais. Et évidemment, Thierry le connard pourri! Je peux pas croire qu'il y a des hommes qui font ça, dis-je, la rage au cœur.

Josiane comprend soudain qu'elle a honte d'agissements sur lesquels elle n'avait aucun contrôle. Un flot de larmes la submerge à nouveau et libère le stress et l'embarras qui la hantent depuis tout ce temps. Je l'accompagne, laissant moi aussi aller le trop-plein d'émotions que je retiens depuis une heure. Je me sens si mal d'avoir été absente au party, de ne pas avoir vu le climat malsain que ce pervers narcissique mettait en œuvre, d'avoir contribué à banaliser les comportements déplacés qu'il adoptait avec ses collègues féminines, mais, surtout, de ne pas avoir vu que mon amie vivait un tel drame.

Après un instant, Josiane relève subitement la tête, les cheveux mouillés collés dans les larmes qui roulent sans cesse sur ses joues.

— Oh! mon Dieu! Il faut que j'en parle à Mélissa. Je sais même pas si elle va me croire. J'ai aucune preuve. Juste une impression. Et en plus, je lui ai caché toute cette histoire, croyant que j'avais été la pire des infidèles.

— Mélissa et toi allez fonder une famille. Explique-lui comment tu te sens. Elle va comprendre. Vas-tu porter plainte à la police? Elle pourrait t'accompagner dans les démarches. Elle pourra jamais douter de ta parole en te voyant porter plainte.

Josiane hausse les épaules.

— Je suis pas certaine d'avoir la force d'aller raconter mon absence de souvenirs à des inconnus. J'ai que des souvenirs flous de la soirée avant d'aller au motel... et jusqu'à présent, je me croyais infidèle. Bonjour la crédibilité! Non, c'est pas pour moi.

Ça me chavire. J'ai envie de hurler qu'elle doit le dénoncer à tout prix afin que Thierry ne reproduise pas ses actes ignobles sur d'autres femmes. Mais je garde cette pensée pour moi. Ce n'est pas le moment. Je réussirai à la convaincre plus tard.

— En tout cas, si je croise Thierry, je lui saute à la gorge!

— Merci de me défendre, ma belle amie, mais c'est à moi de régler ça avec lui. Je vais m'en remettre et, quand je vais être prête, il va le regretter sur un sacré temps, répond-elle avec hargne.

— Assure-toi seulement de pas faire de la prison, s'il te plaît. Si j'ai un autre bébé, je voudrais qu'il puisse voir sa marraine! dis-je en lui faisant un clin d'œil.

On se serre très fort dans nos bras. Je sais que ce câlin vaut plus que des mots. Après nous être quelque peu ressaisies, Josiane poursuit notre discussion:

— Tu sais, l'appel pendant la séance de pleine conscience? C'était pour les résultats des tests de grossesse et d'ITSS. C'était pour ça que je pouvais

pas t'en parler.

— Est-ce qu'ils sont...

— Négatifs... heureusement.

Je comprends enfin le changement de comportement de Josiane ces derniers temps, mais je ne m'attendais pas à ce que la réalité soit si troublante. Je croyais seulement qu'elle me cachait la grossesse de Mélissa. Je me sens si honteuse et égoïste de ne pas avoir pu l'aider avant! J'ai juste envie d'arracher les attributs masculins de Thierry, et je suis polie!



Le soir, je me blottis dans les bras d'Olivier pour la première fois depuis la naissance de Thomas. J'ai besoin de réconfort. Mon amie s'est crue fautive dans un acte commis lâchement par son agresseur, alors qu'elle en est la victime. Je ne peux pas en parler à Olivier, car je trahirais le secret de mon amie. Elle en parlera elle-même si elle est prête un jour.

— Oli?

— Oui, ma puce?

— Tu penses qu'on va être capables d'avoir un autre bébé, un jour?

— C'est une grande question. Capables, oui. La question, c'est plutôt de savoir quand nous serons prêts psychologiquement à recommencer les essais.

— Je sais pas, mais j'ai évoqué la prochaine grossesse à deux reprises aujourd'hui. Ça m'a fait bizarre... comme si je trahissais Thomas.

Un silence s'installe entre nous. Nous sommes perdus dans nos réflexions.

— Émilie, je t'aime.

— Je t'aime aussi, dis-je d'un ton hésitant.

— Mais?

— Mais... j'ai juste pas d'énergie. J'ai besoin de temps avant de nous retrouver dans l'intimité.

— C'est correct. Prends ton temps. Je suis juste content que tu me parles. On s'est beaucoup éloignés, ces temps-ci.

— Je sais. Je m'excuse. J'ai pris toute la place dans notre deuil et je t'ai même pas demandé comment tu te sentais.

— C'est compréhensible. Tu sais, je pense souvent à Thomas, mais la routine me rattrape rapidement.

Il marque une pause. J'annonce:

— Parlant de routine, l'hôpital a appelé tantôt. Nous avons rendez-vous la semaine prochaine pour la provocation au lait cuit avec l'allergologue de Florence. Je dois apporter un muffin maison contenant du lait. Aïe aïe aïe! C'est stressant, mais ça serait une si belle nouvelle si on pouvait réintroduire le lait sous certaines formes.

— Ouf! j'espère que ça va bien aller! Je me sentirais coupable si elle avait une réaction grave, dit Olivier en passant la main dans sa barbe de quelques jours.

Il fait toujours ce geste quand il est soucieux.

— L'allergologue a été très rassurante au téléphone. Je croyais que Flo serait pas prête pour la provocation au lait cuit, étant donné la réaction qu'elle a eue au lait cru lors de ta fête. L'allergologue m'a affirmé qu'elle pouvait nous proposer la provocation en raison de la réaction minime lors des derniers tests cutanés de Flo et parce que la protéine de lait serait assez détruite lors de la cuisson du muffin. Je vais aller au rendez-vous, si ça te convient.

— Oui. Ça m'arrangerait. La semaine prochaine est plutôt chargée de mon côté.

Je pense que c'est la première conversion normale que nous avons depuis longtemps, ce qui m'enlève un poids énorme.



Avec ma psychologue, j'ai convenu de reprendre la natation au lieu de la méditation pleine conscience. Depuis quelques semaines, je nage comme si j'avais reçu une prescription médicale. Posologie: trois fois par semaine ou plus au besoin, renouvelable à volonté. À l'instar de la méditation, la natation me permet ce temps d'introspection ou de vide intérieur, selon mon humeur. Les trente premières longueurs m'aident à me focaliser sur le mouvement, la respiration et la gestion de mon rythme cardiaque. Après, j'atteins mon deuxième souffle et je suis portée à l'introspection au fil des mètres. J'en retire plus de bienfaits que si je me laisse choir sur un tapis pour faire le vide dans ma tête. Méditer, c'est trop passif pour moi. J'ai besoin de bouger, de me dépenser, de me libérer des tensions que je réprime au creux de mon ventre. Après chaque séance de défoulement aquatique, je me sens apaisée. Je câline davantage Florence et Charlotte. Je redeviens peu à peu la maman que j'étais avant la perte de Thomas. Mais le poids de la naïveté envolée dans la salle d'échographie me pèse encore.

La saison chaude vient avec l'ouverture des piscines municipales extérieures à la mi-juin. Chaque midi, je nage maintenant à celle de mon quartier, ce qui m'amène une sensation accrue de bien-être. Le soleil qui rayonne et les nuages qui défilent, et parfois la pluie qui tombe, créent au fond de l'eau un jeu de lumière et d'ombre singulier qu'on ne trouve pas dans une piscine intérieure. En apparence, c'est anodin, mais ça m'aide à reprendre conscience du monde qui m'entoure, du cycle de la vie qui poursuit son œuvre. Ça me fait aussi le plus grand bien d'avoir l'impression

d'accomplir quelque chose dans mes journées et de me sentir bien de le faire.

Et puis, comme je suis plus souvent dehors, maintenant, la nature m'offre un spectacle qui me subjugue: j'aperçois souvent des libellules près de la piscine. Aujourd'hui, il y en a même une qui a survolé mon corridor de nage pour y prendre une gorgée d'eau. Une gorgée d'eau sous mes yeux!

À mon retour à la maison, je cherche sur mon portable la signification des libellules. Mes recherches sont unanimes: c'est un signe de métamorphose et de transformation. Elles agissent comme un guide spirituel pour faire évoluer la personne qui en voit à l'occasion. Je suis soufflée: ça correspond parfaitement à ce que je vis. Je ne suis pas trop portée sur l'ésotérisme, dans la vie, mais j'ai besoin d'un signe, de n'importe quoi, pour m'aider à croire que les choses vont mieux aller. Je choisis de l'interpréter de cette façon. Mon signe à moi. Son signe de lui à moi.

Je reçois un texto.

Josiane: Dossier pervers narcissique réglé!

Elle ne peut pas me titiller comme ça sans m'en dire davantage.

Émilie: Déjà? Vas-tu faire de la prison?

Josiane: Ha! ha! Non!

Émilie: On se voit à la même brûlerie que la dernière fois? Je veux tout savoir.

Josiane: Parfait. On s'y retrouve dans quinze minutes.

Arrivée sur place, je réalise que l'odeur du café m'interpelle alors que ce délicieux nectar me levait le cœur jusqu'à tout récemment. Je commande un café glacé. Je m'installe à une table et je déguste ma boisson pour

m'aider à patienter quand Josiane entre à son tour. J'ai hâte qu'elle me raconte tout.

Elle me fait signe de l'attendre un instant et se commande un cappuccino. À notre table, elle dépose sa tasse sur le côté alors que je ne peux pas me défaire de mon café glacé. Je l'invite du regard à m'expliquer.

— Alors, voilà. Disons que Thierry va postuler dans un autre cégep.

— Ah oui? Qu'est-ce que tu as fait pour ça?

— Je l'ai confronté. Je lui ai dit qu'il était sûrement pas un expert avec les condoms, car j'étais enceinte. Il a pas besoin de savoir que c'est pas vrai.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a d'abord cru que je bluffais et a fait signe qu'il comprenait pas de quoi je parlais.

— Et puis?

— Je me suis approchée de son oreille et je lui ai murmuré: "Je sais pas si tu te souviens, mais je suis gaie. J'ai jamais couché avec un homme de ma vie. Le bébé peut venir que de toi." Et j'ai reculé pour le regarder droit dans les yeux.

— Honnnn!

— La déconfiture sur son visage valait un million. Je lui ai dit: "Tu aurais dû en choisir une dans ton camp, tu aurais vraiment pu prétendre que tu étais pas le père et espérer qu'elle se ferait avorter avant de demander un test de paternité." Je jubilais devant son air cramoisi.

Nous rigolons.

— Et il a admis les faits?

— Il a rien admis du tout, mais il avait pas besoin de le faire. C'était flagrant juste à voir la sueur qui perlait sur son front.

— Wow! Quand même, il s'en sort bien, dis-je en reprenant mon souffle.

— Attends. J'allais quand même pas le laisser repartir intact. Disons que ses testicules doivent être dans un seau de glace à l'heure qu'il est.

— Tant mieux! Il a ce qu'il mérite. Et encore...

Après tant d'émotions, on revient peu à peu au calme. Je suis néanmoins ébranlée.

— J'en reviens pas de ta résilience. Tu as trouvé une solution à un malheur terrible. Sans risquer l'emprisonnement à vie, en plus. C'est sûrement pas très orthodoxe comme méthode pour obtenir des aveux et un peu de justice, mais c'est très inspirant pour m'aider avec mon deuil à moi.

— Tu vas pas t'en prendre aux organes reproducteurs de ton chum, quand même?

Je ris à cette seule pensée.

— Grand Dieu, non! Je veux dire que je m'inspirerai de ta force pour aller de l'avant. Je réalise qu'avancer veut pas dire oublier.

— Exact.

Un malaise persiste malgré tout. Les yeux de Josiane, si pétillants autrefois, sont éteints. Je brise le silence:

— Mais penses-tu consulter un psychologue? C'est pas rien, ce que tu as vécu.

Je n'arrive même pas à prononcer LE mot.

— Je sais pas, répond-elle d'un air abattu.

— Je veux pas te dire quoi faire parce que je peux pas me mettre à ta place, mais je t'encourage fortement à y réfléchir. Ça reste une expérience traumatisante, même si t'as aucun souvenir de ce qui s'est passé cette nuit-là. Après le sentiment de vengeance, il te restera des séquelles. Tu as quand même la conviction que Thierry a profité de toi.

— On va se dire les vraies affaires: il m’a violée.

— Tu as raison. C’est important d’utiliser les bons mots. Je savais pas si tu étais prête à nommer ce qui t’est arrivé. Je suis désolée que tu aies vécu ça.

Josiane hoche la tête. Un silence s’installe. Je lui confie:

— En réalité, je me sens en partie responsable. Si je t’avais accompagnée, il t’aurait jamais fait ça, ce salopard. Je t’aurais jamais laissée seule, il t’aurait pas approchée. C’est moi qui t’aurais offert des mojitos. Pas lui! J’aurais dû le remettre à sa place quand il m’appelait “sa belle”. J’ai l’impression de l’avoir laissé croire qu’il était le maître des lieux. J’aurais dû...

Josiane m’interrompt:

— Doucement, Émilie. J’ai eu les mêmes remontrances envers moi, mais ça donne rien de culpabiliser. T’as rien à te reprocher. Et moi non plus. Honnêtement, je pense que je t’en ai voulu au début de pas avoir été disponible sur le plan psychologique pour voir que j’allais mal, moi aussi. Mais j’avais tort. Tu vivais une telle souffrance que tu pouvais pas prendre soin de moi en plus. Le seul responsable, au final, c’est lui. Je t’assure que je t’en veux pas.

— Merci! On dirait que c’est toi qui me consoles alors que ça devrait être l’inverse.

— C’est fait pour ça, les amies.

Le reste de la discussion est de plus en plus léger. Comme si on retrouvait la complicité si chère à mon cœur. Les derniers mois nous ont transformées, toutes les deux. Nos deux cœurs meurtris... Nous ne serons plus jamais les mêmes. Allons-nous vraiment en sortir plus fortes? Je n’en suis pas convaincue, mais l’espoir me nourrit dans ces épreuves.

Les journées filent à un rythme qui se rapproche de la normale depuis que je nage. Je n'ai plus l'impression d'attendre d'aller mieux. Je *vais* mieux. Je n'ai pas pleuré depuis plusieurs jours. Chaque fin de journée, j'emmène les filles se balancer dans notre cour au retour de la garderie. Florence et Charlotte regardent chaque jour si nos nouvelles mangeoires pour les oiseaux doivent être remplies – elles ont tellement aimé construire la cabane avec mon père que je n'ai pas pu m'empêcher d'acheter des mangeoires. Il était très ému de participer à cette activité qu'on veut transformer en tradition printanière.

J'apprivoise le nouveau bonheur qui renaît avec douceur à travers les petits gestes du quotidien: regarder les oiseaux dans notre cour, cueillir des fleurs dans notre jardin, me promener au bord de la rivière, savourer une crème glacée avec Josiane. Lors de nos sorties, on ne discute pas de ce qui lui est arrivé – je ne parviens toujours pas à prononcer le mot. On n'aborde pas plus mon deuil. On tente de se faire une carapace pour éviter que le poison de la rancœur se dissémine dans nos tripes. Je ne suis pas encore capable de maintenir une activité intellectuelle exigeante comme la lecture d'un roman, mais j'évolue. J'apprécie chaque petit pas. Je reprends contact avec la réalité, la vie que j'ai mise sur pause en avril dernier, dont celle avec

Olivier. Il est patient. Je tente de m'ouvrir davantage à lui sans culpabiliser, sans me hâter. Il est *vraiment* patient.

Ce n'est qu'à la fin de juin que nous sommes convoqués pour recevoir les résultats de l'autopsie. La gynécologue nous regarde et nous dit avec le plus de douceur possible:

— Comme on vous l'a expliqué, l'autopsie ne parvient pas toujours à révéler la cause du décès. C'est malheureusement le cas pour votre garçon. Je sais que c'est parfois un sujet délicat pour les parents endeuillés, mais vous pourrez envisager une nouvelle grossesse quand vous serez prêts psychologiquement. Il n'y a pas de contre-indications dans votre situation. Avez-vous des questions?

Le sol se dérobe une fois de plus sous mes pieds. Je n'écoute déjà plus ce qu'elle dit. On ignore ce qui s'est passé et on ne le saura jamais. Son âme s'est envolée sans raison connue. Il faut que je sorte du bureau pour prendre l'air. Vite! Ce tourbillon intense d'émotions... Mes idées se bousculent. Mes sentiments s'entrechoquent. L'incompréhension. L'injustice. L'impuissance. La colère. Je suis révoltée. Olivier, inquiet, me suit en s'excusant de notre départ impromptu. Je dois m'activer.

Essoufflée, j'arrive à l'extérieur et je laisse l'air frais du matin entrer dans mes poumons.

— Émilie? dit Olivier, désespéré.

— Peux-tu m'expliquer comment ça se fait qu'on peut aller sur la Lune, mais qu'on puisse pas nous expliquer les circonstances du décès de notre bébé?

— Je sais que c'est cruel à entendre, mais c'est peut-être mieux comme ça.

— Oh que non! Pas toi! Tu vas pas me sortir des phrases rabâchées pour me consoler. Je déteste ça.

— Émilie, calme-toi, rétorque Olivier en jetant un regard nerveux aux passants qui nous observent. Je suis pas psychologue. J'ai pas de réponse parfaite qui te redonnerait le goût d'être avec nous, avec ta famille, celle qui est vivante à tes côtés.

Je me radoucis, car je sais que, sans Olivier, je ne serais probablement qu'une loque humaine à l'heure qu'il est... ou pire encore. Je me trompe de cible en criant contre lui. Mais quelle serait la bonne cible, justement? C'est peut-être la raison de la rage qui me torpille le cœur.

— Tu peux t'occuper des enfants la fin de semaine prochaine?

— Euh, oui, répond Olivier, décontenancé par ma question et inquiet par mon état contradictoire.

Je suis mi-confuse, mi-affirmée.

— Je sais que c'est poche de te laisser encore tout seul, mais je dois changer d'air. Je pense partir en *road trip* avec Josiane, en Estrie ou dans Charlevoix, ou au Saguenay. Je sais pas.

— T'es certaine que ça va? T'aimes pas ça, faire de la route.

— J'en peux plus de tourner en rond à la maison. J'arrive pas à me concentrer sur les livres que je commence et que j'abandonne après le deuxième chapitre. J'ai pas envie de cuisiner de nouvelles recettes ni de décorer le bureau. Je veux m'émerveiller. Je veux me sentir petite dans l'immensité de la planète. Je veux voir de l'eau. Beaucoup d'eau.

— D'accord, dit-il d'un ton hésitant. Si c'est ce dont tu as besoin pour te ressourcer. Vas-y. Je gère. Je vais en profiter pour appeler Simon. On va se retrouver entre gars, et les filles vont être heureuses de jouer avec Ludovic et Rose. Simon pourra faire une pause de quelques heures de son couple.

— Oh! merci! C'est toujours pas mieux avec sa blonde?

— Eh non!

— C'est plate, ça. Profitez-en bien alors, pendant que je vais voir le rocher Percé!

— Hein! Tu vas aller en Gaspésie, finalement? dit Olivier, estomaqué par ce revirement de destination.

— Le rocher Percé, c'est pas au Saguenay?

Olivier se retient pour ne pas pouffer de rire.

— Émilie, la Gaspésie, c'est pas le Saguenay. Tu les mélanges vraiment?

— Maudit sens de l'orientation déficient! La Gaspésie est à combien d'heures de route d'ici?

— Dix, douze heures.

— Quoi! OK, non. Le rocher Percé va rester tout seul de son bord. Pas question que je roule aussi longtemps.

Pour rassurer mon homme, je lui promets que Josiane, dont le sens de l'orientation est infaillible, sera maîtresse du voyage.

J'appelle mon amie et je lui expose mon projet, mais elle décline mon offre, car ce n'est pas un bon moment pour laisser Mélissa toute seule. Depuis que Josiane lui a révélé l'agression qu'elle a subie, la confiance de sa blonde s'est amoindrie. Mélissa est prise dans un tourbillon émotionnel où l'amertume et l'indulgence se côtoient et se repoussent. Conjugué aux hormones de grossesse, le cocktail est assez explosif. Je comprends. À bien y penser, c'est parfait pour moi. Pas de distraction. Juste moi, de la musique et des paysages enchanteurs. Je choisis une destination un peu plus près de la maison pour m'éviter de conduire de trop longues heures: Charlevoix. Je pourrai marcher sur la plage de Saint-Irénée, ce qui devrait assouvir mon besoin de me ressourcer grâce à l'immensité de l'eau.



Dans les films, les *road trips* sont tellement envoûtants, remplis de bonne musique, de cheveux dans le vent, de soleil sur la peau. Je ne me trouve qu'à Saint-Tite-des-Caps quand la climatisation de notre vieille voiture me lâche – j'ai catégoriquement refusé de prendre le nouveau VUS qui se destinait à notre grande famille parce que ça me rappelle trop que je ne pourrai jamais y déposer la coquille de Thomas. Maintenant, je regrette un tantinet mon choix. C'est donc la vitre grande ouverte que se déroule le reste du voyage, et j'augmente le volume de la musique pour couvrir le bruit du vent. À mon arrivée, mes cheveux sont dans un état lamentable. Peu importe. Je me coiffe d'un chapeau de paille à large rebord pour dissimuler les ravages et je replace mes lunettes fumées sur mon nez. Pendant un instant, je m'imagine être une vedette en vacances ou une auteure de renommée internationale en quête d'inspiration pour son prochain roman. Malheureusement, ce n'est que moi. La petite professeure de biologie qui tente de se reconstruire et de reprendre goût de façon durable aux plaisirs simples de la vie. Avant même de déposer mes affaires dans la chambre que j'ai réservée, je me dirige vers la plage. J'achète une crème glacée au casse-croûte afin de mettre en application la solution magique de nos mauvais jours, à Josiane et à moi. Je m'assois sur la rive.

Ma tristesse se dissipe peu à peu sous l'effet de la vue de l'eau qui s'étend jusqu'à l'horizon. Le bruissement des vagues légères m'apaise énormément. Mon cornet me rappelle mes discussions avec Josiane lorsque, plus jeunes, on oubliait nos petits chagrins dans le réconfort de la crème glacée. C'était bien avant la naissance de Florence. On n'avait encore rien vécu à l'époque, et on se croyait malheureuses pour un rien. Comme nous étions naïves!

Mes cogitations tourbillonnent avec intensité dans ma tête. Le clapotis s'estompe pour laisser libre cours à mes tracas. Une boule s'installe dans

ma gorge. Mes pensées partent en vrille. Je me recentre chaque fois sur le moment présent: le scintillement du soleil sur l'eau, l'odeur saline des algues à proximité, le bruit des vagues qui lèchent la plage. La beauté du paysage me murmure son bonheur, mais l'effet chatoyant de l'apaisement est éphémère. Intangible.

Mon amie me manque. J'aimerais revenir à nos discussions légères sur nos projets d'avenir, un verre de vin à la main. Notre plus gros problème à l'époque était de trancher entre une bouteille de rosé ou de blanc. À l'heure actuelle, je suis encore troublée de ne pas l'avoir protégée, de ne pas avoir remis son agresseur à sa place quand j'en avais l'occasion, de ne pas avoir été présente pour la consoler. Je n'ai pas du tout été à la hauteur dans le drame qu'elle vit. Mais aurais-je pu agir autrement? Je ne sais plus.

Le moment présent... Pense au moment présent.

Je vais mieux ces temps-ci, non? Pourquoi basculer de nouveau dans l'accablement?

Inspire.

La vue est superbe. Exactement ce dont j'avais besoin pour décrocher.

Expire.

Mes pensées repartent au galop. Ma relation avec Olivier est un véritable désastre. Alors que nous étions un duo complice dans l'aventure de la parentalité, j'ai maintenant une peur panique qu'il s'approche de moi. Je crains la proximité avec mon propre mari. J'appréhende tellement de redevenir enceinte que je le tiens à distance afin d'éviter des rapports plus intimes. Comment va-t-il vraiment? Je ne le sais même pas. Il tient le coup pour nous deux, mais je réalise soudain qu'il ne fait plus son jogging, pourtant sacré dans sa routine de fin de semaine. A-t-il peur de me laisser seule avec les filles? Quelle galère!

Calme-toi, Émilie!

Inspire.

Le vent caresse délicieusement ma peau et répand des effluves d'air marin qui me donnent l'impression d'être en voyage.

Expire.

Le sentiment d'avoir été une mère nulle ces derniers mois m'assaille une fois de plus. Je m'ennuie tant des sorties au parc avec mes filles et de la pureté de leurs rires. Elles n'osent peut-être plus le faire. J'ai oublié de les regarder grandir au fil des semaines. Je suis en train de couler toute ma famille avec moi.

Émilie Dubois! On n'y arrivera pas, là. Tu te détends.

Inspire!

Le soleil fait danser ses rayons sur l'eau qui miroite, m'offrant un spectacle euphorisant à la hauteur du déplacement dans Charlevoix.

Expire!

Mon exercice de respiration est en train de se solder par un échec monumental. Mes pensées s'éparpillent beaucoup trop rapidement et je ne les ramène pas assez vite dans la bienveillance. Tout ce qui me passe dans la tête, c'est: comment vais-je pouvoir redevenir la femme, la mère, l'amie, l'amante, la professeure que j'étais avant que Thomas devienne une étoile dans le ciel? Ma psychologue me répète de laisser le temps faire son œuvre, mais ce concept est trop abstrait! Ça ne progresse pas assez vite pour moi. Le cycle de la nature se régularise après une tempête. Je suis née de la nature. Je n'en suis qu'un paramètre. Pourquoi cette mélancolie s'immisce-t-elle encore dans ma vie après tout ce temps?

Je souhaite avec ardeur me sentir mieux tout en honorant la mémoire de Thomas. Mais comment renouer réellement avec le bonheur en ne l'oubliant pas? L'un ne peut pas aller sans l'autre. Pas encore. Cette dissonance entre ma tête et mon cœur m'empêche d'avancer.

Inspire.

L'horizon à l'infini...

Expire...

Un frisson me parcourt. Mes yeux s'embrouillent. Mes pulsations cardiaques explosent. J'ai le sentiment d'étouffer. Je veux que ça arrête. Je n'en peux plus de cette morosité qui m'écrase continuellement. Je fixe l'horizon devant moi sans le voir, sans entendre, sans vivre. Qu'est-ce que ça ferait d'entrer dans l'eau froide et d'avancer vers l'horizon sans m'arrêter?

Chaque fois que j'ai l'impression de progresser dans mon cheminement, quelque chose me fait régresser. À commencer par mes menstruations, insoutenables, qui me martèlent sans vergogne que mon ventre est vide. Chaque mois, pendant quarante-huit heures, je me blottis au creux de mon lit dans un état de désespoir en fixant l'urne en forme d'étoile de mon petit Thomas déposée sur ma table de chevet. Et je pleure sans avoir la force d'accomplir quoi que ce soit de ces deux journées.

Faire son deuil. Où se cache le manuel pour savoir comment faire son deuil? Même ma psychologue n'a pas l'air d'avoir reçu les lignes directrices de cette méthode. Sinon elle m'aurait transmis la recette, non?

Devrais-je donner à la mer ce corps dysfonctionnel, incubateur de ma souffrance, qui m'a abandonnée? Je retrouverais ainsi l'état de quiétude du fœtus baignant dans le liquide amniotique de sa mère. Mer. Mère. Ces homonymes ne peuvent pas être fortuits. Thomas et sa maman réunis par l'eau. On serait en harmonie pendant cet instant qui nous conduirait vers l'éternité. Je tremble d'effroi à cette pensée sordide. Je délire.

Je reprends contact avec la réalité quand j'entends une femme appeler ses filles qui se prénomment Charlotte et Florence. Quelle coïncidence! Comme si la vie me remémorait que ce corps que je maudis tant depuis une

heure m'a aussi fait le cadeau de deux petites filles en santé. Je suis intransigeante avec moi-même. Un décès ne peut pas effacer mes accomplissements antérieurs. Ça serait injuste pour Florence et Charlotte, pour Olivier aussi. Je constate alors que ma crème glacée a fondu, coulé sur mes mains et dégouliné sur mes cuisses.

Secouant mes pensées taciturnes, je quitte la plage pour me rendre au motel. Je scrute avec minutie le sable parsemé de galets afin de ne croiser aucun regard. Je me couche sans souper. Ce soir-là, je verse toutes les larmes que je refoulais depuis un certain temps. J'essayais tellement de me porter mieux que j'avais oublié de pleurer. Pleurer pour vrai. Des larmes qui font mal et qui soulagent à la fois, une de ces séances de pleurs sonores qui déchirent l'âme, mais qui sont si libératrices qu'elles donnent l'impression d'avoir enfin touché le fond pour permettre de remonter... Je finis par m'endormir d'épuisement au bout d'une vingtaine de minutes.



Je me réveille à 6 h le lendemain matin, probablement à cause des gargouillis de mon estomac. Sans réfléchir à la veille, je me dirige vers la salle à manger avec la seule idée de m'empiffrer. Plus j'avance, plus les odeurs me font saliver. Les yeux rivés sur le paysage, je déguste un copieux déjeuner du terroir avec un latté brûlant. Pendant que je nourris mon corps, mon esprit s'emplit de la beauté naturelle des lieux. Ce paysage qui me retranchait dans les pires pensées hier m'est pourtant salutaire, ce matin. La solution m'apparaît alors: je dois à la fois prendre soin de mon corps et de ma tête, afin que mon cœur aille mieux. Le temps ne compte plus. Ce n'est pas vrai que c'est un jour à la fois. C'est un pas à la fois qu'il faut faire. C'est pour ça que j'ai l'impression de recommencer sans cesse lorsque le

soleil se lève sur une nouvelle journée. Cela n'a rien à voir avec la rotation de la Terre! C'est mon rythme à moi que j'ai besoin de redéfinir. Un pas à la fois. Ça fait enfin sens dans ma tête. Mais comment concrétiser le tout?

Je décide d'aller marcher sur le bord de la plage afin d'incruster mon esprit de la somptuosité du rivage. Comme si j'allais pouvoir en revoir les photos lors des journées moroses. Et ainsi volent une, puis deux libellules devant moi. Mon signe de lui. Mon Thomas. Je me plais à croire que les libellules m'ont suivie dans mon exil, même si elles affectionnent simplement les plans d'eau. Comme moi, dans le fond. Elles me tirent tout de même de mon accablement, qui a une fâcheuse tendance à foisonner.

Je monte dans ma voiture plus sereine pour rentrer au bercail. L'air climatisé est toujours en panne, mais je n'y accorde aucune importance. Je regarde défiler la route devant moi, les arbres, les maisons, les montagnes. Toutefois, plus je roule en direction de chez moi, plus l'effet de l'air salin se dissipe. Le charme se rompt et j'ai de moins en moins confiance en mon plan d'y aller un pas à la fois. Mon carrosse se transformera-t-il en citrouille et mes idées éclaircies redeviendront-elles sombres lorsque je me garerai dans mon entrée? Je ne porte pas de haillons comme Cendrillon, mais mon cœur sera-t-il de nouveau en lambeaux?

J'ai pourtant vu l'immensité de l'eau. J'ai fait le vide, mais je n'ai pas réussi à faire le plein. Décidément, quand la guérison triomphera-t-elle?

À mon retour dans ma ville, je m'arrête pour déguster une chocolatine devant la fontaine de la gare, qui fait tant de bruit que ça me permet de ne pas réfléchir. Juste le son de l'eau qui jaillit. Je ne comprends pas d'où me vient ma fascination pour l'eau, mais c'est tellement ressourçant. Vu l'heure qui file, je me relève afin d'aller rejoindre Olivier, dont la générosité a été sans borne ces derniers mois. Il a sûrement besoin d'un peu de temps pour

lui, pour se remettre à faire son jogging. Il s'est complètement oublié pour prendre soin de notre petite famille.

En quittant ma place, je passe devant l'œuvre d'une artiste. L'inscription gravée sur son œuvre me transperce si violemment que j'en ai le souffle coupé. Mon corps se couvre de chair de poule malgré les vingt-huit degrés que le thermomètre affiche. Pour l'une des rares fois depuis le décès de Thomas, je ressens une émotion pure et vraie devant quelque chose de gracieusement offert par la vie. Je suis fascinée tant le message à la vue de tous semble m'être adressé personnellement. Il est inscrit:

«Une acceptation de l'absence
Un renoncement à l'explication
Une connaissance du vertige
Un bonheur de la rencontre»
— Madeleine Gagnon

J'ai parcouru cent cinquante kilomètres pour trouver un sens à ma vie, élucider l'inexplicable des derniers mois, chercher la paix par rapport à ce que j'ai vécu et accepter l'absence de mon fils aux côtés de ses sœurs. Toi, mon Thomas que j'ai porté pendant vingt et une semaines! Vingt et une semaines à t'imaginer rire des mimiques de tes sœurs, à les suivre dans leurs jeux et leurs mauvais coups, à te voir t'épanouir. Comment accepter que tu ne feras jamais partie de notre famille pour créer des souvenirs? Les résultats de l'autopsie n'ont démontré aucune anomalie. J'ai dû renoncer à l'explication de ton départ. Jamais je ne saurai! J'ai été prise de vertige dès la salle d'échographie. Je n'aurais jamais cru possible ce type de vertige qui nous aspire dans un gouffre tout en nous gardant les deux pieds sur terre. Est-ce comme ça que je devrais le voir, dorénavant? Malgré toute la douleur

entourant la perte de mon bébé, il y a eu en fin de compte cet instant où j'ai eu le bonheur de te rencontrer, Thomas.

Et c'est ainsi que j'ai trouvé par hasard, à quelques kilomètres de chez moi, un résumé concis des derniers mois. Je me demande qui est cette Madeleine Gagnon, autrice de ces quatre lignes si révélatrices. Quelle rencontre l'a inspirée? Ce texte résonne très fort dans ma tête et dans mon cœur. Les deux fonctionnent en harmonie pour la première fois depuis des mois. J'aime Thomas à l'infini. Je repense à Mylène et Antoine, qui tentent de vivre le bonheur de devenir parents et qui accumulent les déceptions. J'en viens à la conclusion que je n'effacerai pas le bonheur que j'ai eu avec mon petit ange, aussi bref a-t-il été. Le déclic vient enfin de s'effectuer, à l'unisson dans ma tête et dans mon cœur.



Ce soir-là, j'observe Olivier qui, fidèle à ses habitudes, papillonne d'un côté et de l'autre pour la routine souper-bain-dodo de nos filles. J'aperçois de nouvelles rides au coin de ses yeux. Il a besoin qu'on prenne soin de lui. Fidèle au poste, il avance sans se poser de questions, mais il est fatigué. Alors qu'il sort de la chambre de Charlotte, je le prends par la main et je l'emmène au salon, où j'ai installé sa table de physiothérapeute, fait jouer de la bossanova et tamisé les lumières – j'ai même poussé l'audace jusqu'à allumer la télévision pour faire crépiter un faux feu de foyer même si l'été bat son plein. Il a l'air surpris par la mise en scène. Avant qu'il ouvre la bouche, je m'approche de son visage et je dépose un baiser tout en douceur. À son oreille, je chuchote:

— Ce soir, je prends soin de toi.

Il en a besoin. Il a tenu le phare pendant les derniers mois sans jamais rechigner. Sans protester, il s’allonge sur la table après s’être douché. Je le masse avec de l’huile essentielle de lavande pendant plus de quarante minutes. Je le sens se détendre entre mes mains, ce qui me donne un sentiment de satisfaction. Lorsque j’ai fini, il garde les yeux fermés et me dit:

— Merci! Ça fait tellement du bien.

— Merci à toi, Olivier, d’avoir été fort pour nous deux depuis l’accouchement. Si t’avais pas été présent, j’aurais jamais pu m’occuper adéquatement des filles. Elles auraient mangé du spaghetti pour déjeuner, dîner et souper.

Il ouvre les yeux et esquisse un sourire. Il s’enroule dans la couverture et s’assoit sur le sofa:

— Je t’aime, Émilie. J’ai eu peur, parfois. Peur de te perdre. Peur que tu te perdes. Je savais pas comment agir. J’étais triste. Parfois fâché. Je me demandais ce que nous allions devenir comme couple, comme famille. Je savais que ça prendrait du temps, mais c’était pas évident de toujours marcher sur des œufs.

— Je t’aime aussi, Olivier. Mon voyage de vingt-quatre heures dans Charlevoix m’a fait du bien. Pas comme je me l’étais imaginé, mais j’ai eu un déclic. Je suis pas complètement remise. Je vais encore avoir besoin de surmonter certaines choses, mais j’ai compris que je m’imposais de la pression pour évoluer chaque jour.

— C’est moi qui faisais de la pression?

— Non, c’est moi. Tu sais, le fameux conseil de prendre ça “un jour à la fois”? C’est niais, mais mon inconscient avait enregistré que prendre un jour à la fois, ça voulait dire que chaque jour j’irais un peu mieux que la veille. Quand le matin arrivait, j’étais frustrée de pas avoir avancé et, pire

encore, parfois, je sentais que j'avais reculé. J'ai réalisé que le facteur temps a pas d'importance. Il faut prendre un élément de mon deuil à la fois et cheminer à mon rythme.

— Et t'es rendue où dans ton deuil?

— Je pense que j'ai touché le fond. Je me sens prête à remonter, mais il y aura encore des moments difficiles. Ça fait partie de la vie. Je me sens déjà plus légère de l'avoir compris. J'étais aussi très frustrée de pas apprécier la méditation. Au moins, j'ai compris que c'est plutôt la natation qui m'offre des moments d'introspection. J'ai besoin d'être en action.

— C'est parfait. D'ailleurs, ça me rappelle que j'aimerais reprendre le jogging quand tu te sentiras prête.

— C'est clair! Tu dois recommencer. On est une équipe, alors je dois me remettre en selle dans l'organisation familiale. Et toi, tu es rendu où dans ton deuil? J'ai l'impression d'avoir pris toute la place et de pas t'avoir épaulé.

Il s'arrête un moment pour y réfléchir.

— Je pense que ça va. J'ai eu un gros coup de blues au début. J'avais super peur de te perdre aussi!

— Je suis là, maintenant.

— Et puis, je comprenais pas pourquoi la vie avait décidé de m'enlever mon père et mon fils. C'est vraiment injuste! J'aurais tellement aimé que mon père soit présent pour discuter avec moi en buvant une bonne bière autour du feu, qu'il me montre comment rénover notre salle de bain, qu'il soit présent à notre mariage et lors de la naissance de nos enfants...

— C'est compréhensible.

— Quand Thomas est né, j'ai vu que, en plus de pas pouvoir partager tout ça avec mon père, je pourrais jamais partager ça avec mon fils. Je sais

qu'on a deux filles magnifiques et que je vais avoir une superbe relation père-filles, mais...

Il hésite quelques secondes.

— Vas-y! On parle sans tabou ce soir.

La lumière tamisée du salon et le crépitement du feu à la télévision invitent à la confidence.

— Je t'ai pas demandé d'agrandir notre famille pour avoir un garçon. Ça m'a jamais traversé l'esprit. Je voulais juste une belle famille avec trois enfants. Quand Thomas est né, ça m'a remis en pleine face la relation père-fils que j'avais perdue à la mort de mon père et celle que je n'aurai jamais avec Thomas. J'ai tellement trouvé ça dur.

Jusque-là accoudée à une extrémité du sofa, je me rapproche d'Olivier.

— Je suis vraiment désolée de pas avoir été là pour toi. Je me sens super égoïste. Je... je...

J'ai la voix brisée par la culpabilité. Il entoure mon visage de ses mains et place son front contre le mien.

— Arrête! Tu pouvais pas. Je sais bien que c'est pas un manque de volonté. Tu étais en mode survie. Je t'en veux pas.

— Merci, Olivier, merci d'être l'homme que tu es avec moi, avec les filles... avec Thomas. Tu as été parfait.

On s'étreint longtemps. Un autre déclic est-il en train de se faire? Vient-on de retrouver notre complicité? Je ne tiens plus rien pour acquis, maintenant. On est sûrement sur la bonne voie.

Nous nous embrassons d'abord doucement, avec maladresse, un peu comme si c'était la première fois, puis passionnément, en laissant couler quelques larmes sur nos joues. Ce soir-là, je me blottis contre son épaule, je hume l'odeur de son après-rasage et je profite du moment un peu gauchement. Je ne sais plus comment être une amoureuse. J'ai toujours peur

de la proximité avec mon homme. Olivier le sent et est très respectueux de mon rythme. Je me demande s'il me voit différemment de l'amante que j'étais auparavant. Par chance, le petit hamster de mon cerveau s'épuise vite de mes préoccupations sûrement infondées, comme toujours, me laissant profiter du moment présent pour m'assoupir dans les bras de mon chum.

OceanofPDF.com

Depuis ma discussion avec Olivier, je me sens investie d'une énergie nouvelle. Je recommence à m'impliquer dans la vie de mes princesses, je reprends le partage des tâches ménagères... Je me suis même plongée dans l'élaboration de ma conférence sur la pédagogie inversée à l'attention de mes collègues en prévision de mon retour au travail cet automne. J'ai aussi recommencé à regarder Olivier dans les yeux plutôt que de longer les murs. Avant, j'avais tellement peur de croiser son regard et d'y déceler de la pitié ou de l'incompréhension!

Comme convenu, je me rends au rendez-vous en allergologie de Florence pour sa provocation au lait cuit. Je suis stressée à l'idée de laisser ma fille manger un muffin contenant un allergène qui pourrait lui être fatal, et j'appréhende aussi l'oppression que je ressens dans les hôpitaux, sentiment décuplé depuis l'annonce de la mort de mon bébé. Je décide de me concentrer sur Florence, sachant qu'elle doit conjuguer avec l'inquiétude d'ingérer un aliment qu'on lui fait voir comme un danger.

L'infirmière est une vraie perle avec ma fille; elle sait comment la rassurer en lui posant quelques questions anodines pour créer un lien de confiance. Ensuite, elle lui propose de manger à intervalles réguliers chaque portion du muffin que j'ai préparé afin de voir si des réactions se

produisent. Ce processus dure environ une heure, pendant laquelle mon angoisse se calme au fur et à mesure que le muffin disparaît du plateau de l'infirmière. Florence ne semble pas réagir au lait cuit. Est-ce possible que la vie m'envoie enfin un peu de bonheur? C'est une petite victoire que je savourerai assurément. Une fois la dernière bouchée avalée, il nous faut patienter une heure avant de rencontrer l'allergologue. J'ai apporté des crayons, des feuilles ainsi que la tablette électronique pour passer le temps. Florence colorie un koala quand elle me demande:

— Maman, est-ce que Thomas est au ciel?

— Qui t'a dit ça, mon cœur?

— C'est Rose. Elle dit que Thomas est au ciel avec sa mamie à elle. Est-ce que c'est vrai?

Florence a passé un moment avec la fille de Simon pendant ma virée dans Charlevoix, alors elles ont eu le temps d'échanger sur le sujet.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi?

— S'il est au ciel, je me demande pourquoi je le vois pas sur les nuages. J'ai regardé longtemps hier et j'ai rien vu.

— Tu as raison. On peut pas les voir sur les nuages. C'est une façon de parler. Certains disent que la personne décédée est au ciel, d'autres vont dire qu'elle est dans leur cœur. Par exemple, la mamie de Rose peut pas être physiquement dans son cœur, hein?

— Ben non, elle est plus grande que moi, Rose, mais pas assez pour que sa mamie entre dans son cœur, me répond Florence, amusée.

— Être dans le cœur de quelqu'un, c'est dire qu'on l'aime très fort et qu'on veut jamais l'oublier. C'est la même chose avec le ciel. On peut pas voir les êtres décédés comme Thomas ou la mamie de Rose, mais on sait que les personnes qui sont mortes vont toujours rester dans notre mémoire, dans notre cœur. Certaines personnes aiment regarder le ciel pour se

remémorer l'être qu'elles aimaient, d'autres font une prière... Il y a plusieurs façons de vivre ça.

— Je vais jamais oublier mon petit frère.

Mon cœur se contracte, mais l'émotion est moins vive qu'auparavant.

— Moi non plus, je vais jamais l'oublier.

Je la serre un moment contre moi. La conversation a été difficile, mais j'ai tenu bon. Pauvre Florence! Je suis contente de l'accompagner à nouveau dans ses questionnements de petite fille.

L'allergologue nous appelle enfin. C'est officiel: la provocation a été un succès. Grâce aux changements hormonaux, l'allergie au lait disparaît souvent totalement lorsque l'enfant vieillit. Elle nous explique l'intégration progressive qui se poursuivra à la maison. On tentera d'abord de maintenir la tolérance de son système au lait cuit. Si tout a bien fonctionné avec la réintroduction progressive à la maison, on pourra passer à la prochaine étape: la provocation au lait cru. De façon générale, on la fait avec du yogourt. Une belle bouffée de chaleur que je n'ai pas ressentie depuis longtemps colore mes joues de bonheur. Je suis heureuse.

— Alors on se revoit dans six mois, ma belle, nous dit aimablement l'allergologue.

— Est-ce que je vais encore manger un muffin?

— Non, on va faire une nouvelle étape la prochaine fois, dit-elle avec un clin d'œil. On dira à ta maman ce qu'elle devra apporter.

— D'accord.

Je suis soulagée. Un pas dans la bonne direction pour l'élimination de son allergie au lait. Un pas à la fois. C'est ma nouvelle devise.

— Bravo d'avoir été courageuse, ma chouette! Je sais que ça t'inquiétait, mais tu y es arrivée.

— Merci, maman, d'être venue avec moi.

Je pense que je lui ai manqué durant les derniers mois et ça m'attriste. Plus jamais je ne disparaîtrai aussi longuement de la vie de mes filles.



Je suis assise pour la dernière fois dans le bureau de ma psychologue. J'arrive au bout des cinq séances offertes par mon employeur. Installée dans le fauteuil en faux cuir beige, je suis maintenant capable de soutenir le regard de D^{re} Girard. Avant, je me concentrais sur chaque détail du coquelicot géant de la peinture en face de moi. Je lui raconte mon voyage dans Charlevoix et la gamme des émotions par lesquelles je suis passée sur la plage.

— À mon retour, j'ai enfin trouvé la force de discuter de ce qu'Olivier et moi allons faire avec les cendres de Thomas. Olivier a réservé un emplacement au columbarium. Je suis maintenant prête à honorer sa mémoire, à le pleurer parfois, à lui acheter une rose blanche à l'occasion, à l'aimer encore de tout mon cœur. Mais j'ai aussi promis à Thomas de prendre soin de son papa et de ses sœurs, de prendre soin de moi. J'ai compris que ce n'est pas viable de transporter autant de souffrance au quotidien. J'ai réalisé que j'avais peur de voir ma douleur s'éloigner à pas feutrés sans que je m'en rende compte. J'étais terrifiée à l'idée que ma famille, mon entourage et même mon bébé pensent que, si j'allais mieux, c'était que ma peine était pas sincère ou que mon amour était pas véridique.

Je reprends mon souffle, car ça me fait beaucoup de choses à assimiler. Les verbaliser, c'est aussi en prendre conscience réellement. Comme une promesse de ne pas reculer par rapport à ce qu'on vient de dire.

— Vous êtes en train de progresser dans votre deuil, dit doucement D^{re} Girard.

— Honnêtement, je pensais que “faire son deuil” était une finalité à atteindre. Que lorsqu’on a fait son deuil on a atteint quelque chose, un état particulier que j’arrivais pas à saisir. J’avais l’impression de jamais voir le bout. Aujourd’hui, je comprends que ce deuil m’accompagnera pour le reste de ma vie. Il a changé la femme que je suis, mais je veux retrouver la mère, l’épouse, l’amie que j’étais avant. Je peux pas attendre que mon deuil se termine avant de poursuivre ma vie. J’ai compris qu’il se terminera jamais, en fait. C’est un processus qui m’habitera à des intensités variables tout au long de ma vie.

— Vous avez compris beaucoup de choses, ces derniers temps, Émilie. N’oubliez pas que le temps jouera aussi en votre faveur. Il pourrait vous arriver d’avoir encore à certains moments l’impression de reculer. Rappelez-vous que ce n’est qu’une étape du processus, un évènement parmi les autres. Certains évènements seront encore difficiles: la date prévue de l’accouchement, la date anniversaire de son décès... Soyez bienveillante envers vos émotions. Elles ont une raison d’être.

Je hoche la tête en signe d’approbation.

— Et puis, j’ai aussi arrêté d’en vouloir à tous les humains de la terre qui ne comprenaient pas comment se comporter avec quelqu’un qui vivait un deuil périnatal. En fait, j’ai dû soutenir ma meilleure amie qui a vécu une agression sexuelle et j’ai moi-même été maladroite dans l’accompagnement que je lui ai offert. Une chose peut aider une personne, alors que cette même chose résonnera négativement pour une autre. Alors je comprends mieux pourquoi les gens peuvent pas saisir les subtilités de ma peine. J’avais moi-même des réflexes très affirmés quant à ma perception du devoir de la victime de porter plainte contre son agresseur afin d’éviter le même sort à d’autres. Mais c’était ma perception, mon souhait, sans avoir vécu son drame. J’ai pas le droit de croire que je peux me mettre à sa place

et savoir ce qui est le mieux pour elle. Je dois l'écouter et la soutenir. C'est tout ce dont elle avait besoin. Et c'est tout ce dont j'avais besoin aussi. De parler de mon bébé. De savoir qu'il a existé. De savoir qu'on me jugeait pas.

— Vous avez mis le doigt sur quelque chose d'important. Les gens continueront à commettre des maladresses à vos yeux. Accueillez avec bienveillance les émotions que cela génère et n'hésitez pas à leur expliquer vos frustrations ou la meilleure façon de reformuler leurs propos, si vous en sentez la nécessité. Il se peut aussi que vous n'ayez pas envie de le leur expliquer et c'est tout aussi correct.

— Merci pour votre aide. Puis... eh bien... je pense même être prête à retrouver mon intimité avec Olivier.

— C'est une bonne nouvelle. Après l'étape de l'acceptation, il y a la phase de la reconstruction.

— Ah oui? dis-je légèrement découragée d'avoir une étape additionnelle dans ce processus.

— Après avoir accepté l'état permanent du décès de votre bébé, il faut vous reconstruire. Tranquillement, l'état de vulnérabilité dans lequel vous êtes plongée depuis plusieurs semaines fera place à un état de confiance que vous ressentirez à travers la réalisation de vos obligations familiales et professionnelles. Ça transparaîtra progressivement dans votre vie amoureuse. Et vous retrouvez le goût de vivre à nouveau de l'intimité avec votre mari. Mais cette intimité peut prendre plusieurs formes. Cela ne passe pas obligatoirement par un rapport sexuel... Ça viendra. Si ça vous intéresse de poursuivre votre suivi en psychologie, voire de le faire en sexologie, je peux vous diriger vers un ou une collègue.

— Ouf! J'apprécie votre offre, mais, pour le moment, je suis pas prête à m'ouvrir à quelqu'un d'autre. C'est tellement personnel! Je vais prendre le

temps de retrouver mon intimité avec mon homme. Ça peut pas être bien compliqué.

— Je conçois que ce soit difficile à première vue de vous ouvrir à un nouveau professionnel, mais rappelez-vous comment vous vous sentiez avant votre premier rendez-vous avec moi et comment vous vous sentez maintenant. Sachez que vous avez le droit à cinq séances gratuites par année. Revenez me voir l’an prochain si vous en ressentez le besoin. En cas d’urgence, n’hésitez pas toutefois à appeler la secrétaire en cours d’année, elle pourra vous orienter vers les options possibles. Sinon je vous laisse les coordonnées de quelques collègues, au cas où.

— Merci, docteur Girard.

Et encore un petit poids de moins sur les épaules. Lorsque je sors de son bureau, je relève instinctivement mon visage vers le soleil et je prends une grande inspiration. Cette inspiration est imprégnée du sentiment de bien-être en lien avec la petite réussite d’être allée au bout des cinq rencontres. Comme c’est une magnifique journée de juillet, j’ai marché jusqu’au bureau de la psychologue. Olivier et moi avons convenu qu’il viendra me récupérer avec les filles et que nous irons ensuite à la cérémonie privée pour notre petit ange. J’ai le cœur gros, mais je me sens plus forte maintenant. Je suis prête. C’est aujourd’hui que je dois me séparer des cendres de Thomas, mais je le vois différemment. Je ne considère plus que j’abandonne mon bébé, mais plutôt que j’honore sa mémoire. Il sera dorénavant à mes côtés partout où j’irai.

Florence et Charlotte courent dans l’église tout le long de la prière prononcée par le curé, mais ce dernier nous fait comprendre que cela ne l’importune pas. Ça m’aide à me concentrer sur ses paroles. Il nous fait signer le registre des décès, puis les cloches retentissent solennellement pendant que nous sortons avec l’écrin qui contient son urne. On marche

doucement vers le columbarium, où la niche que nous avons sélectionnée est déjà ouverte. Sont inscrits son nom et sa date de naissance sur la plaque de granit noir posée sur le sol.

Nous regardons une dernière fois la petite urne et nous la déposons dans la niche. C'est alors qu'une libellule se pose sur mon épaule. Je porte la main à ma bouche avec une grande émotion. C'est à mes yeux le signe que nous avons fait le bon choix. Je reste en silence et j'accueille ce moment avec douceur, même si les filles s'agitent autour de nous. Mon processus de transformation, de reconstruction, est bel et bien entamé. Nous sommes prêts à ce que la niche funéraire de notre petit garçon soit scellée. Olivier s'éloigne avec les filles, qui ne tiennent plus en place. Une fois la niche fermée, je m'approche afin de murmurer le message que j'ai écrit, auquel je viens d'ajouter un post-scriptum:

Thomas, mon ange,

Tu as déployé tes ailes si tôt. Malgré ton départ prématuré, il reste que j'ai la chance d'être ta maman. J'aurais dû veiller sur toi, mais c'est maintenant toi qui agiras comme gardien spécial de notre petite famille. Jamais on ne pourra m'enlever de la tête que tu as existé dès que j'ai su que mon test de grossesse était positif. Nous avons vécu un peu plus de vingt et une semaines en parfaite symbiose, toi et moi. Ce sont cent cinquante-deux jours pendant lesquels on a eu le temps de faire des projets pour la vie à cinq qui se profilait à l'horizon. On a préparé tes sœurs dès qu'on a décidé d'avoir un autre enfant. J'ai imaginé ce qu'aurait été ta vie avec nous. Chaque fois qu'elles partaient dans un fou rire contagieux, je t'imaginais les accompagner en rigolant toi aussi. C'était ça, le bonheur. Des fous rires en famille. À cinq. Je t'ai rêvé un avenir qui n'existera jamais à travers nos yeux,

mais uniquement dans nos cœurs. Jamais on ne pourra me voler ces quelques heures passées avec toi. Ce sont de précieux souvenirs que je vais chérir toute ma vie en repensant au petit garçon que j'ai porté, embrassé et aimé de tout mon cœur pendant cinq mois. Après tout, on aura eu le bonheur de se rencontrer pendant un instant, et ça, je ne le regrette pas une seule seconde.

Je t'aime si fort,

Ta maman xxxxx

P.S. Tu peux continuer de m'envoyer des libellules pour me faire sourire.

J'enroule le papier autour de la tige de la rose blanche que j'ai apportée, je noue un ruban doré pour l'y maintenir et j'accroche la fleur sur la plaque de granit noir. Je rejoins Olivier, Florence et Charlotte. L'une cueille candidement des marguerites, tandis que l'autre poursuit un papillon blanc avec bonne humeur.

Nous regagnons la voiture avec deux petites filles surexcitées à l'idée d'aller se baigner à la maison. Ça m'aide à garder le cap sur mes nouvelles résolutions de rester dans le moment présent. À la hauteur de la voiture, j'entends le son d'une notification. Mon cellulaire affiche un résumé du message qui vient d'entrer dans ma boîte de courriels: «Vous avez remporté le concours de...» Il me manquait la fin. Il m'arrive de «gagner» de fausses croisières par téléphone, mais je n'ai jamais remporté de faux concours par courriel. Intriguée, j'ouvre le message et je le parcours rapidement.

— Olivier, qu'est-ce que ça veut dire? lui dis-je, interloquée, en lui montrant le message.

— Oh! Je... Félicitations, mon amour! Je suis tellement content. Écoute, je suis désolé. J'ai complètement oublié de t'en parler. Ça remonte au soir où tu as fait une fondue au chocolat avec Josiane. Je vous avais laissées tranquilles pour jaser, tu te rappelles?

— Euh... oui.

— Quand je suis arrivé dans le bureau, la page du concours était restée ouverte sur l'ordinateur et c'était la date limite. Je t'ai inscrite pour que tu manques pas ta chance.

— Wow! dis-je, abasourdie.

— Je devais donner un nom à la photographie. J'ai hésité longtemps, mais j'ai décidé d'y aller avec le signe le plus distinctif de la photo: *La libellule*. J'espère que t'es pas fâchée.

— *La libellule*, mais oui! C'est une superbe surprise, Olivier. Non, je suis pas fâchée. Merci pour tout, en fait.

Je m'empresse de texter Mylène.

Émilie: J'ai trouvé un nom pour ton regroupement de photographes bénévoles: Les libellules. Un symbole d'adaptabilité et de transformation. Une force de la nature qui a traversé les différentes ères de notre planète pendant des millions d'années. Le service offert par les bénévoles sera le début du processus qui accompagnera les familles éprouvées. Les photographes s'adapteront aux familles et à leurs émotions, comme la libellule adapte son vol.

J'y joins un lien expliquant la signification des libellules avant de continuer.

Émilie: Et je suis prête à en faire partie... discrètement. Je veux pas être au premier plan, mais je souhaite très fort que chaque maman, chaque papa, chaque fratrie ait la possibilité de garder en photo des souvenirs du bébé qu'ils auront bercé quelques heures. Si je peux faire une différence dans la vie des parents d'une quelconque façon, je veux le faire. Ce sera ma façon d'honorer la mémoire de mon Thomas, d'avancer sans oublier.

Avant de m'engouffrer dans la voiture, je me retourne vers le columbarium, j'y envoie un doux baiser.

— À bientôt, mon bébé, ma libellule à moi!

OceanofPDF.com

Message de l'autrice

Si vous êtes passé.e par cette épreuve, vous aurez déjà compris que la recette pour savoir comment se relever du coup de poing reçu en plein ventre n'existe pas.

Si vous traversez la tempête en ce moment, vous cherchez peut-être encore la fameuse recette pour savoir comment traverser les étapes du deuil.

Vous vous sentez peut-être maladroit.e ou carrément incompetent.e. Sachez que vous êtes normal.e. Tellement normal.e.

Je veux juste vous dire que vous n'êtes pas seul.e. On le croit trop souvent.

Acceptez les mains qui vous sont tendues.

Si vous faites partie de l'entourage de parents endeuillés, vous vous sentez possiblement démuni.e. Émilie, c'est peut-être votre voisine, votre collègue, votre amie, votre fille ou votre petite-fille. Que ce soit hier, aujourd'hui ou demain, si le deuil périnatal touche votre entourage, j'espère candidement que cette histoire vous montrera une parcelle de l'ampleur du chagrin qui habite les parents. L'invisibilité qu'on lui connaît cache une déferlante d'émotions.

En tant que proche, ne soyez pas trop dur envers vous-même si vous avez l'impression de ne pas savoir quoi faire. Nous sommes tous et toutes en apprentissage de cette vie qui nous malmène parfois. L'empathie, l'écoute et les muffins maison (mais pas que) font certainement partie des outils à utiliser auprès des parents endeuillés.

OceanofPDF.com

Remerciements

D'abord, merci à mes lecteurs et mes lectrices. Écrire un roman est un moment d'introspection qui nous plonge parfois dans un état vulnérable, mais qui m'apparaissait toutefois incontournable pour vous ouvrir cette part de l'inconnu entourant le deuil périnatal. Merci de l'avoir lu, recommandé, fait voyager parmi vos proches. Ensemble, nous pouvons offrir plus de visibilité à ce sujet encore trop tabou dans notre société.

Merci, Samuel, pour ton soutien indéfectible qui m'a permis d'écrire cette histoire ainsi que pour ton enthousiasme lorsque chaque étape de l'édition a été franchie. Sans toi, ce premier roman n'aurait pas pu voir le jour. Merci à mes trois princesses, Emma-Rose, Anne-Olivia et Léa-Maude, qui m'apprennent chaque jour à mieux me connaître. J'ai une pensée pour mon ange qui a appris à voler de ses propres ailes beaucoup trop tôt, mais qui a guidé mon écriture.

Merci à Véronique pour ta lecture rapide de mon manuscrit. On arrête toujours un peu de respirer quand on fait voyager son texte pour obtenir des rétroactions. Tes généreux commentaires m'ont donné l'oxygène nécessaire pour la suite. C'était la tape dans le dos qu'il me fallait pour me permettre de ne pas garder mon manuscrit en perpétuelle réécriture et de le soumettre à la maison d'édition que je chérissais.

Mes derniers remerciements vont à mon éditrice, Jacinthe. Dès les premières étapes du processus d'édition, tu as su cerner l'âme de l'histoire d'Émilie et de ses proches. Je te remercie d'avoir fait une place à Émilie dans ton cœur. Ta générosité et ton souci du détail auront nourri l'histoire pour en faire ressortir le meilleur. De plus, je te suis reconnaissante d'avoir mis sur ma route l'illustratrice de la couverture, Melissa Wilcox, qui a su représenter tellement bien ce qu'est *La libellule*.

OceanofPDF.com

Ressources

Agressions à caractère sexuel

Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel: rqcalacs.qc.ca

Allergies alimentaires:

Allergies Québec: allergies-alimentaires.org

Deuil périnatal:

Les Perséides: lesperseides.org

J'allume une étoile: jallumeuneetoile.org

Parents orphelins: parentsorphelins.org

Portraits d'étincelles: portraitsdetincelles.com

OceanofPDF.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: La libellule / Claudia Turgeon.

Noms: Turgeon, Claudia, auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220015945 | Canadiana (livre numérique) 20220015953 | ISBN 9782897818944 | ISBN 9782897818951 (PDF) | ISBN 9782897818968 (EPUB)

Classification: LCC PS8639.U7275 L53 2022 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier du gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). L'éditeur remercie également le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à son programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Illustration de la couverture: Melissa Wilcox

Conception graphique de la couverture: Sabrina Soto

Mise en pages: Andréa Joseph [pagexpress@icloud.com]

Adaptation numérique: **Studio C1C4**

Copyright © 2022, Éditions Hurtubise inc.

ISBN: 978-2-89781-894-4 (version imprimée)

ISBN: 978-2-89781-895-1 (version PDF)

ISBN: 978-2-89781-896-8 (version ePub)

Dépôt légal: 4^e trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhnh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr

www.editionshurtubise.com

OceanofPDF.com

À propos de l'autrice

Claudia Turgeon, maman de trois enfants, est chargée d'enseignement en médecine à l'Université Laval. *La libellule*, son premier roman, se penche sur un sujet qui lui est cher : le deuil périnatal. C'est pour lever le voile sur cette question délicate et taboue qu'elle a pris la plume.

OceanofPDF.com

À propos des Éditions Hurtubise

Fondées en 1960 par Claude Hurtubise, les Éditions Hurtubise, alors Hurtubise HMH, ont développé parallèlement les secteurs littéraire et scolaire. Aujourd'hui la ligne éditoriale de la maison indépendante, membre du groupe HMH, est davantage littéraire, autant pour la jeunesse (12 ans et plus) que pour les lecteurs adultes, auxquels ouvrages se greffent les livres de référence de la collection Bescherelle. Le catalogue littéraire des Éditions Hurtubise est l'un des plus prestigieux parmi les éditeurs francophones du pays, tant en essais qu'en fiction, avec environ 800 titres au catalogue.

Avec Leméac Éditeur, les Éditions Hurtubise sont également propriétaires de la Bibliothèque québécoise, qui se consacre à l'édition et la réédition au format poche de textes littéraires (fictions et essais); une maison d'édition qui comprend aujourd'hui un catalogue de plus de 200 titres.

Par ailleurs, les Éditions Hurtubise sont également très actives sur le plan international comme en fait foi les nombreuses cessions de droits d'une douzaine de titres différents par an, qui permettent à nos auteurs québécois de connaître un rayonnement accru et de rejoindre de nouveaux lecteurs.

Il est également important de noter que notre groupe, via la société Distribution HMM, se charge lui-même de sa diffusion et de sa distribution en librairie. Le travail pour la vente dans les grandes surfaces est quant à lui assumé par la Socadis, partenaire important des Éditions Hurtubise depuis plus de dix ans et avec lequel nous sommes en contact sur une base quotidienne.

Découvrez l'ensemble de nos titres et les nouveautés

www.editionshurtubise.com

OceanofPDF.com

Suivez-nous



OceanofPDF.com